

PAGES  
MANQUANTES

# La Revue Populaire

<b>ABONNEMENT :</b> Canada et Etats-Unis: Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts Montréal et Etranger: Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts	<b>Parait Tous les Mois</b>	<b>POIRIER, BESSETTE &amp; Cie,</b> Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL. <b>AVIS AUX ABONNES</b> La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.		

## Noël Rouge

**C**HAQUE année, le mois de décembre amène avec lui un cortège de joies familiales dans les plus modestes demeures comme dans les plus somptueux palais.

Et puis c'est le mois des agapes noëliques qui réunissent autour des vieux parents les jeunes générations; on échange des souhaits, on forme des projets, on parle avec satisfaction des succès obtenus et avec courage des efforts à faire. On éprouve par dessus tout une réconfortante impression faite de calme et de confiance.

Hélas! dans combien de familles, le Noël de 1914 différera de celui des années précédentes!

Que de places vides qui ne seront plus jamais occupées! Pendant que les vieux parents lisent fiévreusement les nouvelles de la ligne de bataille, pendant que les épouses prient avec ardeur pour le retour de leur compagnon, ceux-là dont les places sont vides dorment peut-être déjà leur dernier sommeil sous la terre glacée de la frontière...

D'autres que la mitraille a encore épar-

gnés subissent l'âpre morsure de la bise dans les tranchées ou sous les abris hâtivement construits. Dans l'engourdissement causé par le froid, leur pensée se détache de ce qui les environne et s'envole, bien loin, vers ceux qui pensent continuellement à eux; ils revoient en souvenir la maison quittée depuis plusieurs mois, la ville animée ou le village aux moeurs patriarcales. Il leur semble entendre dans le lointain, le bourdonnement confus des cloches appelant les fidèles à la messe de minuit...

Tout-à-coup un appel vibre dans l'air... Arrachés brusquement à leur rêve, les soldats sont rappelés à la réalité par une série de commandements brefs... L'ennemi a tenté une surprise heureusement déjouée. Les lebeles crépitent, les mitrailleuses hurlent leur chant de mort puis tout ce vacarme cesse subitement; un ordre "A la baïonnette!" et, sous la froide clarté de la lune, les longues aiguilles d'acier scintillent, dessinent une ligne mouvante qui bondit en avant, elles crisent dans les chairs humaines et ressortes rouges de sang...

Et là-bas, bien loin, dans le village déserté, les cloches de Noël pleurent ceux qui ne les entendent plus jamais.

Roger Francoeur.





## L'OUTIL UNIVERSEL

UN anglais vient de faire breveter un outil que le gouvernement va sans doute adopter, et qui est appelé à rendre les plus grands services au soldat sur le champ de bataille, soit en lui facilitant le travail qu'il peut avoir mission d'accomplir, soit encore en lui fournissant une excellente arme d'attaque et de défense.

Notons que l'outil, qu'on peut avec raison appeler l'"Outil Universel" est d'une immense utilité pour le prospecteur, le mineur, le chasseur, le fermier, l'éclaireur, et pour tout homme en général que ses occupations obligent à travailler au dehors, et qui se trouve parfois forcé de séjourner pendant quelque temps loin des centres de la civilisation.

Formant un tout compact et solide que rien ne saurait faire broncher, chaque pièce de l'outil est facilement démontable, et en en changeant la disposition, on obtient quoi? un tout différent outil. Vous voulez un tourne-vis; le voici. Vous changez la disposition de la tige du tourne-vis et vous avez des tenailles. Vous disposez celles-ci autrement, vous obtenez des cisailles qui vous permettent de couper le fil barbelé le plus fort.

Mais si ce fil barbelé est chargé, direz-vous, comme il arrive que dans tous les travaux de défense des places fortes ou des camps retranchés, ou lance un cou-

rant qui va jusqu'à 1,500 volts dans ces fils, qu'allez-vous faire de vos cisailles. Tout a été prévu, cher lecteur. Les poignées ou manches des cisailles sont recouverts d'une mince enveloppe de caoutchouc qui permet à celui qui les manie de toucher à tout appareil électrique sans prendre contact, s'il y met un peu de prudence, bien entendu.

Et notez que vous n'avez là qu'un des nombreux usages auxquels l'outil peut être appliqué. Comme l'indique notre gravure, l'outil universel peut servir de marteau. Si l'on veut ferrer un cheval au champ, on ajuste le marteau d'un côté. De l'autre on ajuste le couteau pour rogner la corne, et voilà.

Vous changez la tête du marteau et vous lui donnez une nouvelle position dans le manche de l'outil. Tout de suite vous avez une clef anglaise, et puissante, étant donné la longueur du manche qui la commande, formant un bras de levier très long.

Il y a à présent, surtout dans les automobiles dont on fait un si vaste usage en guerre, et dans certaines pièces d'artillerie, des écrous dont la tête est creuse, qu'on visse et devisse en introduisant une clé qui s'ajuste dans cette cavité. L'Outil Universel a prévu ce cas, et vous fournit la clé exigée. Elle existe dans une des

parties de l'outil même.

Le long du manche de l'outil universel vous trouvez une mesure ou pied-de-roi d'une parfaite justesse. Vous y avez en outre un pic, dont la pièce peut se transformer, en en changeant le dispositif en différents instruments.

Enfin l'outil universel possède une large lame, très solide, très forte, avec taillant biseauté très tranchant, qu'on peut utiliser soit comme ciseau, soit comme hache, soit comme herminette, suivant la disposition qu'on lui donne.

On a même, comme la gravure l'indique démontré qu'il pouvait servir non seulement à l'attaque, mais que son ingénieux inventeur lui avait encore trouvé une autre utilité. Le soldat, couché à plat ventre, qui tire sur l'ennemi, se sert de cette lame en question comme d'un bouclier, qui ne lui cache, à vrai dire, que la tête. Mais il faut remarquer aussi que le soldat couché à plat ventre n'a pratiquement que la tête d'exposée aux balles de l'adversaire. Il plante donc l'outil en terre, cette large lame en l'air, et si un projectile, destiné à le frapper, arrive à lui, il vient s'aplatir sur le côté de la hache. Cet abri, si petit soit-il, en proportion du corps du soldat, donne à celui-ci une assurance plus grande, le rend moins nerveux, et lui permet de mieux rectifier le tir de son fusil.

En somme l'outil universel contient à lui seul vingt-deux différents outils, qu'on peut en quelques secondes combiner. En tout et partout, l'outil universel ne pèse que cinq livres, et constitue un véritable atelier pour celui qui en est armé.

— o —

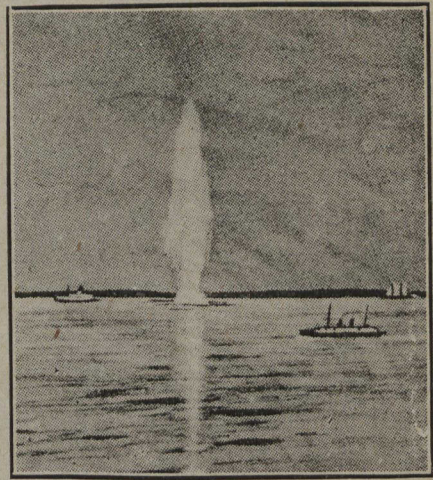
quatre-vingts ans, un est aveugle.

Sur cinquante individus ayant passé

## La Défense d'un Fort par les Mines Sous-Marines

LES abords d'un port, l'entrée d'une passe, d'un goulet, d'un estuaire, sont généralement défendus, en temps de guerre, par des mines sous-marines qui concourent, avec les batteries de côte, à en interdire l'accès aux navires ennemis.

Les mines ou torpilles sous-marines sont de diverses sortes et de modèles variés. On distingue, notamment, celles qui sautent d'elles-mêmes par le simple choc de la ca-



L'explosion d'une mine sous-marine; la colonne d'eau projetée monte parfois jusqu'à 300 pieds.

rière d'un bâtiment qui vient à les rencontrer et celles dont l'explosion est commandée à distance, au moyen d'un circuit électrique.

Les mines sont soit ancrées au fond de l'eau (torpilles dormantes), soit libres et allant à la dérive au gré des courants (torpilles flottantes). Celles-ci sont particu-

lièrement redoutables aux embarcations de tout genre, amies ou ennemies, et leur emploi est réservé à des cas particuliers.

Les autres sont mouillées à postes fixes, qu'elles soient à fonctionnement automatique ou à commande électrique.

L'ensemble d'une défense constituée par le mouillage de ces torpilles reçoit le nom de champ de mines (mine fields).

Quel que soit le système de torpille employé, ces engins sont constitués par un réceptif métallique, le plus souvent de forme sphérique ou tronconique, analogue à celle d'une bouée, et équilibré de façon à se maintenir entre deux eaux à une assez faible distance de la surface.

Elles renferment une forte charge d'explosif (fulmicoton, dynamite, mélinite ou autre), et leur dispositif d'amorçage est relié directement à des contacts d'explosion dans les torpilles automatiques (self acting) ou à un double conducteur électrique dans celles commandées à distance (controlled mines).

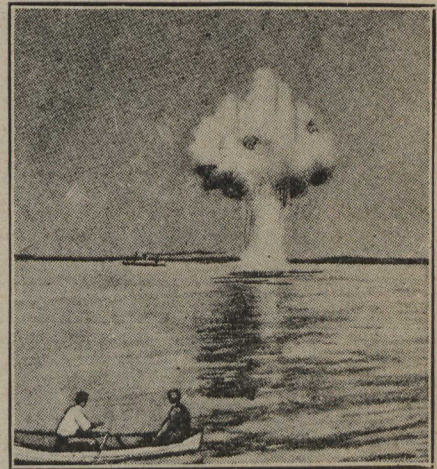
Ce sont ces dernières qui constituent les champs de mines les plus efficaces et les plus couramment employés pour la défense des ports.

Voici comment on organise, en principe, cette défense.

A l'entrée du goulet ou de la passe dont il s'agit d'interdire l'accès, on mouille un certain nombre de mines sous-marines, sur un ou plusieurs rangs, selon les circonstances locales ou l'importance à donner au système de défense. Chacune de ces mines est munie d'un double conducteur électrique partant des deux pôles de son détonateur et aboutissant à une boîte de jonction dans laquelle tous les conducteurs d'un même champ de mines se réunissent en un câble sous-marin unique qui va atterrir dans un poste blindé établi sur un

point du fond de l'estuaire convenablement choisi. Dans ce poste, chaque conducteur double aboutit à un "combinateur", sorte de clavier au moyen duquel le chef du poste peut envoyer le courant et faire détonner telle ou telle torpille déterminée.

Pour que l'effet utile se produise à coup sûr, c'est-à-dire pour qu'une torpille saute, à point nommé, quand un navire ennemi tente de franchir la passe dans son rayon d'action, il est nécessaire que l'ob-



**Le déplacement d'eau produit par l'explosion d'une mine sous-marine a parfois l'apparence d'une véritable trombe**

servateur du poste soit, à tout moment, renseigné sur la position exacte de ce navire. A cet effet, un second poste, situé généralement de l'autre côté de la passe et relié électriquement au premier, coordonne ses observations avec celui-ci à l'aide d'appareils télescopiques qui leur permettent de produire automatiquement, à l'instant propice, l'explosion de la torpille voulue.

En pratique, les choses sont, bien en-

tendu, plus compliquées que ce que nous venons d'indiquer brièvement, mais les combinaisons en usage sont, pour la plupart, basées sur le même principe.

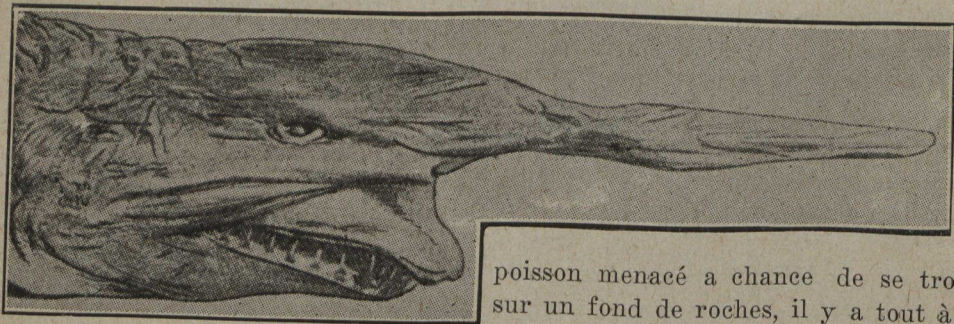
Enfin, les mines qui constituent un champ de défense sont disposées de telle sorte qu'un navire ne puisse jamais éviter de passer dans le rayon d'action de plusieurs d'entre elles, et qu'elles sont, en même temps, assez distantes les unes des autres pour que l'explosion d'une mine quelconque n'entraîne pas forcément celle de ses voisines.

— o —

## Le Requin Bleu

### La Terreur des Mers

C'est sous ce nom presque poétique, requin "bleu!" que les pêcheurs de certaines régions désignent, en raison même des reflets bleutés de sa peau, un être dont le



seul aspect vous glace de terreur.

Cette créature, avec ses rangées de dents longues et aiguës, est puissamment armée pour l'attaque.

D'autre part, avec son corps effilé qui porte un grand nombre de nageoires, et

avec sa queue qui rappelle le gouvernail des galères antiques, il est merveilleusement outillé pour la course.

Par exemple, on se demandera à quoi lui sert cet étrange appendice nasal qui fait songer à la corne du narval.

C'est ici le cas de remarquer qu'il faut toujours se garder de critiquer la Nature. On pourrait croire qu'elle a pris plaisir à créer des formes "grotesques", alors qu'elle s'efforce toujours de créer des formes "utiles".

Posons-nous donc cette question: à quoi sert cet appendice, trop irrégulier pour faire fonction d'arme?

Eh bien! c'est comme un "doigt" dont la Nature a doté ce vorace requin, un doigt qui lui permet d'éviter ou d'amortir les heurts, quand son élan le précipite contre une roche.

Et cette sorte d'incident se renouvelle fréquemment dans la vie mouvementée de ce squal. Poussé sans cesse par sa faim insatiable, il se lance brutalement sur tout ce qui s'agite, sur tout ce qui vit, et, si le

poisson menacé a chance de se trouver sur un fond de roches, il y a tout à parier que le requin doué d'une vue très faible, se jettera sur une pointe de roche en croyant attraper le poisson.

Heureusement pour lui, c'est sa corne charnue qui reçoit le choc, en protégeant les yeux et le museau.

Presque tous les requins (et l'on en

## Noël en Serbie

compte un grand nombre de l'espèce) ont la gueule placé si bas sur le cou qu'il leur faut se coucher sur le flanc pour saisir ou avaler une proie.

Dans plusieurs espèces, le squalé doit se retourner entièrement sur le dos pour se servir de ses mâchoires. C'est précisément le cas du requin qui nous occupe ici. La bizarre constitution de sa tête fait qu'il lui serait impossible de réduire une proie à l'impuissance et de la dévorer s'il ne se couchait pas sur le dos.

Avec notre incorrigible habitude de juger des choses de la nature d'après notre point de vue humain, nous serions tentés de plaindre ce pauvre requin, obligé de prendre une position si "incommode" pour satisfaire son appétit!

Mais tous les navigateurs vous diront que le féroce squalé, malgré ce "handicap" apparent, est d'une agilité inimaginable. Quand la proie est à la portée de ses terribles mâchoires, il se retourne d'un coup de reins dans la position requise... et le tour est joué!

En terminant, nous ferons remarquer que la première des nageoires dorsales est sensiblement plus haute que la seconde, et c'est grâce à cette prééminence que l'oeil exercé du marin ou du pêcheur découvre la présence du requin.

Et l'homme exposé dans une barque aux bords peu élevés n'a conscience du danger que lorsqu'il aperçoit le sinistre triangle fomé par l'extrémité de cette nageoire.

Dans un moment, s'il n'y prenait pas garde, le triangle se coulerait sur l'eau, et le requin surgirait des flots en un bond prodigieux pour happer le malheureux.

Noël est précédé d'un jeûne de 40 jours rigoureusement observé, on ne mange aucun mets ayant été accommodés avec de la graisse, les oeufs, le laitage, tout est banni, aussi la grande fête est attendue avec impatience par les grands et les petits. La semaine qui précède Noël, c'est un branle-bas général, tout est nettoyé, on blanchit les maisons à l'intérieur et à l'extérieur, puis l'on fait de la pâtisserie en quantité, afin qu'il y ait suffisamment pour les nombreuses visites qui se succèdent jusqu'au jour de l'an.

La veille du grand jour, à la nuit, le père de famille sort chercher de la paille, il rentre dans la chambre en imitant le coq et il sème sa paille; la mère arrive derrière lui en imitant la poule, et les enfants suivent à la queue leu leu en imitant les poussins. La fête est commencée. On a invité quelques voisins isolés, sans famille, chacun s'assit par terre et la maîtresse de maison (gasdaritza) sert le souper, après avoir étendu une nappe sur le plancher, mais comme l'on ne peut pas encore manger de viande, le menu consiste en haricots bouillis, avec du poisson fumé et des pommes de terre; comme dessert, du miel, des figues, des raisins, des noisettes et des noix. Ces dernières, on les jette dans tous les coins de la chambre et il ne faut pas les toucher avant le 1er janvier et surtout n'en point manger avant cette date, sinon vous risquez, pendant l'année suivante, de casser tous les objets que vous touchez.

A la cheminée l'on a suspendu une branche de cornouiller et garni le feu, afin



qu'il ne s'éteigne pas, c'est un mauvais présage si le lendemain matin l'on ne trouve pas de la braise.

Le porc traditionnel est embroché, tout prêt à être rôti, il n'y a plus qu'à attendre les quelques heures qui nous séparent du grand jour.

A 3 heures du matin, l'on va à l'église et les jeunes gens se dépêchent de rentrer pour aller, les premiers, dans les maisons, souhaiter bonne fête, c'est le "polagénik"; du reste, il est attendu, c'est lui qui doit commencer la fête, on lui remet la branche de cornouiller avec laquelle il doit attiser le feu et surtout faire jaillir beaucoup d'étincelles, car plus il y en a, plus l'année sera bonne, puis on déjeune et le polagénik est servi royalement, il devient l'hôte de la maison pour toute la journée.

Dans la cour, le feu est préparé pour rôti le porc, le maître de la maison tire plusieurs coups de feu pour avertir les voisins que son porc est sur la broche et fait de même quand il est prêt à être mangé.

(La police défend cette coutume qui, malheureusement, cause quelquefois des accidents, mais le paysan ne veut pas changer ses habitudes, et se moque des ordres de la police.)

Comme les appétits sont très aiguisés par ce long jeûne, personne n'attend que midi sonne pour se mettre à table. Ce sont alors de vraies bombances, la table est chargée de victuailles et n'est pas desservie pendant les 3 jours de fête, l'on ne balaie pas la chambre où l'on a semé la paille.

Entre temps, des enfants se sont déguisés, représentant le roi Hérode et saint Pierre; un plus petit porte une grande étoile et un sac sur le dos et ils vont

ainsi dans chaque maison, le roi Hérode racontant qu'il veut tout détruire, saint Pierre qu'il veut tous les protéger, et le petit qui porte la grande étoile dit: "Moi, je ne sais pas grand'chose, mais j'ai un sac dans le dos, si vous voulez bien me le remplir", ce dont chacun s'empresse.

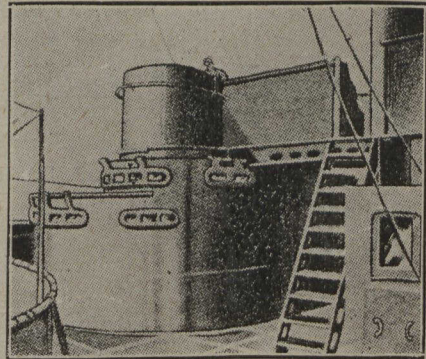
Les pauvres non plus ne sont pas oubliés dans ces jours d'allégresse, ils entrent dans les maisons et peuvent s'asseoir à la table, personne ne leur refuse l'hospitalité.

Toutes ces fêtes sont accompagnées de danses, espèce de farandoles, ou jeunes et vieux s'en donnent à coeur joie.

— o —

## Tourelles d'Observation

La vignette ci-contre donne à nos lecteurs une excellente idée de ce que sont, sur les navires de guerre, une tourelle d'observation et la passerelle d'où la manoeuvre



du vaisseau est dirigée. La photographie a été prise sur un navire français, type Danton, qui équivaut au dreadnought anglais ou américain. Ces fenêtres larges

mais basses qu'on aperçoit autour de la tourelle, sont suspendues par des pentures qui permettent qu'on les ouvre en les basculant vers le haut. L'armature des tourelles et des passerelles sur les vaisseaux de ce type est plus substantielle, plus solide dans la marine française que dans les flottes anglaise ou américaine. Les tourelles aussi offrent moins de prise aux projectiles ennemies, parce qu'elles sont plutôt de forme ovale que ronde, ce qui détermine plus facilement le ricochet du boulet. L'officier installé dans la tour est muni de bonnes lunettes, spécialement adaptées aux besoins de la marine. Il communique ensuite ses informations au commandant qui se tient, soit sur la dunette, soit dans sa cabine. Ce dernier, à son tour, dirige toute la manoeuvre et le tir de tout l'armement par signaux électriques. C'est absolument précis, vif et effectif.

— o —

## La Microphotographie

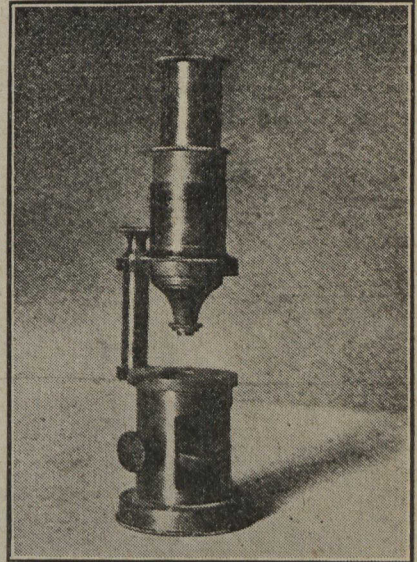
### Comment construire soi-même un appareil microphotographique

La microphotographie est l'art d'obtenir des images agrandies d'objets ou de parties d'objets invisibles à l'oeil nu. C'est Foucault qui, en 1840, obtint le premier des épreuves daguerriennes au microscope. Depuis cette époque, cela va sans dire, la microphotographie a fait d'importants progrès.

Les appareils destinés à la microphotographie sont constitués, en principe, par un microscope associé à une chambre noire photographique; il en existe de nombreux modèles que l'on peut ramener à

trois types principaux: les appareils horizontaux, les appareils verticaux et les appareils coudés. Dans les premiers, le microscope et la chambre noire sont disposés horizontalement; dans les seconds, verticalement; dans les troisièmes, le microscope est vertical, la chambre noire horizontale.

Il est très possible de se fabriquer soi-même un appareil microphotographique



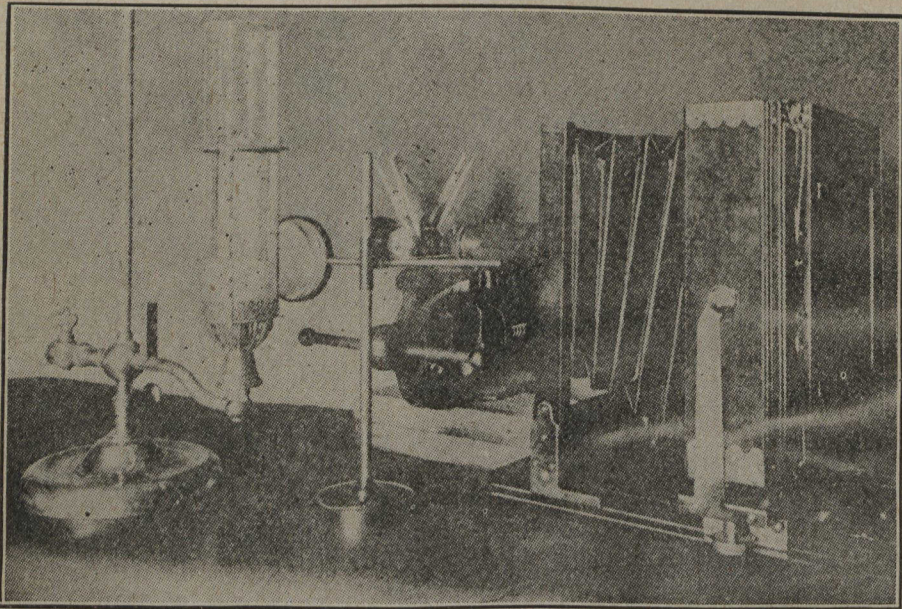
Microscope ordinaire de \$5.00

d'amateur à l'aide d'un microscope de \$5.00 et d'une chambre noire pliante quelconque.

Sans vouloir entrer dans des détails techniques, il nous faut cependant dire quelques mots du microscope. Comme chacun sait, c'est un instrument d'optique, formé de lentilles disposées de manière que les petits objets regardés avec cet instrument paraissent plus gros à la vue. Tout microscope comprend un système objectif fournissant, de l'objet à

examiner, une image réelle, et d'un système oculaire qui donne, de l'image objective, une image virtuelle agrandie. Les deux systèmes, objectif et oculaire, sont placés aux extrémités d'un tube qui peut s'allonger plus ou moins. L'objectif est la lentille où se place l'oeil de l'observateur. La distance comprise entre la lentille de l'objectif et l'objet à examiner, s'appelle distance focale; plus cette dis-

remplacer par le bout de l'oculaire, après avoir réglé le microscope. Il sera bon, au préalable, de monter la chambre noire sur une planchette; sur cette planchette on placera un support destiné à maintenir le microscope dans une position horizontale et parfaitement perpendiculaire par rapport à la face avant de la chambre noire. Les jours qui pourraient exister autour de l'oculaire seront soigneusement cal-



**Appareil microphotographique d'amateur.**

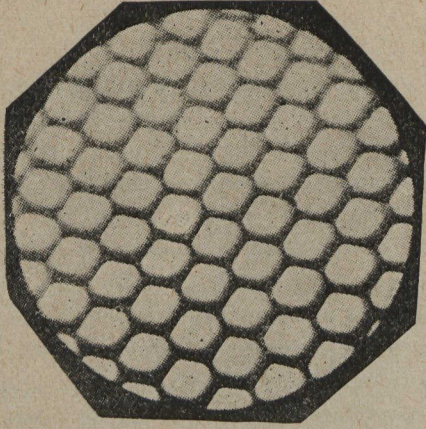
tance est petite proportionnellement à celle comprise entre l'objectif et l'oculaire, plus le grossissement est fort. Un microscope de \$5.00 a ordinairement une distance focale d'un pouce et grossit environ 100 fois, ce qui est suffisant pour un amateur, quoique, dans les laboratoires, on se serve d'instruments grossissant jusqu'à neuf millions de fois.

Et maintenant pour construire un appareil microphotographique, il suffira d'ôter la lentille de la chambre noire et de

feutrés. L'éclairage artificiel doit être préféré: à l'électricité, au gaz, au pétrole même en emplifiant à l'aide d'un verre grossissant.

Pour mettre la chambre noire au point, il faut opérer avec le tube du microscope dépourvu de ses lentilles. On reconnaît que la mise au point est parfaite quand la lumière vient se répandre uniformément sur le verre dépoli. Les lentilles ayant été remplacées, on s'assurera que le microscope est resté bien réglé, et l'appareil sera

prêt. La durée de pose varie selon la lumière et la couleur de l'objet à photogra-



Oeil de mouche. Bout d'aile de mouche

phier, mais on peut l'estimer à environ une demi-minute.

La microphotographie peut procurer, à l'amateur, d'agréables instants, sans compter qu'elle est très instructive.

— o —

## Les Crèches de Noël

La fête de Noël ramène l'attention de tous vers le grand événement de la naissance du Christ qui, de l'aveu des plus indifférents en matière religieuse, eut pour conséquence l'anéantissement du paganisme et l'avènement d'une civilisation nouvelle.

Innombrables sont les représentations de cette scène entreprises par la peinture, la gravure et la sculpture à toutes les époques et dans tous les pays : on les désigne sous le nom de "Crèches". Un gros volume suffirait à peine à en faire l'énumération et la description. Nous nous bornerons à signaler ici les plus caractéristiques, spécialement celles qui ont un as-

pect naïf destiné à frapper l'imagination populaire.

C'est le pape Libère, vers le quatrième siècle, qui célébra pour la première fois l'anniversaire du Christ dans la basilique qu'il venait de fonder et où il déposa solennellement cinq planches provenant de la crèche de Bethléem.

Ces pieux vestiges sont encore conservés dans un reliquaire d'argent et de cristal.

Plus tard, Grégoire IV consacra, dans l'église Ste-Marie du Transtévère, une chapelle de la Crèche dans laquelle il plaça une statue, en or pur, de la Ste Vierge ; on peut considérer cette chapelle comme la première des crèches édifiées pour la dévotion des fidèles.

Certains savants pensent néanmoins que la plus ancienne représentation de la Crèche du Sauveur est une peinture ornant une galerie des catacombes de Rome. Elle représente l'Enfant Jésus couché, dans ses



langes, entre deux bêtes de somme.

A partir du treizième siècle les peintres et sculpteurs paraissent déjà rivaliser de zèle dans la reproduction de la scène divine du Noël de Bethléem. Nicolas de Pise, Fra Angelico, Gentile da Fabriano, Ghir-

landajo et quantité d'autres nous ont légué de véritables chefs-d'oeuvre en ce genre.

Dans beaucoup de pays, la fabrication des "crèches de Noël" occupe de nombreux artistes, modestes ou connus et, grâce aux plus modernes applications de la science on peut même revivre en quelque sorte l'époque éloignée de la venue du Messie et la "voir" de ses propres yeux.

Le Queen's Hall de Londres possède un film cinématographique nouveau intitulé: "De la Crèche à la Croix", qui n'a pas coûté moins de 100,000 dollars.

La Kalem Company a envoyé en Palestine et en Egypte quarante-deux acteurs et actrices, dont le voyage a duré quatre mois. Ils ont visité tous les lieux sanctifiés par la présence du Christ, depuis l'étable jusqu'au Calvaire, en passant par le Nil, qui vit la fuite de la Sainte Famille.

A Bethléem, une "temporary manger" avait été disposée aussi près que possible de l'endroit où fut la crèche véritable; rangés autour d'elle, les acteurs et les actrices figurèrent l'Enfant, la Vierge, saint Joseph, les anges, les bergers et les Mages, sans oublier le boeuf et l'âne.

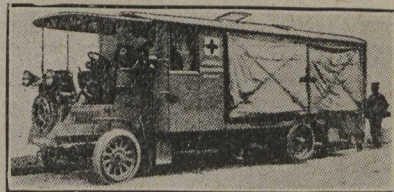
A Memphis, devant les pyramides, à l'ombre des palmiers, ils simulèrent le cortège des divins fugitifs; à Nazareth, l'enfance du Sauveur dans la maison du charpentier; dans le Temple, la dispute avec les docteurs; sur le Jourdain, le baptême; au lac de Génésareth, la pêche miraculeuse; à Jérusalem, la prédication, les miracles, la Cène et la Passion.

Ce film, un des plus beaux qui soient, a de plus l'intérêt immense de se rattacher à la période d'histoire qui a renouvelé le monde et lui a ouvert de sublimes horizons.

## L'Automobile - Ambulance

A quoi n'a-t-on pas appliqué les services de l'automobile? Les besoins de la guerre moderne lui ont demandé le maximum de rendement de toutes ses possibilités. A mille travaux divers on l'a attelé.

Des trains d'artillerie sont maintenant mobilisés, à raison de 20 milles à l'heure, d'un point à un autre des lignes de batailles, avec leurs caissons, leurs soldats leurs munitions. On s'en sert pour transporter les aéroplanes. On utilise ses pouvoirs pour ravitailler les armées; on y installe des forges même et des ateliers où toutes les armes, tout le fourniment que nécessite une campagne, sont réparés.



Enfin on a fait de l'automobile rien autre chose que d'adapter des roues à toute espèce d'ateliers modernes, appelés à remplacer en rase campagne les ateliers et magasins qui contribuent dans les villes au confort du soldat.

Mais voilà plus encore. On vient de créer l'automobile-ambulance. Mue par une machine de 40 chevaux, une grande plate-forme constitue cet hôpital. Sur le plancher même est installée la salle d'opération. Elle reçoit sa lumière et sa ventilation et par le haut et par les murailles latérales.

A chaque bout de cette salle sont placés dans des cabinets, spécialement amé-

nagés à cet effet, les instruments de chirurgie et les pharmacies dont on prévoit avoir besoin.

Un de ces compartiments est tout particulièrement réservé à la génération de l'électricité pour les rayons violets ou ultra-violet. Le soldat blessé est examiné avec soin avant qu'on commence sur lui aucune opération, aucune amputation.

Oh! quelle différence avec les temps jadis, où l'on vous couchait un brave sur une civière, et on lui enlevait, au petit bonheur, un bout de jambe ou de bras, quitte à recommencer le lendemain, si le but visé n'avait pas été atteint.

Aujourd'hui, on ampute encore, c'est vrai. Mais on y voit clair. Les rayons X vous disent exactement où le bobo se localise, ou le bras vous blesse. Si l'on coupe, si l'on tranche, si l'on poinçonne, c'est à l'endroit précis où il faut que couteau ou bistouri exercent leur rigueur.

Done, notre ambulance-hôpital est pourvu de tout ce qu'il faut, voire même de chirurgiens, d'ambulanciers et de nurses. Voilà pour le plancher de la voiture.

Au-dessus de cette salle portable, sans cependant nuire ni à la lumière, ni à la ventilation, des montants sont installés, portant des consoles qui sont destinés à recevoir des civières. Ces civières ne sont que des lits d'hôpital, et ne tiendront le blessé que juste le temps qu'il faudra pour le remettre entre les mains des hôpitaux permanents. Ils n'y sont d'ailleurs placés qu'après avoir reçu les premiers soins, les premiers pansements.

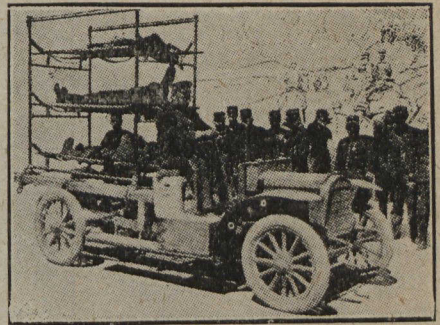
Chaque auto-ambulance peut contenir trois de ces lits, moelleusement suspendus, et les dépêcher vers l'ambulance du quartier, pendant parfois que le chirurgien et ses aides raccommoderont un quatrième blessé sur la table d'opération.

On a même constitué des ambulances-automobiles pouvant donner place à six blessés, à un chirurgien et à un chauffeur.

Dans le jour, et quand le soleil est chaud, de larges rideaux, qu'on peut relever en auvent sont placés de chaque côté de la voiture. Tout a été prévu.

En hiver, le mécanisme de la machine même fournit le chauffage électrique, toujours prêt, toujours hygiénique.

C'est surtout dans l'armée française que ce genre de voitures-ambulances a été porté au plus haut point de perfection. M. Boulant, qui en a fourni le premier modèle au gouvernement français, ne néglige rien pour y apporter tous les perfec-



tionnements que son ingéniosité, encore guidée par les conseils de militaires et de chirurgiens éclairés, peut lui suggérer.

Ça n'a pas, à première vue, l'air d'avoir beaucoup d'importance. Mais le lecteur s'est-il arrêté à se demander quel pourra être l'effet de tout ce dispositif, de toutes ces précautions, sur le moral du soldat? Ce dernier, en voyant tout cela, se dit: "Oui, je vais risquer ma vie pour la patrie, mais, nom d'un nom, en revanche, la patrie fait ce qu'elle peut pour adoucir mon sort et avoir soin de son défenseur!"

— o —

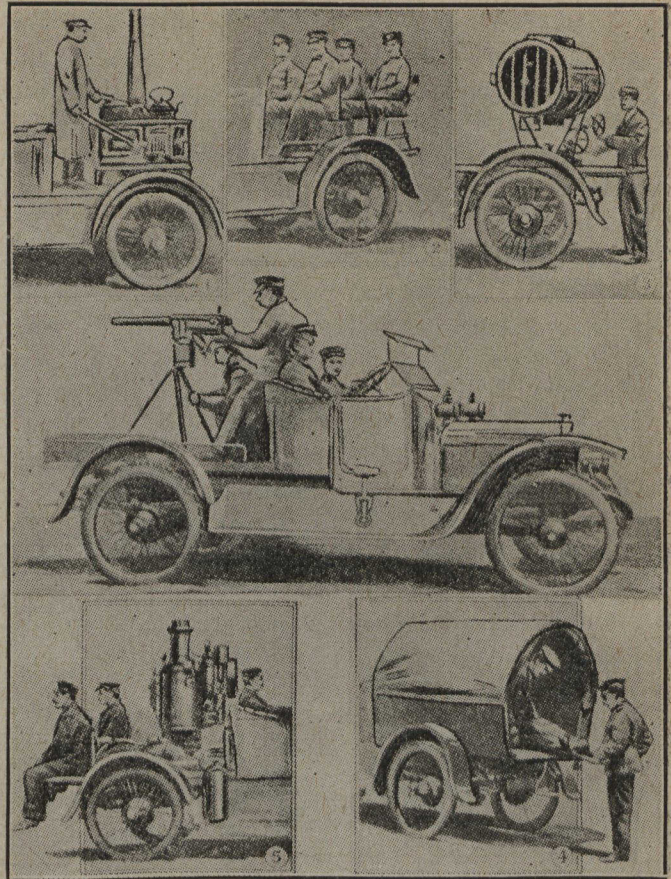
## La Locomotion

On vient de donner en France le dernier perfectionnement à l'un des plus utiles véhicules automobiles qu'on ait encore imaginés.

C'est une automobile ordinaire, avec sièges pour deux personnes. Mais l'arrière en est de telle sorte aménagé qu'on peut en faire une voiture pour le transport de n'importe quel objet. Voulez-vous un tonneau? Vous y êtes, avec places pour quatre promeneurs, à part les deux dont nous avons parlé. Désirez-vous un truck pour transporter des marchandises? Quelques verrous, de ci de là, et vous remplacez votre tonneau par ce qui vous convient le mieux. L'armée française se sert de cette machine pour transporter ses canons, ses ambulances, ses cuisines, ses projecteurs électriques. C'est, à vrai dire, un "auto" à tout faire". Ses machines sont de 15 chevaux-vapeur. Dans les villes, on s'en sert aussi pour véhiculer les pompes à incendies.

### PATRIOTISME JAPONAIS

Le patriotisme des Japonais est légendaire, mais il existe une manifestation de ce sentiment, élevée au rang de religion



chez eux, qui est très peu connue du public français.

Il s'agit du portrait de Bouddha qui fut fait, à la suite de la guerre russo-japonaise, à la mémoire des glorieux morts pour la patrie. Ce qui cause l'originalité admirable de ce portrait de leur dieu national, c'est qu'il est composé uniquement de "cheveux de femmes".

Un prêtre d'Osaka eut l'idée de ce tableau et s'en fit l'artisan. Il demanda aux femmes du Japon d'envoyer chacune une poignée de leurs plus longs et plus beaux cheveux et quatre-vingt mille d'entre el-

les répondirent à cet appel. Une fois les matériaux réunis, il restait le plus difficile à faire. Cinq années furent nécessaires pour créer cette oeuvre merveilleuse de finesse microscopique, qui mesurait 6 pieds de haut.

Le sacrifice des Japonaises et le talent de l'artiste furent récompensés par l'enthousiasme qui salua l'appartition du tableau. La famille impériale tout entière assista à son arrivée à Tokio. On organisa de véritables pèlerinages en l'honneur du Bouddha qui fut promené religieusement dans presque toutes les villes de l'Empire.

— c —

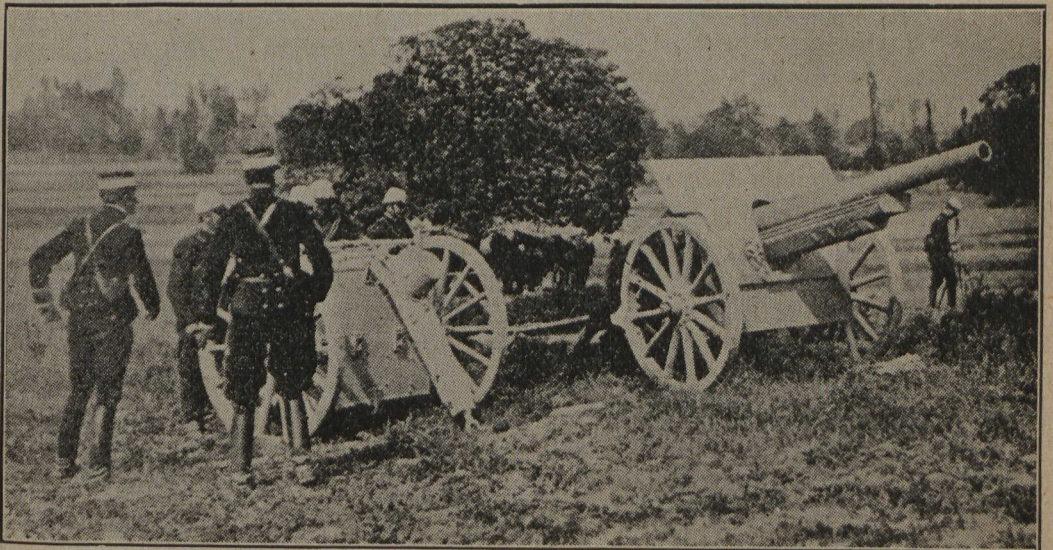
## Le Canon Français de 75 à l'Oeuvre

“Vous êtes réquisitionné pour aller chercher le commandant état-major de M..., de la... division, blessé au château de B...”

C'est là le résultat de trois jours de démarches et l'unique moyen d'atteindre la ligne de feu.

Nous roulons au nord de C... La canonnade nous guide aussi sûrement que les épaves de la route. Ici, quarante-sept maisons sont brûlées sur cent cinquante qui composaient le bourg. Méthodes des Allemands: dans leur marche en avant, ils pillent; dans la retraite, ils incendient. Un pavillon dresse ses murs noirs à l'entrée du village: de son heureux passé, il n'a gardé que l'enseigne,—une enseigne sur vernis bleu,—qui s'étale au fronton de la façade en ruine: “Bon-Repos!”

Sur la route, des caissons, des chariots abandonnés, hors d'usage, en tête-bêche: un camion de la Croix-Rouge anglaise, gît, sans roues, dans la boue du fossé. A la lisière de la forêt, un parc d'artillerie apparaît, en demi-cercle. Des convois de ravitaillement, dans un champ de betteraves, laissent souffler leurs chevaux. Quelques télégraphistes militaires installent des postes de fortune. Des patrouilles en-





core circulent.

De cent en cent mètres, des tranchées.

Nous passons le pont de planches, qu'en quelques heures a construit le génie. A vingt mètres, l'énorme carcasse du pont de fer, coupée en deux, barre le fleuve et fait chanter les eaux.

Un hameau de trente feux, qui sert d'ambulance de deuxième ligne. C'est ici qu'on nous demande pour la dernière fois nos laissez-passer.

—Vous entrez dans la ligne de feu, nous déclare le chef de poste. A vos risques et périls, désormais!... et bonne chance!



C'est trois cents mètres après B..., dans une route étroite en forme de défilé, que les troupes d'Afrique, les zouaves surtout, embusqués et en lignes dispersées, forment l'avant-garde inflexible où se brise l'envahisseur. Des mitrailleuses les gardent et cheminent avec eux. Sur les hauteurs, six batteries de 75 et huit canons de siège, bien afûtés sous des branches, sont prêts à cracher la mort.

Officiers et canoniers sont à leur poste, silencieux, sans fumer: la moindre volute de cigarette suffirait à trahir les apprêts du combat. Seul, sur un hêtre, dans le feuillage déjà roussi aux armes de l'automne, un brigadier, dissimulé, essaie, lorgnette en main, de repérer à l'horizon les mouvements de l'ennemi.

C'est un après-midi éclatant de soleil: à peine si la brume des bois ouate d'un voile-bleu les coteaux du val. L'admirable paysage de France que dans le champ de sa lorgnette contemple le hardi observateur!

A vingt mètres en arrière des batteries, sur le versant, le commandant attend, ré-

cepteur en main, les ordres du quartier général.

—Prenez patience! me dit-il en souriant. Toute la nuit, les Allemands nous ont canonnés. Nous avons changé nos positions. Ils nous croient anéantis ou en recul. D'ici une heure ou deux, ils vont donner l'assaut au village. Vous pourrez alors collectionner des impressions!

Tenir la bataille de si près, et la manquer peut-être: les minutes, à un tel moment, ont des lenteurs de siècles!

Vers 4 heures, l'ennemi se décide. Enfin! Un double grondement ébranle les échos. Tout le val est en rumeur: d'une rumeur en marche. On dirait deux essaims d'abeilles qui vibrent librement au ciel clair. Et à 300 mètres des batteries, les obus éclatent, fauchant les haies, dispersant branches vertes et mottes rouges, creusant chacun un trou assez grand pour y enfouir deux chevaux accouplés. "Les marmites!" me souffle le commandant. C'est le nom qu'on donne ici aux obus de 220.

Ce fut là le prélude. Dès cet instant, les obus de 75 alternèrent furieusement avec le grondement des marmites. Tout le ciel se trouva maculé de fumées et de mitraille. Les Allemands déblayaient.

Quel observateur à courte vue, quel hobereau myope avait donc repéré leur tir? Au milieu des rires—des rires certes—de tous les canoniers, leurs projectiles labouraient le ciel et les champs, mais sans effet, avec une gaucherie touchante. On eût dit que là-bas, chez l'ennemi, les pointeurs étaient encore ivres des fumets de ce vin généreux qu'ils burent trop copieusement en Champagne.

Du côté français, on s'obstinait à faire les morts. La réponse n'en sera que meilleure.

—Attention, regardez à droite, me souffle un lieutenant.

Tandis que j'étais tout entier à la canonnade, le brigadier tapi dans les branches du hêtre, a repéré une manoeuvre : il a prévenu son chef. Celui-ci, avertissant l'état-major, a reçu l'ordre d'ouvrir le feu.

Ce sont deux compagnies allemandes qui arrivent quatre par quatre. Elles approchent au pas accéléré. On dirait des murs couverts de grisaïlle qui se meuvent. Les voici à 1,200 mètres, au pied du village, proche les premières maisons.

—N'allez-vous pas tirer?...

—Patience !... nous les voulons plus près!...

Durant ce bref colloque, j'ai le temps d'apercevoir en tête l'officier à cheval, sabre luïsant au soleil, qui presse ses troupes. Sa silhouette est vague : son bras seul gesticule. On le devine qui crie : " En avant ! "

Au même instant, avec une brutalité stupéfiante, voici que les six batteries de 75, précises, implacables, se démasquent. Des coups secs se succèdent, qui vous déchirent le tympan, vous accablent par leur promptitude et vous tordent le coeur. On dirait une hache invisible qui s'abat par larges coups sur l'ennemi. Tout est fauché, haché, anéanti. Le cheval de l'officier tournoie, éventré : le herr kommandant tombe lui-même, son sabre lié au bras par la dragonne. L'arme luit toujours : on dirait un éclair dans les flocons de fumée blanche. Et la route montante se trouve brusquement parsemée de capotes grises, de casques et de collerettes rouges : cris et brèves agonies.

Des deux compagnies allemandes, pas un fuyard ne s'est échappé, mais nous n'avons fait ce jour-là, non plus, aucun pri-

sonnier : " tous morts " .

Le soir baisse, nous courons à l'ambulance.

— Le commandant de M... est mort, nous annonce le major. Il avait eu les reins brisés par un culot d'obus. Son dernier mot fut celui-ci : " Cet obus allemand avait un fier culot ! "

Dormez en paix, commandant ! Les canonniers du... régiment d'artillerie, postés tantôt sur les hauteurs de B..., vous ont vengé.

André Tudesq.

— o —

## Un Gracieux Oiseau

### Le Cygne

" Semblable à une nef féerique, le cygne gonflant ses ailes, dit un chant scandinave, trace sur l'eau un sillon d'argent. "

Le plus grand, le plus beau des oiseaux, aussi bien par sa taille qui dépasse celle de l'aigle que par l'élégance de ses formes et la blancheur immaculée de son plumage, il a de tout temps excité l'admiration et inspiré les poètes.

Toutefois le cygne ne mérite ces compliments que lorsqu'il est sur l'eau, son élément favori ; à terre il est lourd, gauche et maladroit ; de plus il est d'humeur querelleuse et son intelligence est médiocre.

On ne peut pas non plus le considérer comme un animal réellement apprivoisé car ceux que l'on voit sur les pièces d'eau ou les étangs ont tous l'extrémité des ailes coupées, sage précaution sans laquelle ils diraient bien vite adieu à leurs propriétaires.

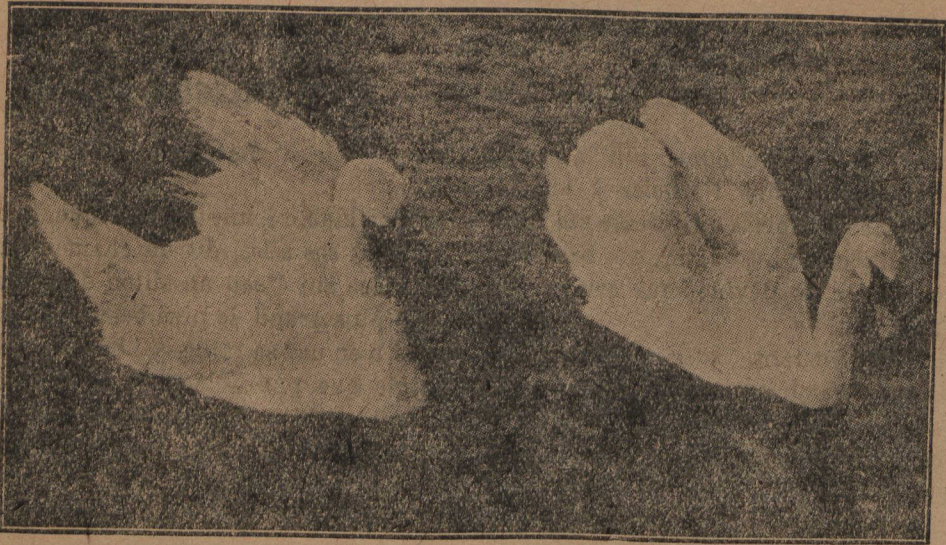
Aux approches de l'hiver, les cygnes sauvages rejoignent en effet les pays

chauds; ces oiseaux, malgré leur poids considérable, ont un vol puissant et rapide. Passant l'été dans les contrées les plus septentrionales de l'Europe, ils émigrent vers le Sud dès le milieu d'octobre et on les voit apparaître sur les lacs et les fleuves des régions tempérées.

On les trouve en grand nombre en Allemagne et surtout en Angleterre. Les touristes qui ont visité l'île de Wight n'ont pu manquer d'être frappés par le beau spectacle qu'offrent ces admirables

Seul le comté de Norfolk, et principalement la ville de Norwich, pratique encore aujourd'hui sur une assez grande échelle l'élevage des cygnes dont la propriété n'appartient plus qu'à une quinzaine de personnes sur neuf cents environ qu'elles étaient sous le règne d'Elisabeth.

Les cygnes vivent en liberté dans le Yare rivière du comté. Au mois de mars, la femelle, aidée du mâle, son époux fidèle, construit son nid dans un îlot quelconque. Le mâle, pendant les trente-cinq jours



oiseaux sillonnant en véritables bandes les lagunes et les étangs qui avoisinent Ventnor et Sea View.

C'est sous le règne de Richard Cœur de Lion que les premiers cygnes domestiques parurent en Angleterre. Pendant longtemps l'élevage en fut réservé à quelques privilégiés autorisés par décret royal. Cet honneur héréditaire était conservé avec un soin jaloux par les familles ou corporations qui en étaient détentrices. Chaque cygne devait porter, découpée sur le bec, une marque d'identification particulière.

que dure l'incubation, reste constamment couché près d'elle, prêt à la défendre contre toute attaque et il prend sa place sur le nid dès que les petits sont éclos.

La couvée est généralement de six à huit petits et les parents en prennent le plus grand soin. La vigilance de ces derniers est telle qu'il est même dangereux de s'approcher de la famille par crainte des formidables coups de bec ou d'ailes que ceux-ci administreraient sans compter à l'imprudent visiteur. Les jeunes restent couverts pendant deux mois d'un duvet

gris très épais, remplacé petit à petit par des plumes d'un gris sale, et ce n'est qu'à l'âge de deux ans qu'ils revêtent enfin la livrée blanche si agréable à l'oeil.

Le marquage des cygnes, qui continue à se faire comme par le passé, a lieu chaque année, le deuxième lundi du mois d'août. Sans avoir la magnificence d'autrefois, cette cérémonie est encore aujourd'hui curieuse et intéressante. Seuls sont soumis à la marque de leur propriétaire et à l'éjointage les sujets destinés à la reproduction. Les autres, soixante-dix environ, sont transportés au grand bassin de l'hospice de Norwich, qui jouit du privilège de les élever soit pour la table, soit pour l'ornement des pièces d'eau, des parcs et des jardins publics. Leur nourriture se compose alors d'orge et de maïs placés dans des auges en bois qui flottent sur l'eau et à laquelle il est joint de l'herbe coupée menu.

Seuls les jeunes qui, vers Noël, pèsent de 25 à 30 livres sont destinés à la consommation en raison de la finesse de leur chair, et ils constituent à cette époque la pièce de résistance du banquet familial de nombre de riches lords anglais. Le plus beau sujet est réservé à la table du Roi.

Le cri du cygne est guttural, fort peu agréable à entendre et a l'aigreur de certains sons de trompette. Aussi, il est assez difficile d'expliquer la légende poétique des anciens Grecs prétendant qu'au moment d'expirer, l'oiseau de Vénus fait retentir lui-même son chant funèbre et exhale à ce moment les sons mélodieux.

Il est passé dans l'usage littéraire de dire en parlant des derniers élans d'un beau génie: "C'est le chant du cygne!" Comparaison en somme peu flatteuse, car il n'est guère d'oiseaux qui aient un chant moins harmonieux et aussi rauque.

## Le Monde Sous-Marin

Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de se faire une idée, par ce que nous avons sous les yeux, de ce qu'est le monde sous-marin, monde bizarre peuplé d'êtres aux formes fantastiques, imaginables.

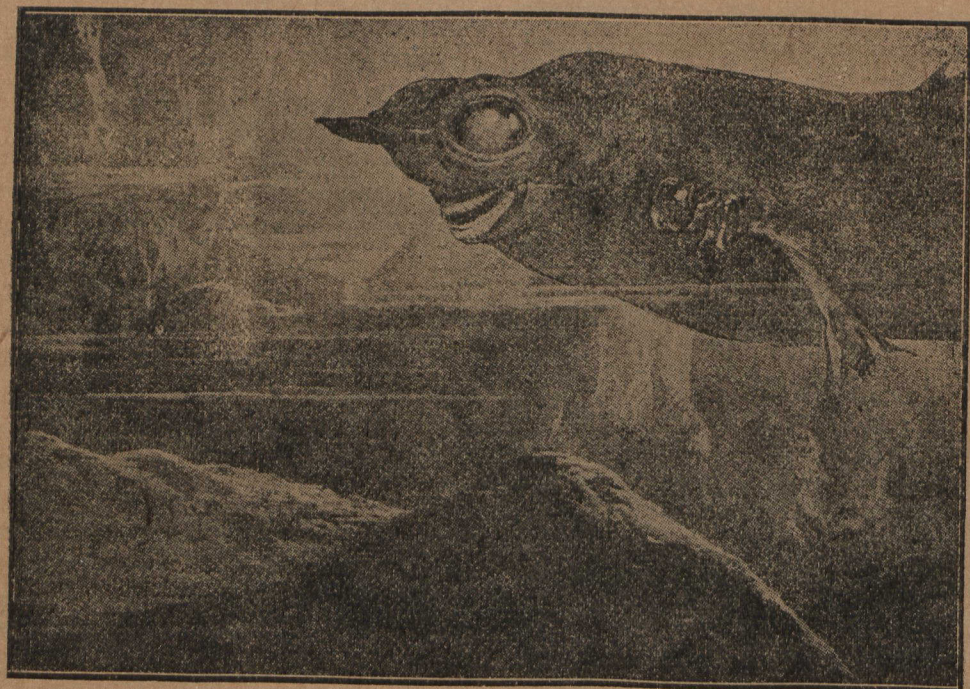
Jusqu'à 600 pieds environ, on rencontre une multitude d'êtres étranges, un grouillement de poissons et de crustacés; on traverse aussi de vastes forêts d'arbres lilliputiens, des prairies diaprées d'algues et de mousses, les unes énormes, les autres microscopiques, telles les charmantes "Diatomées" délicates et gracieuses, qui sont parfois si nombreuses qu'elles arrivent à modifier la couleur de la mer. Dans les eaux froides de l'Islande, on en trouve jusqu'à environ 1,500,000 par pied cube.

Mais à mesure que l'on pénètre davantage les profondeurs de l'Océan, la flore diminue. En effet, la lumière solaire, en passant à travers l'onde salée, se décompose en ses sept couleurs fondamentales, comme à travers un prisme et rayonne ainsi jusqu'à une centaine de pieds. Puis, les radiations rouges s'éteignent les premières. Certaines algues usent d'un subterfuge pour remédier à cette disparition; elle sécrètent un pigment rouge, qui agit à la manière d'un écran, absorbe les rayons bleus et les transforme en rayons rouges. Cependant cet artifice est déjoué à de plus grandes profondeurs. Et puis, graduellement, les autres couleurs s'évanouissent aussi. Le bleu et le violet agissent encore au delà de 500 pieds, et les radiations ultra-violettes se manifes-

tent au-delà de 3,000 pieds. Alors, c'en est fini des rayons du soleil, mais longtemps avant cette disparition totale, les plantes, avides avant tout de la lumière, ne prennent plus domicile; elles cessent de germer et de croître, à partir de 600 pieds environ.

On peut se demander comment se nourrissent tous les êtres de la mer. Dans les couches supérieures, très riches en végé-

d'être un séjour solitaire, désert, est, au contraire, d'une prodigieuse activité vitale. D'ailleurs, les familles y naissent et s'y propagent avec une rapidité fantastique, surtout parmi les plus petits. Ainsi, parmi les Protozoaires, les élégants et frêles "Vorticelles", au corps de cristal, peuvent, en une vingtaine d'heures, produire "un million" de petits vorticelles, doués du privilège enviable de ne mourir ja-



taux, prédominent les herbivores. Plus bas s'établissent les carnivores, qui à défaut d'autre subsistance, se dévorent entre eux, ou mangent les débris de toutes sortes qui tombent à leur portée. Plus on descend, plus la lutte pour la vie devient âpre, sauvage, et c'est ce qui explique qu'aux profondeurs les plus considérables, les animaux deviennent rares.

On voit que le monde de la mer, loin

mais, car lorsqu'ils se sentent devenir vieux, environ soixante minutes après leur naissance, ils se séparent en deux parties qui nagent chacune de son côté et se divisent chacune à son tour, créant par ce procédé bien simple, répété un grand nombre de fois, une famille qui, entre le lever et le coucher du soleil d'un beau jour d'été, compte à peu près trois mille fois plus d'enfants, de petits-enfants et

autres descendants, que nous ne voyons à l'oeil nu d'étoiles au firmament par la nuit la mieux constellée! Les naissances et les générations se succèdent vite en ce séjour liquide! Animaux-plantes, poissons électriques, torpilles vivantes, fleurs animées, telles les ravissantes "Actinies", plus connues sous le nom d'anémones ou chrysanthèmes de la mer, aux pétales multicolores et vibrants, tout ce monde océanique qui commence seulement à se révéler à nous dans sa richesse, son originalité et son inépuisable variété, nous révèle bien des surprises.

Les formes animales qui se multiplient jusqu'aux couches les plus basses ne sont pas les moins curieuses créations de la nature, laquelle a donné à certains de ces habitants des sombres abîmes une phosphorescence naturelle qui leur permet d'illuminer avec les radiations de leurs corps l'eau environnante d'une douce clarté crépusculaire, grâce à laquelle ils peuvent voir dans la nuit noire réanique, se guider, poursuivre l'ennemi, guetter leurs proies. D'autres possèdent un petit fanal, parfois même deux immacules phares, admirablement organisés avec une combinaison de lampe éclairante et de lentilles, merveilleux instrument d'optique qui joue à la fois le rôle de l'oeil et de la source lumineuse.

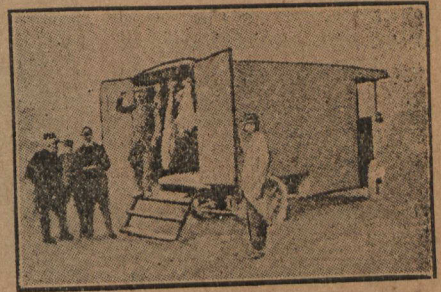
Les profondeurs de l'océan nous réservent encore bien des surprises; elles n'ont relativement pas été beaucoup explorées jusqu'à maintenant, ce qui s'explique aisément quand on considère les difficultés d'une telle entreprise. C'est à peu près entièrement au prince de Monaco que nous devons d'avoir pu connaître une partie du monde sous-marin. L'oeuvre du prince se continue, et il faut espérer que, non seulement elle sera maintenue, mais

encore, qu'elle suscitera d'autres oeuvres semblables.

— o —

## L'Auto-Boucherie

Parmi les nombreuses et si utiles machines que le commissariat de l'armée utilise, il en est une qui n'a pas encore été portée à la connaissance du public: c'est celle qu'on affecte au transport des viandes. C'est une automobile mue par un engin qui peut lui permettre de gravir les pentes les plus raides comme de



traverser les terrains de plus mauvaises conditions, et toujours avec une vitesse suffisante pour que la division qu'elle est appelée à ravitailler ne soit jamais perdue de vue. L'intérieur n'est qu'un vaste entrepôt frigorifique. Au toit sont fixés de forts crochets où l'on suspend les quartiers de boeuf, des pores et des moutons entiers. L'arrière s'ouvre à deux battants et permet aux bouchers de distribuer la marchandise.

— o —

Les Japonais ont érigé un monument à la mémoire des chevaux tués durant la guerre avec la Chine.

## Ruses de Guerre

Toute brutale que soit la guerre, elle ne laisse cependant pas que de faire pencher la victoire du côté où le nombre, les armements, les approvisionnements et la rigide discipline sont dirigés par le jugement. Une feinte, dans un duel, peut avoir raison d'un adversaire. Une ruse, en campagne, peut permettre de triompher d'un ennemi massé en nombre plus considérable.

L'état-major anglais a récemment mis à l'épreuve une de ces ruses de guerre, qu'on mettra sans doute, qu'on a peut-être dès maintenant mises en opération sur les champs de batailles qui prennent aujourd'hui le meilleur sang de la France.

C'était aux grandes manoeuvres de Longmoor, terrain idéal—par parenthèse—pour livrer une bataille, soit réelle, soit simulée. L'un des corps d'armées qui devait défendre le terrain planta—littéralement planta en terre—des mannequins portant le costume de certains régiments qui le composaient.

Faisant ensuite diversion, il alla se placer à l'abri d'une colline de façon à prendre "l'ennemi" en écharpe.

L'ennemi donna dans le panneau, déclancha une grêle de balles et de mitraille sur les mannequins, qui n'en souffraient guère. Une charge à la baïonnette, appuyée par une formidable division de cavalerie vint bientôt fondre sur les bonshommes en bois, pendant que des hau-

teurs de la colline voisine, l'artillerie de l'armée adverse les "fauchait" comme par enchantement.

C'était plus qu'une ruse; c'était un piège.

— 0 —

## RÉCENSEMENT DES CENTENAIRES

Une statistique de source allemande nous apprend qu'il existait en Europe plus de 7,000 personnes âgées de cent ans passés, au 31 décembre 1911. A ce point de vue les pays les plus riches ne sont pas les plus favorisés, comme on peut en juger



par les chiffres suivants :

La Bulgarie vient en tête, avec 3,888 centenaires, suivie par la Roumanie (1,704) et par la Serbie (573). L'Espagne en compte 410 et la France 213. Puis, viennent l'Italie, 197; l'Autriche-Hongrie, (113), l'Angleterre (92). Après la Russie, l'Allemagne, la Belgique, la Suisse, les trois Etats scandinaves occupent le bas de l'échelle: le Danemark ne peut montrer que deux centenaires.

Les balkans, perpétuel foyer de guerres et de massacres, sont donc la région d'Europe où les chances de longévité sont les plus grandes.

La statistique allemande qui nous don-

ne ces renseignements pourrait ajouter que, pour une longue période, les centenaires se feront plus rare dans l'empire de Guillaume.

Les canons anglais, français et russes ont endormi pour toujours des milliers de jeunes teutons qui n'auraient pas la peine de vieillir.

— 3 —

On dit que le roi d'Espagne Alphonse XIII, fait collection de tous les objets dont se sont servis les anarchistes pour tenter de l'assassiner.

— 0 —

## Le Dreadnough "Ajax"

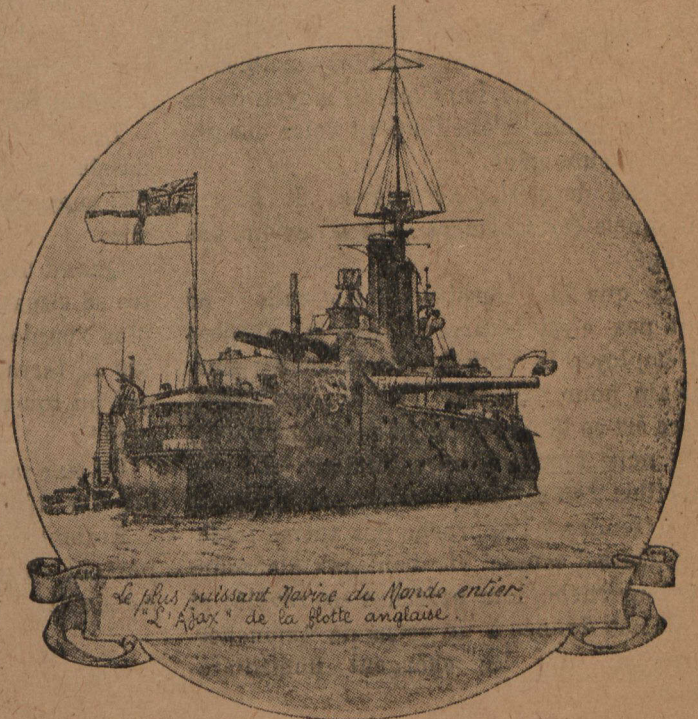
L'Angleterre possède dans sa flotte dont les mers du monde sont recouvertes, un 'Superdreadnought', l'"Ajax" qui est considéré comme un vaisseau du plus parfait modèle. C'est certainement l'une des plus terribles unités de la marine, car on dit qu'en effet dans les escadres de l'Angleterre et des Etats-Unis, il ne s'en trouve pas de plus grands.

L'"Ajax" a un déplacement de 23,600 tonnes. Ses machines peuvent développer 31,000 chevaux vapeur, lui imprimant une vitesse de plus de 24 milles à l'heure. Il est armé de 10 canons de 13½ pouces, et de 16 canons de quatre pouces.

## Les Abeilles utilisées comme messagères en temps de guerre

La question de l'envoi des messages secrets en temps de guerre a de tout temps préoccupé les états-majors et les savants.

La télégraphie sans fil ne résout pas le problème puisque quiconque possédant un récepteur peut intercepter les messages. Pour le télégraphe ordinaire il est facile d'en couper les fils, l'expérience l'a amplement démontré. Le pigeon voyageur a été utilisé et souvent avec succès, mais il peut être tué au cours de son voyage et livrer involontairement la dépêche qu'on lui avait confiée. C'est pourquoi d'autres moyens ont été cherchés.



Le plus puissant Navire du Monde entier.  
"L'Ajax" de la flotte anglaise.



La "Gazette de Hollande" publie à ce sujet une curieuse information. Il paraît que, depuis longtemps déjà, le ministère de la guerre des Etats-Unis rêve d'utiliser les abeilles comme messagères.

L'aide de camp n'aura plus désormais à éperonner son cheval chancelant à travers les embuscades de l'ennemi pour porter une dépêche importante. Il lui suffira de se couvrir le visage d'un masque, de mettre ses gants et de se rendre à la ruche installée au quartier général. Il saisira un insecte et enverra dans les airs ce petit messager ailé bien dressé.

Guidée comme le pigeon par un instinct merveilleux, l'abeille retourne à la ruche dont elle est sortie, où qu'elle soit. Il sera facile, paraît-il, de fixer à son abdomen de minuscules dépêches que l'on déchiffrerait ensuite au moyen d'un verre grossissant.

Mais quelque chose de mieux encore a été trouvé. Par un ingénieux procédé, les ailes de l'insecte sont rendues sensibles et le message y est imprimé au moyen de la photographie. L'abeille peut voler ensuite sans aucune gêne.

Voilà de petits avions de guerre auxquels certainement nous n'aurions pas songé.

Ce que la "Gazette de Hollande" ne dit pas, c'est le procédé que se propose d'employer le ministère de la guerre américain pour "dresser" les abeilles. Peut-être est-ce là un secret jalousement gardé. On nous apprend, en attendant, que les abeilles "en service" savent parfaitement se défendre à l'approche des autres insectes. Quand ceux-ci viennent aux alentours de leur ruche, leur présence est révélée et l'alarme donnée à un corps de "mouches-dragons" qui les chargent immédiatement.

## Dans la Vertueuse Allemagne

### Spadassin Modern-Style

On aime à parler sur la rive ouest du Rhin de la "vertueuse Allemagne". Mais les scandales qui s'y succèdent prouvent, selon l'expression que Shakespeare met dans la bouche d'Hamlet, qu'il y a quelque chose de pourri dans ce royaume prétendu modèle.

Hier, c'était les agents de police de Francfort avouant en plein tribunal qu'ils ne s'occupaient d'une plainte que lorsque le plaignant l'accompagnait d'un cadeau en billets de banque!

Aujourd'hui, c'est un des membres les plus éminents du Reichstag qui dénonce l'institution des "hommes d'honneur".

Les Berlinoises désignent ainsi des spadassins professionnels que les gens fortunés engagent pour provoquer leurs ennemis.

Quand un homme craint de compromettre sa situation en se battant en duel, ou, plus simplement, quand il a peur d'aller sur le terrain, il s'adresse à une agence qui lui fournit un de ces "hommes d'honneur".

On fixe la somme à verser, et le spadassin "se débrouille" quant au reste!

Ridiculisons le "duel au premier sang", partout où il existe encore, mais que penser de ces duels à l'allemande?

# Le Tabac

## Comment atténuer les dangers de la nicotine

Depuis longtemps déjà, on cherche le moyen d'atténuer les effets dangereux de la nicotine contenue dans le tabac, mais, à la vérité, on n'a jamais réussi parfaitement sans enlever une grande partie de l'arôme du tabac traité. Or, le fumeur ne se contente pas d'un tabac insipide.

Tout récemment, cependant, à la suite de tentatives nombreuses, en France et en Suisse, on en est venu à l'utilisation d'un procédé qui donne d'assez bons résultats.

Le procédé consiste à faire tremper le tabac dans l'eau pendant quelques heures, à le bien laver, puis à le faire sécher lentement en plein air. D'analyses, il ressort que le tabac ainsi traité perd peu de son arôme et peut être fumé sans danger. Quant à l'eau dans laquelle il a trempé, elle est jaunâtre, huileuse et âcre et possède une odeur répugnante; elle contient assez de nicotine pour pouvoir servir à la destruction des insectes des plantes et des arbustes.

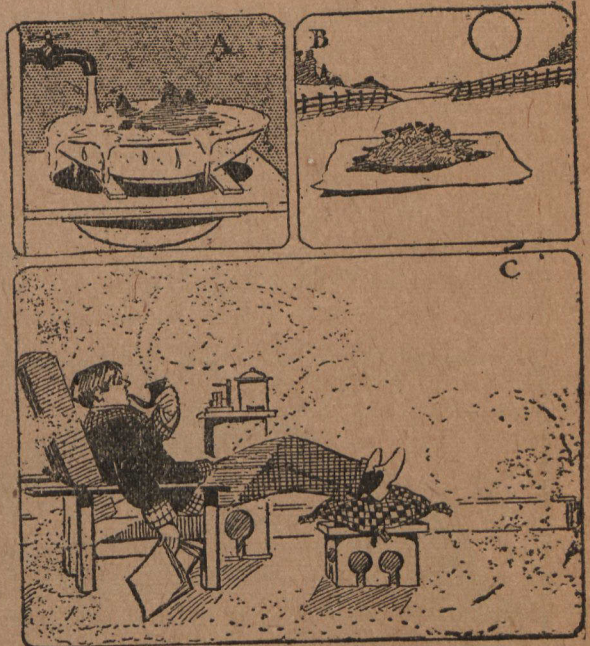
Tout fumeur peut lui-même préparer ainsi le tabac qui lui est nécessaire, et cela à bon compte. Le mieux alors, c'est d'acheter le tabac en feuilles et de le couper après l'avoir lavé et fait sécher. Les premiers temps, ce tabac pourra sembler moins agréable que celui auquel on était habitué, mais ce n'est qu'une affaire de peu de jours et les bénéfices

qu'en retirera la santé valent bien quelques petits sacrifices.

Ce que bien des fumeurs ne savent peut-être pas et, pourtant, mérite d'être considéré, c'est que l'air d'une chambre est vicié et, par conséquent malsain, dès qu'il contient un millième d'acide de carbone contenu dans la fumée du tabac. On ne devrait donc fumer que dehors ou dans une pièce dont les fenêtres sont ouvertes et les portes de communication fermées.

De son côté, la Société française d'hygiène a proposé un autre moyen de mettre les fumeurs à l'abri des dangers de la nicotine: il s'agit tout simplement d'un filtre pour la fumée. Mais, ceci demande d'abord quelques mots d'explication.

Lorsque l'on fume un cigare ou une cigarette, les premières bouffées contien-



A Lavage du tabac. B Séchage. C Une proportion de 1-1000 de l'oxide de carbone contenu dans la fumée du tabac suffit à polluer l'air d'une chambre.

## Le plus petit Royaume du monde

ment très peu de nicotine, mais la proportion augmente au fur et à mesure que se consomme le cigare ou la cigarette. La raison de cela est que le tabac sert de filtre à la fumée. Malheureusement, cette nicotine qui se dépose dans le tabac se retrouvera forcément, même si l'on se sert d'un porte-cigare. Cette filtration par le tabac ne serait donc valable qu'à condition de ne fumer jamais que le quart environ de chaque cigare ou de chaque cigarette; ce serait coûteux. Aussi, la Société française d'hygiène a-t-elle imaginé de munir d'un filtre spécial le porte-cigare même.

Le filtre dont il s'agit est fait d'une matière poreuse que l'on imbibé d'acide tannique ou d'acide gallique. L'un et l'autre des acides précités offrent cette propriété de changer la nicotine en un précipité blanchâtre insoluble dans l'eau. La fumée peut passer au travers du filtre, mais elle arrive aux lèvres du fumeur presque entièrement dépourvue de nicotine. Le seul ennui, c'est qu'il faut changer le filtre après chaque cigare ou chaque cigarette, pour le nettoyer et le tremper de nouveau dans l'acide gallique ou de l'acide tannique.

Maintenant, de l'avis des célébrités médicales, il ne faut pas abuser du tabac, même s'il ne contient que très peu de nicotine, l'abus pouvant être encore, comme en toutes choses, pernicieux.

— 0 —

Au Aberdeen Royal Infirmary, un chirurgien a retiré de l'estomac d'une femme, au cours d'une opération, 76 épingles ordinaires, onze épingles à cheveux et un morceau d'acier.

A deux milles de la côte du Pays de Galles, à l'entrée septentrionale de la baie de Cardigan, se dresse en pleine mer un rocher où, dans une ville minuscule, vivent quelques habitants — soixante-dix-sept exactement — tous, pêcheurs.

C'est l'île de Bardsey, qu'à première vue on pourrait croire appartenir à l'Angleterre. Il n'en est rien, pourtant.

Bardsey forme à lui seul un royaume filiputien absolument indépendant, un royaume dont les sujets ne reconnaissent nullement l'autorité du roi d'Angleterre. Il y règne un souverain et une souveraine qui comptent au nombre des soixante-dix habitants, et dont les ancêtres ont régné, eux aussi, dans cette petite île, depuis un temps immémorial.

Georges V a là, il est vrai, un voisin peu gênant et bien paisible qui, à ses fonctions de monarque, joint celles aussi de docteur, de maître d'école et d'officier de l'état civil, sans devoir aucune obéissance aux lois anglaises. Ses sujets ne paient pas d'impôts et vivent très frugalement de pain d'orge, de lait et de beurre.

Ils se livrent dans les rochers à la pêche aux homards qu'ils vendent aux touristes venus visiter l'île à des prix dérisoires de bon marché.

Séparés comme ils le sont du reste du monde, ils ne s'intéressent nullement à ce qui se passe au dehors et ceci à tel point qu'aucun journal ne pénètre dans l'île.

Ils ne sauraient, d'ailleurs, peut-être pas lire l'anglais, car leur langage est une sorte de patois aussi inintelligible aux Anglais qu'aux Gallois.

Qui sont les habitants de Bardsey ?

Quelle est leur origine? Et comment ce royaume minuscule a-t-il pu subsister ainsi dans la suite des siècles? Autant de questions auxquelles personne ne saurait répondre, bien que les historiens les plus autorisés soient enclins à voir en eux les descendants de marins venus à la suite de Guillaume le Conquérant: ils auraient fait naufrage sur ces récifs tourmentés et établi là une petite colonie autonome.

— o —

## Ce que démontrent les volcans

### Nouvelle théorie d'un savant français sur la formation du sol

Comme le savent nos lecteurs, la terre ne forme pas une masse entièrement solide; seule, une couche relativement mince est durcie, le reste est encore à l'état d'ébullition. Partant de ce fait bien connu, un géologue français en est arrivé à la conclusion que les pays où se trouvent le plus de volcans devaient posséder une couche solide moins épaisse que celle des pays non sujets aux éruptions volcaniques.

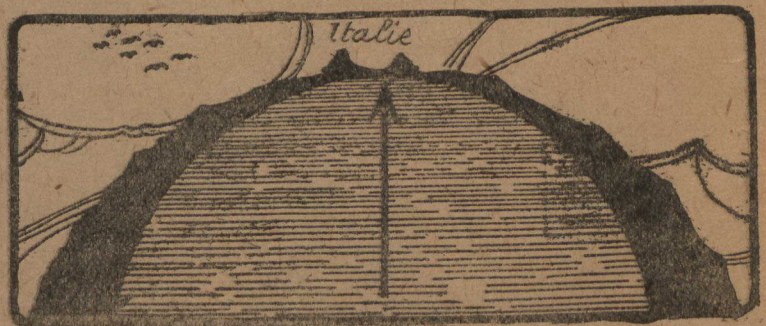
S'il en est ainsi, ajoute le savant en question, les endroits n'ayant qu'une faible épaisseur de croûte solidifiée doivent être de formation récente (relativement, bien entendu). L'Italie ne serait donc pas une contrée aussi ancienne que la France, par

exemple, mais, au contraire, un des derniers points formés du globe.

Tout cela n'est peut-être pas démontré et prouvé d'une façon indiscutable, mais semble, cependant, on ne peut plus logique.

D'un autre côté, il faut bien se garder d'accepter à la légère, toutes les explications qui paraissent logiques. Il est très possible que les cratères ne soient que des puits de colossale dimension, placés là où ils sont et non pas ailleurs, tout à fait par hasard ou pour des raisons qui nous échappent. Si les volcans n'existaient en Italie que par cause du peu d'épaisseur de la croûte terrestre, leur nombre devrait être beaucoup plus grand qu'il n'est, la terre se creverrait en maints endroits différents.

Dire que les volcans se sont formés au temps où la terre n'était encore revêtue que d'une mince écorce solide et que, au fur et à mesure que cette écorce augmentait en force et en résistance, certains volcans, les plus faibles, ont disparu, c'est autre chose. En effet, la terre ne se solidifie de plus en plus que bien lentement et, par conséquent, cette solidification ne peut nuire à l'activité d'un volcan puissant, mais seulement en creuser davanta-



L'Italie serait la contrée du monde où l'écorce terrestre serait la plus mince.

ge le cratère en éloignant de la surface du globe le noyau encore en fusion.

— o —

## Un Hors-d'Oeuvre Délicieux

### La Sardine—Comment on la pêche et comment on la prépare

**P**ARMI les poissons migrateurs qui fréquentent les côtes de France, il n'en est guère dont le retour soit attendu avec autant d'impatience par les braves pêcheurs que la sardine; l'apparition de ses bancs est une allégresse.

La sardine est un poisson du genre hareng, qui apparaît et disparaît périodiquement à la façon du maquereau, du hareng, du thon, de la morue, etc... Elle habite l'océan Atlantique, la mer du Nord, la Baltique, la Méditerranée et aussi les mers d'Asie, et certains zones maritimes américaines.



Le nettoyage.—Les ouvrières vidant les sardines et leur enlèvent la tête.

On la voit s'approcher des rivages vers mai et juin, puis disparaître vers la fin de septembre. Sa nourriture se compose de vers marins, et de tout petits poissons, dévorés par elle dans un "struggle for life" féroce; la sardine éprouve, d'ailleurs, la rigueur de ce "struggle", en étant, elle-même, mise en coupe réglée par de gros poissons, qui suivent ses bancs, les marsouins, les dauphins, le beluga, qui peut atteindre jusqu'à 12 pieds de long. Les pêcheurs ne voient que trop souvent ces gros rapaces emmêler ou briser leurs filets, et mettre la sardine en déroute.

D'où vient la sardine? Où va-t-elle? On en est réduit, malgré de sérieuses recherches, aux hypothèses scientifiques.

Si, comme on le suppose, elle vient de l'Océan dans la Méditerranée pour aller terminer sa pérégrination dans la mer Noire, ou inversement, de la Méditerranée pour gagner la mer du Nord, c'est un voyage de 6,500 milles, effectué en sept mois à la vitesse de 30 milles environ par vingt-quatre heures.

Aussi, certains naturalistes préfèrent-

ils supposer que les sardines, comme les autres migrateurs, ne voyagent en réalité que du fond de la mer à la surface, et viennent simplement du large à la côte.

○

Comment se fait la pêche à la sardine?

Nous ne parlerons pas de la pêche de

la sardine de dérive, au moyen d'engins traînants sur le fond; elle est certainement nuisible et demande à être rigoureusement réglementée, car elle conduit nécessairement au dépeuplement des fonds.

La pêche des bancs de sardines se fait, en Bretagne, au moyen de barques à la voile non pontées, de sept à huit tonneaux, montées par cinq à sept hommes et un mousse.

Le filet rectangulaire spécial qui sert pour cette pêche est d'une grande finesse de mailles et d'une longueur de 50 verges environ, sur une hauteur de 9 à 10 verges; des lièges, attachés sur l'un des grands côtés, font flotter le filet, tandis que des plombs ou des pierres, disposés sur l'autre côté, le maintiennent verticalement dans l'eau.

La sardine est attirée vers cette sorte de barrière par un appât que jettent les patrons des barques. Cet appât, désigné sous le nom de rogue, n'est autre chose que des oeufs et des débris de morue; on la prépare en Norvège, qui en a la spécialité.

Lorsque le poisson a passé sa tête au travers d'une maille du filet, il a un mouvement de recul instinctif, et, comme il a ouvert ses ouïes, il se trouve pris dans le filet, maillé, comme disent les marins. C'est ainsi que se capture également le hareng.

On a vu des filets ramener cinq mille, six mille, et jusqu'à vingt mille sardines! Les marins bretons disent alors que le poisson est fou.

Ce sont les mousses qui détachent les sardines du filet en le secouant; cette opération se nomme le débescage.

Telle est la pêche au filet droit, à la seine, ou senne. On pêche aussi au filet

tournant, ou senne tournante, système dans lequel, par une manoeuvre des barques, le poisson est, en quelque sorte, enveloppé par le filet dont on ramène les extrémités de façon à former un grand cylindre immergé; ce système est prohibé sur les côtes de Bretagne.

On a prohibé aussi, en Bretagne, le filet guezennec, sorte de boîte en filet quadrangulaire ouverte par le haut et formant une énorme poche que l'on ferme, en tirant une corde, lorsque les sardines, attirées par la rogue, se sont entassées à l'intérieur.

Le filet de Saint-Guérolé est une grosse poche en filet que les bateaux traînent au travers du banc; on peut se la figurer comme un énorme mouchoir de poche que l'on tirerait par ses quatre coins.

Les filets, fabriqués généralement à la machine, sont goudronnés, ou passés au sulfate de fer, ce qui leur donne une couleur bleuâtre d'agréable aspect.

Chaque barque en possède un assortiment de différents moules, ou "grosseur de maille", que les patrons d'embarcation emploient suivant la grosseur de sardine qu'ils ont constatée. La présence du banc devant lequel il faut immerger les filets se reconnaît à une traînée d'écailles argentées qui flotte à la surface de la mer, et aussi à la présence des marsouins qui font de joyeuses cabrioles au-dessus de l'eau et des goélands qui plongent gracieusement et qui s'envolent avec un poisson au bec.

Les barques, chargés de sardines, se hâtent de rentrer au port afin de vendre leur poisson aux usines de fabrication des conserves de sardines à l'huile si justement appréciées. Ces usines, en langage du pays, se nomment Fritures.

Le poisson y est, tout d'abord, lavé à

l'eau de mer; puis, on l'étale sur de grandes tables où on le recouvre de sel; ensuite, on le vide et on coupe les têtes, ce qui constitue l'étêtage.

On le replonge alors dans un mélange d'eau de mer et de sel appelé saumure, où il séjourne pendant une heure avant d'être placé par groupes de deux cents dans des paniers à jour en fil de fer galvanisé nommés grilles; on procède à un nouveau lavage à l'eau de mer, puis, à la dessiccation au soleil, ou à l'étuve.

Vient alors la cuisson dans l'huile d'olive, laquelle dure de deux à quatre minutes, suivant la grosseur des sardines; enfin, on les range dans des boîtes en fer-blanc, on les imprègne d'huile, et on livre les boîtes aux soudeurs, qui les ferment en laissant un petit trou par lequel s'échapperont les gaz lors de la stérilisation des boîtes, laquelle s'opère à 100 degrés centigrades par quatre cents ou cinq cents boîtes à la fois, dans de grandes cuves d'eau bouillante. La stérilisation dure entre deux et trois heures.

Le petit trou d'évent des boîtes est fermé finalement par un grain de soudure.

Une usine bretonne moyenne peut emboîter environ 15,000 sardines par jour; mais, avec le matériel nécessaire, on peut aller jusqu'à 40,000 et même 50,000.

La sardine fraîche, simplement salée, s'expédie aussi, en quantité relativement restreinte, par paniers de 100, en vert. On la consomme volontiers sous le nom de "royan", même lorsqu'elle ne provient nullement de l'embouchure de la Gironde.

Les sardines à l'huile françaises, tout particulièrement savoureuses, sont concurrencées par les sardines préparées sur les côtes de Portugal et aussi par des conserves de petits poissons du Nord nommés "sprats", et même de petits maquereaux.

Il va sans dire que l'on ne saurait s'y tromper pour peu que l'on soit gourmet.

Ces audacieux sprats se vendent parfois, d'ailleurs, audacieusement sous le nom d'anchois de Norvège, sans que l'on puisse admettre que l'anchois, délicieux poisson de la Méditerranée, joue un rôle quelconque en cette affaire. Les centres principaux de pêche pour la sardine sont, en France, les départements de la Loire-Inférieure, de la Vendée, du Morbihan et du Finistère.

Ici, à juste titre d'ailleurs, les sardines françaises sont fort appréciées et, malgré leur prix relativement un peu élevé, il s'en fait une grande consommation.

— o —

## La Mort de deux Espions Allemands

Voici le saisissant récit fait par un journaliste français autorisé à suivre certaines opérations de la guerre.

Il avait pénétré dans un bois où se trouvaient des sentinelles françaises quand il fut arrêté par l'une d'elles. Mais, laissons-lui la parole:

"Un soldat français quittant son abri derrière un grand sapin, s'avance, baïonnette au canon.

"—Où allez-vous? dit-il, en s'approchant de moi et dirigeant la pointe de sa baïonnette vers ma poitrine.

"J'exhibai, devant ses yeux, mon permis spécial et mes autres pièces d'identité. Après les avoir soigneusement examinées, il m'emmena derrière un bouquet d'arbres et me dit:

—Chut! Quelqu'un vient. Ces bois ont déjà vu plusieurs commencements d'incendie. Nous croyons qu'ils sont dus à la malveillance.

“Il cessa tout à coup de parler et, me faisant signe de garder le silence, il me montra, du doigt, à une centaine de mètres sur le sentier en zigzag, à travers les sapins, un homme vêtu d'une blouse bleue d'ouvrier qui regardait soigneusement tout autour de lui.

“Tout à coup, l'homme fait deux ou trois pas dans le bois et je le perds de vue, pendant quelques instants. Le soldat se tourne vers moi; il se pose un doigt sur la bouche, ses yeux brillent.

“Puis il commence à s'avancer, pas à pas, sur la pointe des pieds, sans bruit, s'abritant derrière les arbres, à quelques mètres du sentier. Je le suis de mon mieux. B'entôt, nous entendons un sifflement doucement modulé auquel tout de suite répond un autre, venant d'une direction opposée.

“Nous faisons encore quelques pas en silence, puis restons aux écoutes. Je ne tarde pas à m'apercevoir qu'on gratte le sol avec précaution.

“La sentinelle recommence à s'avancer; je la suis comme son ombre. Au bout de quelques pas, nous arrivons au bord d'une clairière longue et étroite. A deux ou trois cent cinquante mètres de nous, un homme est étendu, la face contre terre, près de lui je distingue un objet qui a la forme d'une petite boîte.

“Et le léger bruit de terre grattée continue sur notre droite, où je ne tarde pas à apercevoir l'homme que nous avons vu en premier lieu.

“Il est agenouillé à environ 40 mètres de nous. Il soulève quelque chose qui ressemble à une pierre plate, puis une partie

de son corps disparut dans une cavité, qu'il vient évidemment de mettre à découvert. Il sort de sa poche une paire de pinces coupantes et j'entends distinctement le son produit des fils métalliques qu'on coupe.

“Le soldat n'a rien perdu de cette scène; j'en puis juger par le coup d'oeil qu'il me lance. Je le vois alors épauler son arme et je ne puis m'empêcher de frissonner, car je me rend compte que je vais avoir un bref spectacle des horreurs de la guerre dans ce cadre riant où le soleil se joue dans les branches des arbres.

“Là-bas, à l'extrémité de l'étroite clairière, le deuxième homme vient de se relever. Le silence est si profond que je l'entends tousser. Il est en train de tirer quelque chose qui semble sortir du sol et, d'un coup, je comprends tout. Les deux hommes ont découvert le fil souterrain du téléphone qui dessert le front; ils y ont tout d'abord installé une dérivation pour essayer d'obtenir quelques nouvelles importantes et maintenant ils enlèvent une cinquantaine de mètres de ce fil. Leur intention est évidemment de remettre toutes choses en état sur la surface du sol, et alors il se passera peut-être une semaine avant que l'on ait pu découvrir l'endroit où le dégât a été fait; et, en une semaine, bien des choses peuvent se produire.

“Mon soldat agit avec méthode. Agenouillé derrière lui, je le vois, avec une émotion grandissante, coucher en joue l'homme le plus éloigné, et je vois aussi son doigt, jauni par le tabac des cigarettes, appuyer lentement et régulièrement sur la gachette. Et j'ai la sensation horrible que ce doigt jaune n'est autre que le doigt de la mort accroché à la gorge de l'homme qui est là-bas, au bout de la clairière.



Une détonation courte et sèche retentit; l'homme sursaute, tourne rapidement sur lui-même et, sans même avoir l'air de se rendre compte que c'est sur lui qu'on a tiré, il roule sur lui-même, raide mort.

“Pour une mort violente, celle-ci est relativement douce, tant elle est rapide.

“Pendant que mes yeux sont encore fixés sur lui, une seconde détonation me fait sursauter.

“C'est que le soldat, tout à son affaire, vient de tirer sur l'homme plus près de nous, alors qu'il cherchait à s'enfuir. Et, comme il a dû tirer vite, cette seconde mort sera aussi cruelle que l'autre avait été douce. Il m'est impossible d'entrer dans les détails; qu'il me suffise de dire que le soldat doit brûler une troisième cartouche avant que l'homme ne reste étendu sans mouvement sur le sol.

“Il n'y a rien de beau dans la guerre, rien du moins c'est mon sentiment. Mais il fallait qu'il en soit ainsi.

“L'examen des corps prouva que ces hommes étaient deux espions allemands et qu'ils avaient en leur possession des renseignements chiffrés qui, sans doute, auraient été d'une grande aide pour nos ennemis. Chacun d'eux portait aussi un revolver Mauser.

“—L'espionnage est devenu en France une profession très difficile à exercer, me dit en souriant mon soldat, pendant qu'il roulait une cigarette.

“Je ne pus qu'approuver de la tête, ma gorge se refusant à émettre aucun son.”

— o —

En trente années, la population de la France a augmenté de 2 pour cent, celle de l'Angleterre de 30 pour cent, celle de l'Allemagne 40 pour cent et celles des Etats-Unis de 100 pour cent.

## Le Papier Incombustible

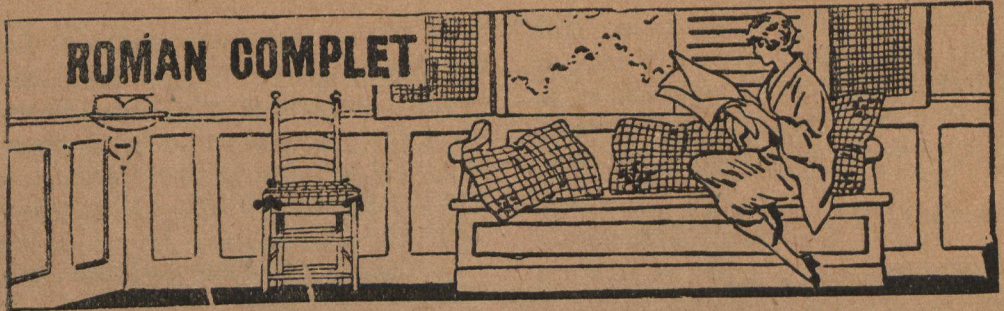
Parler de papier “incombustible”, c'est une façon de parler. Dès lors que l'on arrive à une certaine température d'incendie, tout devient, en quelque sorte, combustible. Donc, parlons d'incombustibilité pour le papier si l'on veut, mais limitons cette fameuse propriété à ceci que, bien imprégné de quelque chose, il n'offre que peu de prise à l'incendie et, rendu à peu près ininflammable pratique le sage précepte: “*principiis obsta!*”

On peut fabriquer ces papiers avec de la pâte de papier mécanique et des rognures de carton, en somme avec de la cellulose. Lorsque le papier est fait, on l'imprègne, par immersion ou “par couchage” d'une solution formée de 20 % de sulfate d'ammoniaque dans 100 parties d'eau. On préconise aussi l'immersion, à deux reprises, dans une solution bouillante d'une partie d'alun dans trois parties d'eau.

Quelques fabricants ont tenté d'employer, comme matière première, l'amiante naturel en fibres; mais il est difficile de le diviser dans “la pile des papeteries” sans qu'il se produise, dans la pâte, des petits “tapons”, ou des épaisseurs imprévues.

Employé en poudre comme “charge” du papier l'amiante augmente l'incombustibilité du papier.

Il serait excessif de vouloir se servir systématiquement de papier incombustible. Mais, comme enveloppe de dossiers, par exemple, dans les archives et dans les coffres-forts, lorsqu'il s'agit de documents particulièrement utiles ou précieux, le papier incombustible peut se faire fort apprécier en cas d'incendie, et la précaution n'est pas à dédaigner.



# LA CHATAIGNERAIE

Grand Roman Inédit

— o —

Par MAX DU VEUZIT

— o —

A Georges Lomelar,  
mon collaborateur.

4 Avril. — Je quitte pour toujours le couvent ce matin.

Joie, bonheur !

Les religieuses m'ont fait leur adieux, les yeux remplis de larmes...

Yvonne du Boussu m'a dit : "Chouette ! tu en as de la veine ! J'ai encore quinze mois à tirer, moi !"

Marthe Charmin m'a soufflé à l'oreille :

"Bonne chance : Tâche de dénicher vivement un mari et invite-moi à tes noces..."

Lucy Kabd a déclaré en m'embrassant :

"Ce qu'on va s'embêter, ici, sans toi ! Quelle barbe quand il en part une !"

Enfin, Suzanne de Vouzon, m'a préférée entre toutes, m'a fait ses adieux en sanglotant : "Tu m'écriras souvent, dis ?..."

J'ai promis...

Et malgré ma joie de m'évacher, cela me faisait quelque chose de les quitter, ces quatre-là !

6 Avril. — Enfin libre !

Je suis, aux Tourelles, depuis hier, auprès de ma chère maman et de notre vieille bonne Félicie.

Un grand silence règne dans la maison... toujours, ce même silence douloureux qui m'impressionnait tant lorsque j'étais petite.

Nos murs cachent des larmes, des soupirs, des regrets.

Ma mère, éternellement vêtue de noir, garde non seulement dans son coeur, mais aussi sur son visage, dans sa voix, dans ses gestes, dans ses vêtements, le deuil du mari bien-aimé qui a péri en mer, après quatre années de bonheur sans nuage, alors que toute jeune maman, ayant à peine atteint l'âge de vingt-trois ans, tout, dans la vie, semblait répondre à ses sourires, à ses désirs...

Il y a quinze ans de cela !

Les jours, les mois, les années ont passé ; dans la grande demeure silencieuse la gaieté n'est pas revenue...

7 Avril. — J'ai pris, ce matin, trois grandes Résolutions : secouer l'ombre du passé, réveiller la maison endormie et, tâche plus difficile peut-être mais certainement plus douce, faire sourire ma mère !

8 Avril. — Mon nom ? Solange de Borel.

Mon âge ? Dix-huit ans.

Mon portrait ? Grande, mince et blonde. Des cheveux fous, un teint clair, des yeux bizarres... comme des noisettes.

Parfaitement, j'ai les yeux couleur de noisettes bien mûres ou de vieil or bruni. On en parlait assez à la pension !

9 Avril. — Les Tourelles, c'est le nom du petit domaine où ma mère est née.

Un parc, une maison carrée, flanquée de quatre hauts clochetons aux toits d'ardoise, un potager et un herbager, voilà les Tourelles.

Dans le parc, il y a une charmille de lierre de laquelle on découvre toute la vallée environnante. C'est mon lieu de prédilection.

Dans la maison, il y a une délicieuse petite chambre pompadour : c'est la mienne.

Et dans l'herbager, prennent leurs ébats un grand cheval fougueux et une jolie jument baie qu'on attelle habituellement mais que je vais apprendre à monter.

11 Avril. — Pris, aujourd'hui, ma première leçon d'équitation.

C'est le fils de notre ancien régisseur, car nous avons été très riches, autrefois, qui me donne des leçons.

Il se nomme Bernard Sauvage et est âgé de quarante-cinq ans environ. C'est un ancien sergent rengagé et il émaille sa conversation de consonnes ronflantes comme des roulements de tambours.

— Attention ! vous allez tomber !

Ma mère a en lui une confiance illimitée. Comme elle ne veut pas que je sorte seule, ni que je reste sans cesse enfermée aux Tourelles, et que d'un autre côté elle ne peut ni ne veut me suivre, elle a demandé à Sauvage de bien vouloir m'accompagner.

Il vit seul, de quelques modestes rentes, dans une petite maison située de l'autre côté du vallon, au milieu des bois.

A l'appel de ma mère, il est accouru tout fier, tout rayonnant de la mission de confiance qu'elle lui donnait.

Oh, le bon regard de chien dévoué dont il m'a enveloppée quand je lui ai dit en renouant connaissance avec lui par une bonne poignée de main.

elle est trop dévouée à sa maîtresse, ça la rend injuste et méchante pour les autres.

— On n'est jamais trop dévouée à ceux que l'on aime, répliquai-je doucement.

— Si, quelquefois... quand le dévouement flatte on épouse les haines et les rancunes de ceux pour qui on l'exerce.

J'ouvris de grands yeux étonnés.

— Je ne comprends pas pourquoi vous dites cela à propos de Félicie ?

Il donna un nouveau coup de cravache à son cheval.

— Je suis une vieille bête qui mérite bien le nom de Sauvage que m'a légué mon père ! Votre Félicie est une sainte ! Oubliez ce que je vous ai dit à son sujet, mademoiselle. J'aurais dû garder ma langue pour une moins mauvaise cause.

Son visage était dur et violent, comme jamais encore il ne m'était apparu. Quelque chose en moi, pourtant, s'émuovait. Il me semblait que cette violence ne me concernait pas, au contraire !

Je fis ranger mon cheval contre le sien.

— Bernard, mon brave Bernard, murmurai-je, ne vous fâchez pas. Si vous saviez combien cela me semble bon de causer avec vous... surtout du passé... et

sérieusement, encore ! A la maison, je suis l'enfant, toujours l'enfant. Les fleurs les oiseaux, mes pinceaux, mes livres et mes toilettes, voici les seules choses dont on m'entretienne... Aussi, si mes paroles éveillent en vous, quelques fois, de mauvais souvenirs, ne m'en veuillez pas. Bernard, je les prononce sans l'intention de vous faire de la peine.

Le visage de mon compagnon s'empourpra.

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle de vous émouvoir pour un vieil ours comme moi. Ils ont raison ceux qui vous parlent de fleurs et de papillons... Souriez, vos lèvres et vos yeux sont faits pour connaître la joie.

— Pourquoi donc alors, me dites-vous ça si lugubrement ? Ne détournez pas la tête... Bernard, regardez-moi...

Il leva vers le mien un bon regard ému qui me fit du bien après sa violence de tout à l'heure.

— Ah ! si vous saviez combien je vous suis dévoué à vous... vous, la fille de monsieur Frédéric !

Je lui pressai la main avec force.

— Vous aimiez beaucoup mon père ? demandai-je avec un serrement de cœur car je sentais que malgré les années, cet homme en avait gardé le souvenir très précis, alors qu'aux Tourelles on ne semblait jamais vouloir penser au cher disparu.

— Je l'aimais comme un dieu, répondit Sauvage sourdement. J'avais joué avec lui tout petit ; au régiment, je ne l'ai pas quitté ; plus tard, j'étais encore au château, à ses côtés... il avait confiance en moi, c'est tout dire !

Il se moucha bruyamment pour cacher l'émotion qui crispait son visage puis après un silence, il reprit d'une même voix voilée qui semblait remuer des souvenirs sacrés :

C'était un homme si charmant, si aimable, même... ce sont des qualités qui font

faire aux meilleurs, quelque fois des bêtises... et ça se paye cher !

— Oui, j'ai cru comprendre que papa s'était ruiné.

— Ruiné ! s'exclama-t-il.

— Mais oui, ruiné ! répondis-je simplement, sans émotion car cela était si loin.

N'ayant pas connu la vraie richesse, je ne pouvais m'émouvoir d'une ruine qui ne me touchait qu'après coup.

Je repris :

— Papa avait perdu la majeure partie de sa fortune quand il est parti, au loin, essayer de la regagner... hélas ! il n'y a trouvé que la mort ; pauvre père !

— La mort ! Vous avez dit la mort ? Tonnerre ? Est-ce sa fille qui parle de mort.

Je sursautai, ne m'attendant pas à une telle protestation.

Il avait bondi sur sa selle et, maintenant, pris d'une rage subite, Bernard Sauvage faisait tourner sa cravache dans l'espace, vers les branches des arbres qui formaient voûte sur nos têtes, et les feuilles tombaient déchiquetées après le cinglement sec qui les avait décapitées.

Apeurée de cette crise de fureur qui le bouleversait, j'avais arrêté mon cheval.

— Bernard calmez-vous, calmez-vous ! Mon Dieu qu'avez-vous ? que vous ai-je dit ?

Il fut lent à m'entendre.

Quand il se tourna vers moi, je perçus son visage tout contracté.

Mais, de nouveau, il chercha à retracer les paroles qui lui étaient échappées.

— Pardonnez-moi, mademoiselle Solange. Je suis un vieux sot que les mots font bondir... c'est fini, n'y pensez plus ! En Afrique, on a la tête chaude et les cerveaux se montent facilement... je suis allé là-bas et malheureusement, j'en ai rapporté l'habitude de me mettre facile-

ment en colère.

— Mais non celle de vous y mettre pour rien. Ce sont mes paroles qui vous ont fait bondir. Je vous en prie, expliquez-moi pourquoi vous avez protesté quand je vous ai parlé de la mort de mon père.

Sa figure de nouveau se durcit subitement.

— Ça fait toujours du mal d'entendre ces choses... surtout que votre père était un si bon maître...

— Sauvage, je suis contente de vous avoir pour compagnon de promenade : ce qu'on va en faire des excursions, tous les deux !

— Oh, mademoiselle, c'est moi qui suis heureux... si heureux ! Madame de Borrel ne se doute pas de tout le bonheur que ça me cause !

Le brave homme était si ému que j'ai vu ses yeux s'emplier de larmes...

13 Avril. — Reçu, ce matin, une lettre très affectueuse de Suzanne qui m'annonce pompeusement que les religieuses se conformant au progrès qui met du sport dans tout, ont attaché un professeur de gymnastiques à la pension.

Ces demoiselles font "du torse", bravo !

Moi, je fais "du cheval". Rebravo !

14 Avril. — Ça va bien ! Je commence à très bien me tenir sur Mascotte.

18 Avril. — Mon professeur est émerveillé ! Il dit que je suis une écuyère accomplie et que nous ferons demain, une première chevauchée hors du parc.

Comme je suis contente !

19 Avril. — Ce matin, toute rouge de plaisir, j'ai quitté les Tourelles à cheval.

Ma mère m'a regardée partir, le front soucieux. Elle craint tant que mon expé-

rience ne sache retenir Mascotte au passage de quelque voiture ou de quelque bruyante auto.

— Ça va, Bernard ?

— Très bien, mademoiselle. On dirait que vous avez passé toute votre enfance à cheval.

Je suis toute fière ! pourtant, au fond j'avoue que je ne suis qu'à moitié rassurée quand Mascotte dresse les oreilles et que je la sens frémir sous moi prise d'un impatient besoin d'exécuter un temps de galop. La présence à ses côtés de Rajah, le cheval que monte Bernard, semble l'électrifier.

— Pas trop vite, mademoiselle ! Habitez-vous d'abord à la route et aux allées et venues des voitures.

Ce n'est pas à moi que Sauvage devrait dire cela mais à Mascotte !

25 Avril. — Maintenant, nous faisons de longues randonnées à cheval. Tantôt nous sommes allés jusqu'à Thieuville, soit seize kilomètres aller et retour.

Il faisait un temps délicieux, le ciel était bleu, les oiseaux chantaient en faisant leurs nids, les arbres pleins de fleurs tels de gros bouquets blancs et roses tranchaient sur la verdure délicate des feuilles d'avril. Tout était gai dans la nature que parle le renouveau... il y eut pourtant de la mélancolie dans mon âme !

J'étais partie gaie, insouciant, comme tous les jours. A mes côtés, Sauvage manifestait la même sérénité. Mais le passé, allait nous effleurer de son ombre.

Il a suffi d'un simple mot, pour l'attirer et le faire revivre, car les mots s'échappent, se multiplient, deviennent des phrases, éveillent des pensées... des souvenirs... qui font souffrir... Nous avions descendu le vallon et remonté, à l'est, par une large route ombragée, à travers bois.

— C'est délicieux, par ici ! m'écriai-je. Comment nommez-vous ce coin-là, Bernard ?

Il m'a regardée, un peu surpris.

— Nous traversons la Châtaigneraie en ce moment, mademoiselle, m'a-t-il dit tout simplement.

La Châtaigneraie !

Ce nom, brusquement, éveillant en moi de confus souvenirs.

— C'était la propriété de mon père, n'est-ce pas ? ai-je demandé un peu embarrassée de n'avoir pas reconnu ou deviné ce que, pourtant, j'aurais dû si bien connaître.

— Dame ! fit-il pour toute réponse, d'un ton un peu bourru.

Il évitait de me regarder et comme si ce sujet lui avait déplu, il se mit à siffloter.

Je restai songeuse. Une foule de pensées m'assaillaient soudain, auxquelles pourtant, je n'avais guère songé jusque là.

Et tout à coup, ce fut plus fort que moi.

Je me tournai vers l'homme sans me douter que mes questions allaient déclencher une tempête dans mon cœur.

— Vous avez connu mon père, vous, Bernard ?

— Oui, fit-il laconiquement.

Comme il me regardait presque hostile, j'ajoutai, vaguement gênée.

— Vous comprenez, à la maison, on n'en parle jamais. Cela rendrait plus triste encore ma pauvre maman toujours endeuillée.

— Jamais on ne vous parle de votre père ! s'exclama-t-il sourdement en donnant un coup de cravache brutal à son cheval.

— Jamais, affirmai-je toute saisie de sa violence. C'est un sujet qui est interdit.

— Mais Félicie ?

— Félicie elle-même ne répond pas quand on l'interroge.

— La vieille chipie ! fit-il entre ses

dents !

— Vous n'aimez pas Félicie ? m'écriai-je surprise. C'est une brave fille, pourtant.

— Oui, c'est une honnête femme, mais

Il fuyait encore mon regard avec embarras.

— Non, non ! m'écriai-je, pas de vains prétextes. Vous savez quelque chose. Sauvage : par pitié, dites-moi la vérité !

— Ce n'est pas à moi, mademoiselle, de vous entretenir de tout cela. Interrogez votre mère...

— Ma mère ne me dit rien. Un jour, — j'étais petite — j'ai voulu qu'elle me parle de mon père...

— Alors ?

— Elle s'est dressée l'air douloureux, mais ferme, en me défendant de jamais retoucher à un tel sujet... Que vous dirai-je ? Sa détresse m'a frappée... je n'ai pas recommencé !

Et Félicie ?

— Je l'ai interrogée bien des fois.

— Que répondait-elle.

— "Monsieur est mort en mer... ne parlez jamais de cela à madame : le docteur a dit que ça pourrait la tuer"...

— Vous avez dû insister, cependant !

— Oui, souvent, mais sans résultat. Félicie ne sait rien ou refuse de rien dire. Quand j'insistais trop, elle devenait presque impolie... A la fin, j'ai fini par ne plus faire allusion au passé... à quoi bon, puisque cela ne m'avancait à rien !

— Une façon comme une autre d'enterrer une nouvelle fois ce pauvre monsieur, grogna l'homme qui retomba dans son mutisme.

Mais j'insistai car je voulais savoir. J'étais sûre que mon compagnon était au courant de bien des choses.

— Bernard, vous ne m'avez pas répondu quand je vous ai supplié de me dire ce que vous saviez concernant la fin tragique de mon malheureux père.

Il resta silencieux et sombre quelques instants encore comme s'il ne m'avait pas entendue. Puis relevant la tête, il me regarda bien en face.

— Vous a-t-on conduite, quelquefois prier sur sa tombe ?

— Non, puisqu'il est mort au loin... en mer... son yacht a sombré.

Un sourire ironique crispa ses lèvres.

— Monsieur Frédéric était ruiné, mais il possédait encore un yacht... et il usait de ce coûteux moyen de transport pour aller chercher fortune au loin ?

La fable ne tient même pas debout !

Je passai ma main, pensivement, sur mon front où mes idées se heurtaient fiévreusement.

La remarque de cet homme était juste. Comment ne l'avais-je pas faite moi-même !

— Ecoutez, mademoiselle Solange, reprit Bernard avec une certaine gravité. Chez nous, les paysans ont une croyance : un homme n'est pas mort tant qu'il n'a pas été enterré.

— Mais si son corps a disparu.

— Pourquoi sa vie aurait-elle disparu en même temps ?

— Alors, m'écriai-je le visage transfiguré d'espoir, vous croyez que mon père n'est pas mort ? qu'il n'est, seulement que disparu et qu'il vit quelque part, au loin ?

— Ça se pourrait bien !

Mais mon exaltation tomba.

— Il y a quinze ans qu'il est parti, fis-je en secouant la tête. S'il vivait encore, il serait revenu on nous aurait donné de ses nouvelles..

Sauvage haussa les épaules :

— Ça c'est une autre chose !.. On peut vivre sans écrire, sans revenir...

— Voyons, Bernard, réfléchissez... Un homme ne laisse pas sa femme et son enfant dans l'ignorance de son existence, et

ceux-ci iraient bien vite le rejoindre s'il y avait le moindre espoir qu'il vive encore. Non, mon père est bien mort, malheureusement, sans quoi nous ne serions pas séparés de lui.

Mais Sauvage continuait de hocher la tête.

— Il n'y a que la mort qui puisse séparer les gens.

— Vous dites ?

— Rien !... j'en ai trop dit !

— Je vous en prie !

— Non !... déjà madame de Boral ne me pardonnerait pas si elle savait que j'ai osé élever des doutes sur la véracité des explications qu'elle vous avait données.

— Mais mon père vous bénirait s'il vivait et pouvait vous entendre.

Une larme brilla dans les yeux de mon compagnon.

— Ah, mademoiselle Solange ! s'écria-t-il tout ému, si vous aviez connu, comme moi, monsieur Frédéric, sûrement que vous voudriez le revoir et que vous le chercheriez.

— Mais le trouverais-je ?

Il sourit sans répondre mais ses yeux qui plongeaient dans les miens semblaient me crier éperdûment l'affirmative. Et une chaude rougeur d'espérance monta de mon cœur à mes joues, sans que, pourtant, rien de tangible n'eût soutenu l'espoir insensé qui venait de naître en moi.

En parlant, nous avions achevé notre promenade et nous étions revenus aux Tourelles.

Devant le perron, Sauvage sauta à bas de son cheval et vint me donner la main pour descendre.

— Le mot d'ordre est silence... n'est-ce pas ? fit-il à mi-voix.

— Oui, mais aussi alliance ! répliquai-je sur le même ton, mes yeux rivés aux siens.

— Merci, répondit-il tout heureux. Je n'osais pas vous le proposer; aussi, deux fois merci!

Je le quitta et grimpai à ma chambre changer de costume.

Je me sentais légère, transfigurée. Il me semblait qu'une résurrection venait de s'opérer en moi.

Mon père! mon-père vivant peut-être.

Un miracle venait bien en effet de s'accomplir. Et quel miracle!

Il avait suffi d'un mot magique d'espoir pour réveiller en moi le souvenir sacré de mon père qu'on y avait enterré depuis quinze ans!...

29 Avril. — Toujours la pluie!...  
 continuer depuis deux jours et je n'ai revu Bernard que de loin, quand il vient visiter Rajah et Mascotte qu'il a pris l'habitude, à présent, de venir voir chaque matin.

29 Avril. — Toujours la pluie!...

30 Avril. — Je me suis tenue longtemps ce matin, dans la chambre de ma mère.

Pour la première fois, son attitude douloureuse m'est apparue dans toute sa désolation.

Elle a trente-huit ans à peine, ma chère maman, et, pourtant ses cheveux sont déjà grisonnants. Le visage est tout jeune encore, mais l'expression en est si lasse, si désabusée! Et ce sourire si triste, si douloureux; cette voix monotone que rien ne paraît plus devoir animer; ces yeux tristes, errants, qui regardent sans voir et semblent conserver entre leurs cils baissés des larmes mal essuyées.

Comme elle a dû souffrir pour en arriver ainsi à ne plus personnifier que la douleur sans espoir.

Vingt fois, j'ai été pour lui parler de mon père, pour lui demander des expli-

cations, des détails, mais à temps, je me rappelais la recommandation de Félicie:

“Le docteur a dit que ça pourrait la tuer.”

Et pour ne pas succomber à la tentation de parler, je me suis sauvée dans ma chambre.

1. Juin. — Je suis allée, tantôt trouver notre vieille bonne, dans sa cuisine où elle préparait le repas du midi.

Oh, avec celle-là je n'ai pas de ménagements à prendre.

Et bien que je m'attende à l'entendre grogner, je dis bravement:

— Félicie, j'ai cherché par toute la maison le portrait de mon père pour le mettre dans ma chambre. Peut-être l'ai-je vu sans le deviner, ne pouvez-vous pas me l'indiquer!

La vieille femme ne s'attendait pas à mes questions.

Tremblante et effarée, elle me regardait subitement comme si j'avais évoqué Satan et sa cour infernale.

— Oh, mademoiselle, je vous en prie, ne parlez pas de ça!... Demander une pareille chose!

— N'est-ce pas tout naturel qu'une fille ait le désir de posséder l'image de son père?

— Mais madame!... madame... Vous ne songez donc pas à votre mère.

Mon ton décidé semblait la souffleter et je fus émue, malgré moi, de la voir si bouleversée.

— Ma mère ne peut pas trouver mal que je veuille posséder chez moi, le portrait de mon père à côté du sien.

Si vous refusez de me le donner ou de me l'indiquer, Félicie, je m'adresserai à elle-même et je suis sûre qu'elle ne me le refuserez pas.

Mes paroles la mirent hors d'elle. Oubliant ses fonctions et la politesse qu'elle me devait, elle marcha vers moi menaçant.



te.

— Oui, c'est ça, allez la tuer en réveillant en elle de terribles souvenirs ! Croyez-vous que ce soit pour mon plaisir que j'évite d'évoquer le passé et les choses si douces d'autrefois. Mais j'ai vu votre mère mourante, entre mes bras, et se tortillant de fièvre pendant que sa bouche inconsciente répétait le nom de votre père . . . de son mari ! Vous ne comprenez donc pas que si je l'ai sauvée à la mort, si je vous l'ai conservée, c'est au prix d'une surveillance continuelle, en faisant disparaître tout ce qui pouvait lui rappeler la catastrophe où son bonheur avait sombré.

Allez-y en parler, à présent qu'elle se laisse vivre à peu près tranquillement. Allez briser son fragile repos ! C'est bien là une oeuvre de pitié filiale à remplir.

D'ailleurs, ajouta-t-elle, je dois vous prévenir que tout ce que vous pourrez dire et faire n'avancera à rien. Il n'y a plus dans la maison aucun portrait, aucun souvenir de votre père : tout a été déchiré et brûlé par mes soins. Cherchez, mais vous ne trouverez rien ! rien !

Brisée par cette folle colère, la vieille Félicie était tombée sur une chaise en sanglotant.

Je la regardai anéantie, mais relativement peu émue.

La violence même et l'exagération de ses reproches m'avaient fait retrouver mon calme subitement et je la considérais, pour le moment, d'un oeil plutôt froid.

Les paroles de Bernard me revenaient : "Il y a des dévouements qui font du mal à ceux qui en sont l'objet.

Félicie venait d'avouer que c'était elle-même qui avait fait autour de ma mère ce dur silence d'oubli au sujet de mon père.

Et soudain, malgré ses longues années de service, malgré son attachement, sa fidélité de caniche, elle me parut, l'enne-

mie, celle qui peut-être était cause de l'état douloureux de ma mère ; celle qui était responsable de l'éloignement de mon père si vraiment, comme Sauvage me l'avait laissé entendre, celui-là n'était pas mort.

Malgré moi, mes poings se serrèrent sous une violence intime, inconnue jusque-là.

Je reculai vers la porte, loin de la femme, pour fuir la tentation folle qui me prenait de me jeter sur elle et de la forcer à m'avouer quel rôle malfaisant elle avait joué autrefois dans la vie de mes parents.

Sans mot dire, me sentant très pâle, je sortis de la cuisine et montai à ma chambre.

Je me croyais très calme, très résolue, mais la portière retombée derrière moi, il y eut comme une détente de tous mes nerfs.

Je me sentis très faible, ma gorge se contracta ; autour de moi, je vis tourner les objets et tout à coup, vaincue, prise de vertige je tombai lourdement tout de mon long sur le tapis.

Quand je revins à moi, une minute après, j'étais allongée sur mon lit, avec ma mère et Félicie s'empressant à mon chevet.

— Ma fille ! Ma Solange ! Ju'est-ce que tu as eu ? Que t'est-il arrivé ?

Dans les chers yeux maternels, je lisais une angoisse sans borne.

Et malgré ma faiblesse, me sentant forte à côté d'elle, je souris pour la rassurer.

— Ce n'est rien, mère... cette pluie n'est-ce pas... Mais c'est passé, c'est fini.

Pourtant comme contre-coup, une lourde envie de pleurer me prenait.

Timidement, avec des airs de chien battu, Félicie me présenta un verre d'eau sucrée que je repoussai.

— Merci. Je ne veux rien.

Et j'éclatai en sanglots convulsifs.

Consternée, Félicie resta debout devant mon lit, pendant que ma mère m'attirait dans ses bras et me berçait avec des mots très doux.

Ma crise de larmes dura peu heureusement, et bientôt je fus en état de me lever et de réparer le désordre de ma toilette.

Me voyant mieux, ma mère avait quitté la chambre. Félicie, au contraire sous le prétexte de refaire mon lit, resta auprès de moi.

— Je vous demande pardon, mademoiselle Solangé, si ce sont mes paroles qui vous ont fait de la peine. J'aime beaucoup madame votre mère et la pensée que vous pouviez, sans le savoir, lui faire du mal, m'a fait vous dire des choses très dures, que je regrette à présent.

Je me tournai vers la pauvre vieille qui se tenait debout dans une attitude si humble et si repentante qu'un élan de pitié me fit lui tendre la main.

— Oublions cela, Félicie. Je n'aime pas moins ma mère que tu ne peux l'aimer et si je te menaçais de l'interroger sans avoir l'idée de le faire, c'est que je sentais que tu ne voulais pas me répondre.

— A quoi bon vous tracasser avec toutes ces choses qui sont mortes.

— J'aurais voulu posséder ce... que tu sais... Vraiment, je croyais que c'était de ta part mauvaise volonté !...

— Non, je vous affirme que tout a été détruit et qu'il ne reste rien de... de ce monsieur.

Je redressai brusquement la tête.

— De mon père, tu veux dire !

Une dureté de nouveau, passait dans mes yeux froids.

— Tu te trompes, repris-je. Il y a quelque chose de lui que nul ne pourra jamais détruire.

Quoi donc ? fit-elle étonnée.

— Mon coeur !.. Le coeur de sa fille ! répliquai-je avec une sorte d'orgueil rageur en la poussant vers la porte.

Elle me contempla longuement avec effarement. Puis, elle quitta la chambre en hochant la tête comme si ma déclaration trop nette ; lui paraissait être le délire d'une insensée dont il allait résulter bien des malheurs.

5 Juin. — Enfin, le soleil brillait ce matin ! Et quand Sauvage vint visiter Rajah et Mascotte, je lui criai de ma fenêtre que s'il pouvait me consacrer sa matinée, j'étais prête à faire une longue chevauchée dans la campagne.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle, répondit-il. Je vais seller les chevaux immédiatement.

Dix minutes après, nous quittions les Tourelles.

— De quel côté allons-nous ? demanda Bernard.

— Vers la Châtaigneraie, voulez-vous ? Vous devez la connaître, moi, je l'ignore. Faites-moi connaître un peu ce domaine où mon père est né.

Sans mot dire, l'ancien soldat nous fit tourner à droite, et quand nous arrivâmes au bout du village, il me montra les dernières maisons.

— A partir de là, commencent les terres de la Châtaigneraie, depuis le bois là-bas, jusqu'à la rivière.

— Qu'est-ce qui les tient ?

— Les Raimbond.

— Ce nom m'est inconnu.

— Ce sont de nouveaux fermiers... Les Vincent qui les affermaient depuis si longtemps, sont morts il y a quelques années.

— Mais les terres sont toujours attachées au domaine.

— Toujours... Il n'y a rien de chan-

gé, sauf du côté de Neuville où une vingtaines d'hectares ont été cédés au baron Jacob, par votre père... avant son départ.

— Un juif, n'est-ce pas, ce baron Jacob ?

— Oui. Il a monté une usine... une fabrique de cotonnades.

— J'en ai entendu parler. Mais, dites-moi, le nouveau propriétaire de la Châtaigneraie, c'est maître Piemont, l'ancien notaire de mon père.

— C'est ce que tout le monde raconte.

— Ned serait-ce pas vrai ?

— C'est à voir... Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est lui qui touche les revenus.

— Il n'habite pas la Châtaigneraie ?

— Il y vient chasser l'hiver et y passer plusieurs semaines l'été.

— Donc, c'est bien lui l'heureux propriétaire à présent !

— Il en prend les airs... pourtant, on pourrait remarquer bien des choses.

— Lesquelles ?

— Il n'habite généralement qu'une aile du château et tout le reste de la vaste demeure est tenu sévèrement fermé.

— Même quand il est ici ?

— Toujours.

— Tiens, pourquoi ?

— Il dit que les pièces ne sont pas habitables et qu'il faudrait beaucoup d'argent pour réparer tout ça.

— Peut-être a-t-il raison ? Mon pauvre père, dont les derniers temps, n'aura pu entretenir tout en état.

— Je puis vous affirmer qu'au contraire, Monsieur Frédéric a toujours tenu la main à ce que tout soit mis en ordre et réparé. J'ai parcouru souvent l'intérieur du château et c'était joliment soigné : un vrai musée !

Je le remerciai du regard de ce que je pris pour un pieux mensonge.

— Enfin, ce notaire à ses raisons... cha-

cun est libre chez soi.

— Evidemment ! Bien qu'on ne possède pas une pareille propriété — surtout quand on est un homme d'affaires — pour l'habiter six semaines par an et la laisser dans l'état d'abandon où elle se trouve.

— Ah ! fis-je tristement. Tout est abandonné ?

— Je vous crois ! Tenez, nous y arrivons. Je vous ai fait prendre par les derrières... Il y a une brèche dans le mur, que je connais très bien... nos montures y passeront aisément.

— Mais vous ne comptez pas y pénétrer.

— Pourquoi pas ! Je l'ai fait souvent, allez !

— Si quelqu'un vous y voyait ?

— Et que voulez-vous que ça fasse ! C'est Mathieu Savalle, le garde-chasse qui a les clefs. Il surveille le château et les bois pour qu'on ne dévaste rien, mais, je puis vous affirmer qu'il ne dira rien s'il nous y rencontre. Au contraire !

— Il a servi mon père, aussi, celui-là ?

— Non, mademoiselle. C'était son défunt frère qui était garde chez vous, autrefois. Mais, c'est la même chose : de père en fils, ce sont d'anciens serviteurs qui ont vécu à l'ombre du château. Mais voici la brèche... Je vais passer le premier pour vous montrer le chemin... Hop ! ça y est !... A votre tour. Tenez ferme, et enlevez Mascotte !... Bravo !... Voici un beau saut !... Et maintenant, suivez-moi... Attention ! cette branche déchirerait votre voile... Enfin, voici l'avenue.

Nous venions, en effet, de pénétrer dans une large avenue que l'herbe et la mousse avaient complètement envahie. Elle ne gardait aucune trace de pas ; nul pied humain ne devait l'avoir parcourue depuis longtemps.

Un sentiment inexprimable de crainte et de joie me remplissait alors, et je crois

que si j'avais été seule, je me serais mise à pleurer d'émotion.

— Bernard, fis-je à mi-voix, car une sorte de pudeur religieuse m'empêchait de parler haut, dans les lieux peuplés d'ancestraux souvenirs. Mon père, autrefois à souvent dû parcourir cette allée?

— Oui, mademoiselle. Même que je me rappelle... quand il était petit... ici, tenez... il avait échappé à la surveillance de son précepteur, un brave abbé qui savait fermer les yeux quand il le fallait, nous étions une bande de gamins et nous jouions à la guerre. C'était monsieur Frédéric notre général... comme il était crâne et fougueux ! Il nous entraînait et nous l'aurions suivi au bout du monde. Oh, si vous aviez pu le voir.

Il porta la main à ses yeux humides et les essuya du bout des doigts.

— Faut m'excuser. Voyez-vous, mademoiselle, j'en étais, ... ça ne s'oublie pas ces choses-là. C'est du passé qui est cher au coeur.

Je ne pus répondre car une émotion poignante me serrait à la gorge.

Il me semblait que je marchais dans un cimetière... les tombes, c'étaient ces arbres silencieux et abandonnés. Les fantômes, c'étaient les souvenirs de mon père que cet homme évoquait avec des larmes dans la voix... Les mots, c'était le passé, tous les êtres de ma race qui avaient vécu là et parcouru ces mêmes allées ; ces êtres qui étaient de mon sang et dont je connaissais à peine le nom et encore moins l'histoire.

Après vingt minutes de marche au pas, nous débouchâmes dans le parc proprement dit.

L'herbe et la pelouse était haute, remplie d'orties et de chardons. Les fleurs fanées s'entassaient, étouffant les pousses vertes. Les buissons disparaissaient sous les ronces, les bosquets étaient impé-

nétrables, ou révélait un abandon voulu, calculé, qui me fit vraiment mal.

— Il y a quinze ans qu'aucun jardinier n'a touché à ce parc, expliqua Bernard.

— Mais, pourquoi ? Pourquoi l'avoir laissé dans un tel état de désolation ?

Mon compagnon hocha la tête pensivement.

— Les choses reflètent souvent les pensées des hommes, murmura-t-il comme se parlant à lui-même. Il y a quinze ans, tout était beau, brillant... les allées entretenues, les serres soignées et les massifs tondus !... Le château et le parc resplendissaient de mille feux, le soir venu, car les fêtes s'y succédaient à l'envie...

L'amour et la jeunesse qui unissaient vos parents, l'enfance et l'avenir que vous personnifiez, tout rayonnait ici... Puis, l'orage est venu. Il a brisé les vies et torturé les coeurs... Fini les sourires quand les larmes arrivent. Finies les fleurs quand naissent les ronces. Maintenant, c'est l'abandon et le deuil... c'est l'image de votre roman désolée... celle de l'absence douloureuse et énigmatique de Monsieur Frédéric... c'est la vôtre, pauvre fleur de serre qu'on n'arrive pas à déraciner et qui malgré vous, cherchez l'ambiance qui vous à vue naître...

— Mais ce notaire n'aurait pas dû agir ainsi ! Il n'avait pas à se préoccuper des malheurs qui ont fondu sur nous et qui ne l'atteignaient pas. En achetant cette maison, il ne prenait pas à son compte les soucis de ses précédents propriétaires et il n'avait pas à stigmatiser à jamais, les douleurs que mes pauvres parents ont ressenties alors.

— C'est donc qu'il n'est pas maître de ce château... maître de l'entretenir à son goût.

— Enfin, Sauvage, vous devez savoir, vous. Moi, j'avais trois ans, mais vous...

— J'en avais vingt-huit, mademoiselle,

— Justement, vous devez vous rappeler.

— Je m'ai pas oublié.

— Eh bien ?

— La Châtaigneraie a été mise en vente, par morceaux. Des affiches rouges ont été apposées... Les terres actuellement au baron Jacob, lui ont été vendues d'abord... puis la vente du reste est venue, la date et l'heure fixées...

— Alors ?

— Alors dans la nuit qui précéda la vente, les affiches furent déchirées et, à l'heure dite, quand les gens, se présentèrent pour l'adjudication, on leur répondit que tout était fini : un acquéreur unique s'était présenté et avait tout acheté, en bloc...

— Ensuite ?

— Dame depuis, le notaire chasse ici et comme je vous le disais tout à l'heure, il y vient passer une partie de l'été avec les siens.

— Mais l'acquéreur ? Un nom a été prononcé, voyons ?

— Quand on en a parlé à maître Prement, il a répondu : "Eh bien, et moi, je ne compte pas !".

— On a dû insister ?

— Alors il nous a dit : "croyez-vous que ma fortune personnelle ne me permet pas de payer la Châtaigneraie.

— C'est vrai, on le dit bien riche.

— Cela, cela ne fait aucun doute.

— C'est donc bien lui le propriétaire de ces lieux.

— A savoir... à savoir !

De nouveau, le visage finaud de Bernard Sauvage, brillait d'une lueur malicieuse.

— Vous devriez l'interroger, vous, mademoiselle Solange. Sûr qu'il n'oserait pas vous refuser le renseignement.

La même pensée m'était venue mais je n'entrevois pas pour le moment, la

possibilité de la réaliser. Tout était si nouveau, si troublant, autour de moi depuis quelques jours qu'il me fallait le temps de réfléchir. Je ne pouvais prendre si vite une telle résolution. Et comment me rencontrer avec maître Piémont ? Que lui dire pour excuser mes questions ?

— Je verrai, répondis-je simplement.

Nous avions fait le tour du parc et étions... à présent, devant le château, admirable morceau de la Renaissance, tout en fines dentelles de pierre.

— Je ne croyais pas que l'habitation fut si jolie ! observai-je tout haut.

— Une vraie demeure seigneuriale répondit Bernard avec une sorte d'orgueil. Il paraît que Henri IV y a couché.

— En Normandie, tout bon château qui se respecte, a, au moins une fois, logé Henri IV.

— Je vous assure, affirma Sauvage.

— Oh, je ne nie pas ; c'est bien possible, évidemment. Mais, même sans le bon roi, cette demeure est magnifique !

Voyant surgir, entre les angles de pierres, d'une des fenêtres, une gacule-de-loup épanouie, je demandai à Bernard de la cueillir pour moi.

— Je voudrais l'emporter en souvenir d'ici.

Docilement, l'ancien soldat sauta à bas de sa monture, arracha délicatement la fleur et me la présenta en silence.

— Donne-moi aussi un caillou, par terre... Tiens, entre ces deux touffes d'herbe qui l'ont protégé de toute souillure. Peut-être le pied de mon père s'est-il posé dessus, autrefois.

Il m'obéit en mordant sa moustache d'une lèvre frémissante.

Avec dévotion, je pris les deux reliques et les portai à mes lèvres.

Et tout bas comme s'il me fallait excuser mon geste puérole, je balbutiai :

— Sais-tu que je n'ai rien... rien de

mon père ! Aux Tourelles, on a tout détruit... tout ! Même son portrait...

Et toute petite auprès du grand château où tous ceux de mon sang étaient nés, presque esseulée dans ce parc désert et abandonné, je me mis à verser, sans retenue, toutes les larmes qui, depuis une heure s'amoncelaient dans ma gorge.

Sauvage était resté debout auprès de mon cheval.

Presque aussi ému que moi-même, il porta à ses lèvres ma main qui pendait.

— Il ne faut pas désespérer, mademoiselle Solange... Monsieur Frédéric reviendra... pour vous, il reviendra, si vous voulez.

— Oh, j'ai bien peur que tout espoir ne soit vain !... Vois-tu, quinze années d'absence me s'expliquent pas facilement... sinon par la mort.

— Vous raisonnez ainsi parce que vous ne savez pas regarder autour de vous. Mais voyez donc, ouvrez les yeux... Cette maison, ce parc, c'est l'image de l'abandon mais c'est aussi celle de l'attente... nulle main n'ose y toucher en l'absence du maître qui veut qu'on respecte les traces qu'il y a laissées alors qu'il vivait heureux. Dites, ne sentez-vous pas en constatant cette désolation, cette tristesse des choses, qu'elles sont le symbole d'une vie pareillement désolée, abandonnée, détruite.

Ne devinez-vous pas que ce château renaîtra quand le maître y reviendra mais que celui-ci ne le fera renaître que lorsque le bonheur et l'espoir souriront de nouveau en son cœur désemparé.

Remuée par son ton assuré, je lui pris la main et la serrai longuement.

— Oui, oui. Bernard ! je veux croire, comme vous, que mon père vit encore. Mais je ne sais rien, je ne devine rien parce qu'on m'a mis un bandeau devant les yeux et que j'ignore tout du passé.

Mais vous m'aidez, vous me guiderez. Ah, pour avoir mon père, si vraiment, il vit encore ; pour le rendre à ma pauvre maman qui pleure sans cesse, que ne ferais-je pas !

Le regard de Bernard se durcit subitement.

Il retira sa main que je tenais entre les miennes et regarda au loin, un moment, comme s'il suivait une vision pénible. Puis sans mot dire, il alla vers son cheval et l'enfourcha.

Une sorte d'intuition craintive me fit garder le silence. On dirait que le nom de ma mère, suffit pour rembrunir son front.

Mais du bout de sa cravache, il me montra l'allée par laquelle nous étions venus.

— Oui, rentrons. Onze heures doivent être sonnées et ma mère serait fâchée si je n'étais exacte à l'heure du déjeuner.

— Elle vous gronde quelquefois, madame de Borel ? dit-il enfin.

— Oh, non, pas bien fort, répondis-je avec un enjouement forcé. Mais quand je suis en défaut, elle me regarde... froidement... très froidement... Et je n'aime pas mériter ce regard-là.

— Madame de Borel n'admet pas que les autres puissent avoir tort, murmura Sauvage d'une voix indéfinissable.

— Ma mère est très juste, rectifiai-je doucement.

— Faut l'être mais point trop n'en faut.

— Elle ne me reprend jamais sans que je ne l'aie mérité.

— Mais quand elle le fait, cela compte, répliqua-t-il en souriant.

Je ne pus m'empêcher de sourire aussi. Comme il paraît bien connaître ma mère.

— Je suis habituée. Je ne m'en aperçois guère. Cependant, je reconnais que je n'aime pas mériter ses reproches.

— A cause du regard ?

— Justement ! approuvai-je gaiement.

Quand nous eûmes quitté les terres de la Châtaigneraie, mon compagnon me recommanda le silence vis-à-vis de tous, sur notre promenade du matin.

— Voyez-vous, cela pourrait étonner inutilement votre mère et, une autrefois, nous serions moins libres.

Je le regardai amicalement.

— Pas besoin, mon bon Bernard, de me faire cette recommandation. Aux Tourelles, le nom de mon père est banni. Pour l'avoir prononcé l'autre jour, j'ai eu une scène terrible avec Félicie.

Si on savait que j'en parle avec vous, on m'interdirait de vous voir.

— Je le regretterais bien, mademoiselle.

— Et moi, je ne pourrais plus à présent me passer de vous. J'aime donc autant garder pour moi, mes réflexions.

— Je ne vous pousse pas à l'insubordination mademoiselle Solange. Mais franchement, foi de vieux soldat, je ne crois pas mal faire en vous, parlant de votre père et en vous le faisant connaître. Ça ne diminue pas votre amour et votre respect pour votre mère, mais en revanche, ça vous rapproche joliment de l'absent!

— Aussi, je ne vous crois pas plus coupable que moi-même qui ose agir et penser en dehors de l'autorisation maternelle. Les lois de la nature en me donnant un père et une mère, m'ont créé le double devoir de les aimer tous deux et je ne pense pas nuire à l'un en m'occupant de l'autre.

— Bravo ! Vous raisonnez comme mon lieutenant autrefois.

— Votre lieutenant ? interrogeai-je étonnée.

— Monsieur votre père était officier de réserve, mademoiselle. Ne le saviez-vous pas ?

— Je l'ignorais mais cela me fait plaisir de l'apprendre. Et dites-moi, physique-

ment, comment était-il ?

Nous longions un petit ruisseau qui traverse la pelouse des Tourelles quand je lui demandais cela.

Il me montra l'eau, du bout de sa cravache.

— Regardez-là dedans, vous y verrez l'image que vous cherchez. Mettez une longue moustache blonde sur la lèvre supérieure, coupez les cheveux en brosse et endossez un costume masculin, ce sera son exacte reproduction.

Nous étions arrivés devant le perron.

Il m'aïda à descendre de selle.

— Alors, grand, mince et blond, comme moi, fis-je à mi-voix.

— Oui, répondit-il du même ton, en souriant. Et n'oubliez pas les yeux d'or brun à nuls autres pareils.

— Comme moi encore, alors ?

— Tout à fait pareils.

Sur ce mot, je le quittai lui lançant seulement du haut du perron.

— A demain, sans faute.

— Bien mademoiselle.

Toujours sa voix docile dont nulle complicité avec moi ne semble jamais devoir atténuer le ton infiniment respectueux.

5 juin au soir. — J'ai déposé au fond d'une boîte à gant en ébène incrusté de cuivre et d'écaïlle, la fleur et le caillou cueillis là-bas.

Je les ai mis religieusement entre deux feuilles de ouate.

La boîte est belle, très vieille et très artistiquement ouvragée : un vrai reliquaire !...

Quand j'ai rabattu le couvercle, il me semblait que c'était un cercueil que je venais de fermer...

Oh, cette idée douloureuse !

Ce matin, cependant, en quittant Sauvage, je me sentais courageuse et ai pleine d'espérance !

Sa verve m'entraîne et, quand il est là, je partage ses ardentes convictions.

Malheureusement, ensuite, je doute.

Et le doute, c'est la souffrance...

Oh, si pourtant mon père vivait ? Si, vraiment, il n'était pas mort ?

Comment savoir ? Comment être sûre ?

— Le notaire ?

Où, évidemment, le notaire doit être au courant.

— Mais parlerait-il ?

Bernard affirme.

Brave garçon ! Son dévouement sans borne pour mon père l'égaré peut-être.

J'ai remarqué combien le nom de ma mère l'assombrissait, chaque fois que je le prononce. Qu'y a-t-il donc qu'il n'ose pas dire ?

Ma mère est, cependant, très bonne pour lui. Elle lui marque même une véritable confiance en me mettant sous son égide. Elle ne permettrait cela avec aucun autre habitant du village.

En revanche, Félicie ne cache pas son aversion pour lui... mais Sauvage, non plus n'aime pas Félicie.

Moi-même ? je ne sais pas... je ne sais plus ! Depuis ma dernière altercation avec notre vieille bonne, je ne peux plus contenir mon ressentiment vis-à-vis d'elle. Comment a-t-elle osé me dire en face qu'elle avait brûlé tout ce qui concernait mon père !

Oh, cette vieille ! Malgré son dévouement passé, elle m'apparaît comme une ennemie.

Pauvre père ! Si c'était vrai, pourtant qu'il soit en vie, au loin !

C'est insensé, voyons ! S'il vivait, il reviendrait.

Ma mère a dû faire des recherches, s'enquérir ? Si elle m'a élevée dans la croyance de sa mort, c'est qu'elle était persuadée qu'il en était bien ainsi.

Au fait, m'a-t-elle jamais affirmé qu'il

fût mort ?

“ Il est parti, son bateau a sombré... il n'est pas revenu...”

C'est la version qu'on m'a servie autrefois. A présent, on m'expliquerait peut-être son absence d'une manière différente..

Ah, que je voudrais être à demain, à plus tard !

J'ai hâte de savoir, j'ai soif d'apprendre.

Je veux connaître la vérité.

Mon père !

Je veux mon père mort ou vivant.

5 Juin. — Où irons-nous ce matin Bernard !

— J'allais justement adresser la même question à Mademoiselle.

— Mais, je ne sais pas. Voyons, vous, guidez-moi; puisqu'il est convenu que vous allez m'aider de toutes vos forces, dans la tâche que je me suis imposée.

— Alors, si mademoiselle veut, pour le moment, nous irons au hasard, devant nous, en causant... Tenez, nous tournerons par là, et en suivant la grande route jusqu'aux Orties, nous prendrons le chemin de traverse qui file sur les Anthieux.

Je me suis mise à rire.

— Vous appelez cela, aller au hasard, devant vous et vous nous faites suivre une route tracée et définie d'avance. Voyons, Bernard, ne faites pas de cachotteries ; dites-moi tout de suite, qu'est-ce que nous allons faire sur la route des Anthieux ?

— Mais rien, mademoiselle... nous promener. Il y a de ce côté, la propriété du Colonel Chaumont qui est très jolie avec ses nombreux rosiers grimpants.

— Je n'aime plus les jardins des autres, fis-je en soupirant. J'ai le coeur trop rempli d'un parc abandonné où les lianes et les rochers enchevêtrés semblent gar-



der et défendre un secret.

— Ça n'empêche pas que la maison du Colonel est d'un aspect très accueillant.

— Vous le connaissez, le colonel.

— Oh, moi, non ! Je n'oserais que bien timidement l'aborder, mais c'est un homme courtis et je suis certain qu'il recevra très bien mademoiselle.

— Ah ! Il faut que j'aile chez le Colonel ?

— C'est une bonne idée que mademoiselle a là. Justement, le colonel, comme tout bon officier supérieur doit posséder chez lui, l'annuaire militaire de ces dernières années.

— L'annuaire militaire ?

— Oui... c'est un livre où les noms de tous les officiers sont consignés avec leur grade.

— Où voulez-vous en venir, Bernard ?

— A cela. C'est que pour expliquer sa visite, Mademoiselle pourrait dire au Colonel qu'elle a besoin d'un renseignement dans l'annuaire.

— Et alors ?

— En cherchant... peut-être que Mademoiselle trouverait le nom de monsieur Frédéric... où tout au moins, elle pourrait savoir depuis quelle époque son nom n'y figure plus.

— Ah, c'est vrai ! Je n'avais pas pensé à cela ! Oh, mon brave Bernard qu'elle bonne idée vous avez là.

— Ainsi, vous voulez bien affronter le colonel ? demanda-t-il avec joie, en quittant son ton finassier.

— Mais pour obtenir ce renseignement, j'aborderais le général, le ministre, tous les maréchaux de France.

— Alors, allongeons le pas afin de ne pas être en retard, pour le retour.

— Oui, dépêchons-nous. J'ai hâte d'être là-bas.

— Je savais bien que mon idée vous ferait plaisir, dit-il en mettant son cheval au

galop.

Nous ne mîmes pas longtemps à gagner le carrefour des Orties et à prendre la route des Anthieux.

Cent mètres avant d'arriver à la porte du Colonel Chaumont, mon compagnon modéra notre allure.

— Il ne faut pas que vous arriviez hors d'haleine. Il faut aussi que vous vous prépariez un prétexte, une explication... parce que ce n'est pas l'habitude des jeunes filles d'aller chez des inconnus y chercher l'adresse d'un officier.

— Mais je dirai qu'il s'agit de mon père.

— Non, encore moins ; cela vous forcerait à entrer dans un tas d'explications qui ne regardent pas le bonhomme.

Tenez, par exemple dites que vous venez chercher pour moi, l'adresse d'un de mes anciens officiers à que je dois la vie et auquel, je voudrais bien remettre un dépôt sacré... vous m'en parlerez devant lui, si vous voulez.

— Il va vous interroger sur cet officier, vous demander un tas de choses, tandis que moi, quel que soit le prétexte que j'invoquerai, le colonel l'acceptera sans mot dire.

— C'est vrai ! Vous avez raison.

— Alors ?

— Faites comme vous voudrez, je vous laisse carte blanche : mais par pitié, mademoiselle, ne donnez pas une explication que vous compromette d'aucune façon.

— Soyez tranquille, je ferai attention.

Deux minutes après, nous sonnions à la grille d'un élégant cottage tout enguirlandé de roses aux mille couleurs.

Un domestique vint ouvrir, qu'à l'allure, je devinai être un ancien soldat.

— Le colonel Chaumont est-il chez lui et peut-il recevoir à cette heure, demanda Sauvage qui était descendu de sa monture pour tirer l'anneau de la sonnette.

— Monsieur est ici. Si vous voulez me suivre.

Bernard se précipita vers moi et m'aïda à descendre de selle.

— Courage, murmura-t-il tout bas.

Je le rassurai d'un bon sourire et un peu émue, malgré tout, de cette visite faite seule à un inconnu, je suivis le serviteur qui me précédait vers la maison.

C'était je crois bien, la première fois, que je pénétrais seule chez un étranger.

Tout à coup, un grand monsieur, à cheveux gris et à mouche impériale, apparut sur le haut du perron.

Il me regarda avancer avec un peu d'étonnement, car je ne devais pas lui être totalement inconnue.

— Pardonnez-moi, monsieur, d'oser me présenter ainsi chez vous, à cette heure, murmurai-je horriblement gênée d'être obligée de parler la première.

— Vous êtes la bienvenue, mademoiselle.

— Je suis la fille d'une de vos voisines, madame de Borel...

— Des Tourelles, je sais. Je connais de vue madame votre mère... Si vous voulez me faire l'honneur d'entrer... ici, dans mon cabinet... Je vous écoute... Oh, prenez ce fauteuil, je vous en prie.

Je m'assis, plus intimidée encore depuis que je savais qu'il me connaissait.

Pourtant, très aimablement, il ajoutait :

— Quel que soit le motif de votre visite, mademoiselle, je suis à votre entière disposition.

Un pâle sourire de gratitude vint effleurer mes lèvres.

— Je vous remercie, monsieur. Je viens justement vous prier... au nom de ma mère — celle-ci sort très peu... va rarement dans le monde — je viens vous prier de me permettre de consulter l'annuaire militaire. Nous avons pensé que vous deviez en posséder au moins un exemplaire

et ma mère a besoin d'un renseignement qui doit s'y trouver... au sujet d'un parent.

— Voici plusieurs annuaires, là, sur ce rayon de bibliothèque. Ils sont à votre disposition, si même vous désirez les consulter chez vous.

— Oh, vous êtes trop aimable, monsieur. Puisque vous m'y autorisez, je vais y chercher tout de suite, le renseignement désiré.

— C'est cela : faites, mademoiselle... Tenez, mettez-vous ici, auprès de cette table, vous serez plus à l'aise pour feuilleter... Voici de l'encre et du papier pour le cas où vous désireriez transcrire quelque chose.

Il mit, devant moi, plusieurs annuaires de dates différentes et se retirant au fond de la pièce, il s'assit dans un fauteuil et prit machinalement un journal, pour mieux me laisser la liberté de faire les recherches qui me plairaient. Mais je sentais que par dessus son journal, il m'examinait et ne me quittait pas des yeux.

Je fus assez longue à trouver la page qu'il me fallait, n'ayant pas l'habitude de feuilleter ces répertoires de noms et en usant avec eux comme avec un simple dictionnaire.

Il y avait trois officiers portant le même nom que mon père. L'un était capitaine en activité, l'autre commandant en retraite et le troisième, simple sous-lieutenant.

D'un autre côté, aucun d'eux ne portait le même prénom.

Dans chacun des annuaires, je fis les mêmes recherches sans obtenir d'autre résultat, sauf que sur ceux de trop ancienne date, le sous-lieutenant ne figurait pas.

J'eus au coeur, une grosse déception et les yeux embués d'humidité, je restai quelques instant mon coude à la table, et ma tête appuyée sur mon poing fermé.

Mon hôte soupçonnant que mes recherches n'aboutissaient pas comme je le désirais, me montra un agenda beaucoup plus ancien.

— Voyez celui-ci, mademoiselle. S'il ne s'agit pas d'un jeune officier vous trouverez peut-être mieux dans cette ancien bouquin.

Je le remerciai et repris ma tâche.

Comme son regard était toujours posé sur moi, je crus devoir expliquer :

— Il s'agit d'un lieutenant... un homme de quarante trois ans.

Le colonel eut un sursaut que je ne m'expliquai pas à ce moment.

Pourtant, il remarqua avec sa rude franchise de soldat :

— Fischtre ! Il n'est pas jeune votre lieutenant.

— Oh, il y a plus de quinze ans qu'il a ce grade, fis-je remarquer naïvement.

— Quelque polichinelle, alors !

Et comme je sursautais effrayée, il eut un bon sourire.

— Pardonnez-moi, mademoiselle. Mais un bon officier ne reste pas quinze ans sans gagner un nouveau galon...

Ses paroles m'ouvrirent tout un horizon.

Dieu ! que j'étais bête !

Je me mis à rougir, en bégayant :

— En effet, ce lieutenant est peut-être général, aujourd'hui !

Cette fois, le bon colonel se mit à rire franchement.

Mon inexpérience de la vie militaire lui sautait aux yeux et l'amusait.

— Vous allez, cette fois, un peu vite à lui donner du galon ! dit-il gaiement.

Et s'approchant de moi :

— Si vous voulez que je vous aide dans vos recherches, proposa-t-il ; je crois que nous trouverons plus facilement.

Je me rappelai la recommandation de Sauvage. Je songeai aussi à quelle pru-

dente réserve j'étais tenue, ma mère ignorant mon audacieuse démarche.

Mais le visage du colonel avait quelque chose de si franc et de si loyal qu'il attirait vraiment la confiance.

Je levais vers lui mon regard indécis où tant d'angoisses devaient passer.

Devina-t-il mon embarras, ou habitué par sa profession même aux intrigues féminines accrochées après l'uniforme, se figura-t-il qu'il en était ainsi pour moi ? Je ne sais. Toujours est-il qu'il me prit paternellement la main :

— Quel que soit le nom de cet officier, je vous promets, mademoiselle, que si vous croyez devoir me le nommer, je l'aurai oublié cinq minutes après que vous aurez quitté cette pièce.

Son regard si droit, si loyal m'alla au cœur.

Et bravement, avec fermeté, je répondis à son appel.

— Colonel, je vous remercie de l'aide et de la discrétion que vous m'offrez. J'accepte l'une et l'autre pleine de confiance en vous.

— Je vous écoute.

— Je cherche le nom de Frédéric de Borel, qui, il y a quinze ans, était lieutenant de réserve.

Il tressaillit un peu et ses yeux s'attendrirent en me regardant.

— Inutile de chercher, déclara-t-il en fermant l'annuaire que je tenais encore ouvert. Je connais.

— Vous connaissez ? bégayai-je l'âme galvanisée.

— Frédéric de Borel, a été, autrefois un de mes jeunes officiers.

Je m'étais levée, très pâle, comme pour mieux l'entendre ou peut-être pour recevoir en plein cœur le choc qu'il allait m'apprendre.

— Et depuis ? questionnai-je, mes yeux rivés aux siens.

— Je l'ai revu il y a douze ans... il venait de donner sa démission de capitaine.

— Il y a douze ans, répétais-je en rêve. Il n'était donc pas mort, il y a douze ans !

— Mais il ne l'est pas encore que je sache, mademoiselle ! Nul ne m'a annoncé sa mort.

— Pourtant, depuis douze ans vous ne l'avez pas revu ?

— Non, mais j'ai eu plusieurs fois des nouvelles par des amis communs. Je reçus même de lui une carte, il y a quelques années... huit ans peut-être ?... Il partait pour le Soudan.

— Le Soudan ?

— Oui. Quand il envoya sa démission de capitaine, c'était avec l'intention de partir au loin... un tas de projets d'exploitation qu'il avait en tête. Il n'a cessé de voyager par la suite.

Et depuis huit ans vous n'avez rien reçu de lui ?

— Rien... mais cela ne signifie pas grand-chose. Il n'y a pas de bureaux de poste au centre de l'Afrique et on est souvent de long mois sans pouvoir faire parvenir la moindre communication au continent. Croyez-m'en, j'ai la certitude qu'il n'est rien arrivé à Monsieur de Borel. Il reviendra un de ces jours par ici.

— Oh ! que Dieu vous entende, monsieur ! m'écriai-je, un peu de sang colorant à nouveau mes joues décomposées.

En cette minute, cela m'aurait fait du bien de pleurer, larmes de joie et de détente à la fois, larmes douces, en tout cas ! Mais, je me raidis. La pensée de ma mère que nul soupçon ne devait effleurer, que nul commentaire désobligeant ne devait atteindre, me retint et rendit un peu de force à mon cœur en débandade.

— Monsieur, dis-je en prenant congé, laissez-moi vous remercier du fond du

cœur... vous ne savez pas combien les renseignements que vous venez de me donner me sont précieux.

— Je le devine, murmura-t-il avec une douceur affectueuse.

Mais me raidissant plus fermement contre tout restant d'émotion, j'achevai avec une infinie mondanité.

— Encore une fois merci de votre aimable accueil, monsieur, et, pardonnez-moi de vous avoir dérangé.

Je m'inclinai correctement, mais il me tendit brusquement sa large main dans laquelle je mis la mienne qu'il secoua fortement.

— Au revoir, mon enfant... je suis heureux de vous avoir vue. Rappelez-vous que cette maison est celle d'un vieil ami de Monsieur de Borel et que son occupant s'y fera une joie d'y causer avec vous de l'absent.

Cet affectueux langage répondant si peu à ma réserve de commande, fit fondre instantanément celle-ci. Des larmes, brillèrent dans mes yeux que le Colonel aperçut.

— Sacrebleu ! Vous êtes une brave enfant ! s'écria-t-il d'une voix tonitruante.

Et d'un mouvement brusque, m'attirant contre lui, il mit sur mon front un retentissant baiser.

— Ah, c'est que voyez-vous, s'excusait-il aussitôt en me reconduisant, c'est que le Colonel Chaumont est un vieil endurci par facile à berlichonner, mais quand quelque chose l'émeut, il n'y a plus de correction qui tienne.

Il ouvrit la porte de la grille devant moi et me fit un profond salut.

— Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Remettant d'un coup de poing son large feutre sur la tête, le vieil officier rebroussa chemin fébrilement.

Bernard m'attendait, on devine avec

quelle impatience.

Aussi, à peine fûmes-nous en selle que je répondis à la muette interrogation de ses yeux.

— Mon père vit... Du moins, il vivait encore il y a huit ans.

— Ah, je savais bien, moi ! s'écria Sauvage qui fit éclater une véritable joie.

J'avais bien senti que cet homme était profondément attaché au service de mon père, mais je ne compris vraiment combien il l'aimait, que lorsque je le vis se livrer sur sa selle à mille extravagances de joie rien qu'à l'annonce de la bonne nouvelle que je lui communiquais.

Je dus attendre qu'il fut un peu calmé pour lui faire le récit, en détail, de ma visite au colonel.

Il m'écouta attentivement puis me dit :

— Vous avez bien fait, somme toute, de vous confier à ce vieil original. Le meilleur annuaire ne nous eût pas appris grand chose puisqu'il y a déjà douze ans que M. Frédéric n'est plus officier de réserve. Tandis qu'avec les renseignements obtenus, nous sommes sûrs qu'il y a huit ans, il était encore en bonne santé. Hein ! croyez-vous que je me trompais beaucoup en vous disant qu'il ne fallait pas se décourager !

— Je vous dois beaucoup, mon ami. Sans vous, je croirais encore que mon père a péri en mer autrefois ; alors que grâce à votre intervention, je puis espérer le revoir un jour.

— Il faut croire à son retour, mademoiselle.

— Ah, que cela se réalise, mon Dieu ! C'est mon plus cher désir.

Nous avançâmes quelques instants en silence tous les deux réfléchissant.

— Ce qu'il faudrait savoir au juste, dis-je tout à coup, ce sont les causes exactes qui ont forcé mon père à s'expatrier. Pourquoi aussi ma mère est-elle restée ici ?

elle aurait dû le suivre. La ruine n'était pas si complète qu'elle l'obligeât à se séparer de son mari même momentanément, puisque la propriété des Tourelles lui restait avec les revenus qui y sont attachés. Enfin, comme ma mère a-t-elle pu croire mon père mort alors qu'il lui était si facile de s'assurer du contraire ?

Le regard de Sauvage recommença à fuir le mien.

— Ça c'est autre chose... Au fond, ça n'a pas d'importance.

— Au contraire, je veux savoir. Je ne comprends pas ce mystère et si vous savez quelque chose, je vous en conjure, dites-le moi. Je me forge toutes sortes d'idées qui sont véritablement extravagantes... Parlez, Bernard, je vous écoute.

— J'aimerais mieux ne rien vous dire. C'est à Madame de Borel de vous expliquer cela !

— Mais puisque ma mère ne le fera pas ! qu'elle ne le fera jamais. Pour elle, mon père est mort et je dois le considérer comme s'il était mort.

— Heureusement, cela n'a pas suffi à le tuer que de dire qu'il l'était.

— Répondez à ma demande. Sauvage, je vous en supplie.

— C'est assez embarrassant... Enfin puisque vous y tenez et que ça peut vous servir... il n'y a pas grand monde qui sache la vérité... moi, je suis un peu au courant parce que ma mère était à la Châtaigneraie, auprès de Madame de Borel, quand les événements se sont produits. Or, voilà ce que m'a raconté ma défunte mère en me recommandant de n'en parler à âme qui-vive.

Et en tâtonnant, avec des réticences, comme s'il craignait de me heurter, Bernard m'expliqua :

— Dans tous les ménages, ça ne va pas toujours comme on voudrait. Quelquefois, c'est l'un qui a tort... ou bien c'est

l'autre... et, souvent, ça arrive subitement sans que la volonté du coupable y ait guère contribué... Bref, vos parents s'adoraient, c'étaient des baisers continuels... Mais monsieur était léger, étourdi: c'était plus fort que lui d'être si aimable avec tout le monde !... Un soir, qu'est-ce qui s'est passé ? Je ne sais !... Madame a dû être jalouse. Il y a eu des éclats de voix... elle criait, il suppliait. Monsieur devait avoir tort puisqu'il implorait ; mais madame est sévère et ne pardonne pas facilement. Tout son orgueil devait se dresser devant elle... Au matin, madame est partie sans vouloir écouter ce pauvre monsieur qui cherchait encore à la retenir... rien à faire, madame déclarait que l'était l'adieu définitif. Vous connaissez son fameux regard, si glacial, si méprisant et qui ne pardonne pas ?... votre papa a dû le connaître aussi ce matin-là ?

— Pauvre père !

— Oui, pauvre Monsieur Frédéric parce que tous les hommes sont plus ou moins faibles et que ça ne l'empêchait pas d'adorer madame.

— Continuez ?... ma mère est partie, dites-vous ?

— Oui, elle s'est éloignée, refusant par la suite toute entrevue à son mari, lui retournant toutes ses lettres sans les ouvrir lui faisant seulement demander par l'intermédiaire d'un homme d'affaires la possibilité de vivre tranquille, dans l'oubli loin de lui.

— Alors ?

— Alors, je ne sais plus... C'est vers cette époque que la Châtaigneraie a été mise en vente... monsieur l'avait quittée quand il avait vu que madame refusait d'y revenir. Tout le personnel avait été en même temps congédié : le château était donc désert. Depuis, il est resté vide car les visites de M. Piémont ne comptent guère ! Il est resté vide et Monsieur Fré-

déric n'a pas reparu.

— Et ma mère ?

— Madame de Borel est revenue habiter les Tourelles deux ans après la vente de la Châtaigneraie. Elle était vêtue de noir et Félicie disait que Monsieur avait disparu en mer.

— Mais le monde a dû parler, faire des suppositions.

— Peu de gens ont été au courant de la subite discorde, nul n'a donc songé à contrôler les dires de Félicie. Une nuit ayant suffi pour détruire toute l'intimité de vos parents, cela n'avait pu transpirer au dehors. De sorte que pour le monde votre père est bien mort au loin.

— Personne n'a cherché depuis, à s'en assurer ?

— Dame, en dehors de vous, nul n'y avait intérêt.

Je restai longtemps songeuse, pensant à ce drame rapide qui avait si complètement balayé le bonheur des miens.

— Pauvre mère ! murmurai-je, faisant allusion à tout le remords qui avait dû l'assaillir après les premiers mois de colères passés.

— Vous la plaiguez ? fit Sauvage d'un air sombre.

— Oui, répondis-je, car je l'ai vue pleurer bien souvent et je crois qu'il n'y a pas de douleur plus amère que celle qui résulte d'un excès de sévérité alors que le pardon eût été, bien souvent, si facile et si doux à l'âme.

— Mais ne plaiguez-vous pas votre malheureux père ?

— Oh, si ! Il a dû beaucoup souffrir. Pourtant, lui, il avait au fond du cœur la consolation de songer que s'il avait eu des torts, du moins avait-il tout essayé pour les réparer.

Cette pensée-là reconforte, voyez-vous ; tandis que ma pauvre maman est restée avec la terrible hantise de son implaca-

ble sévérité.

— Elle pouvait réparer... essayer de rejoindre monsieur... le rappeler...

— Elle a peut-être voulu le faire... qui sait ! C'était trop tard déjà, hélas. A cette époque, elle n'aura pu sans doute, retrouver sa trace... J'ai vu souvent ma mère pleurer, je suis sûre qu'elle a atrocement souffert. Elle doit ignorer si, oui ou non, mon père est encore en vie ou simplement disparu.

— Vous avez raison probablement. Madame aura essayé de le rejoindre mais Monsieur Frédéric n'a dû laisser derrière lui aucune trace permettant de le retrouver. Désespéré, atteint dans son orgueil d'homme, il sera parti avec la ferme volonté de ne pas revenir et de ne pas être rejoint...

J'arrêtai Bernard dans ses déductions.

— Si mon père a eu une telle pensée, nous ne le reverrons jamais : ces quinze ans d'absolu silence en sont la preuve ! Les jours et les mois continueront de s'écouler sans que rien de lui ne nous parvienne jamais. C'est l'oubli absolu aussi puissant que la tombe. Allez, mon ami, il faudrait peut-être mieux pour la tranquillité morale de ma pauvre maman qu'il fut mort réellement.

— Oh, taisez-vous, mademoiselle Solange, ne blasphémez pas ainsi. Nos paysans disent que tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir, et vous, la fille du disparu, vous ne voudriez pas espérer jusqu'au bout !

Je courbai la tête silencieusement.

Un grand découragement m'avait envahie depuis que je connaissais les causes du départ de mon père.

Au fond de moi-même, un immense orgueil sommeillait auquel j'eus tout sacrifié, même mon cœur, même ma tranquillité, même le bonheur de ma vie entière. Et je songeais que si mon père avait res-

senti ce même levain destructeur alors que ses sentiments de rachat avaient été bafoués et rejetés par ma mère, il était capable, lui aussi, d'avoir pris une implacable résolution et de la tenir jusqu'au bout.

Mon long silence dut impressionner Sauvage qui rapprocha son cheval près du mien.

— Mademoiselle Solange, fit-il d'un ton plus doux, j'ai chez moi une photographie de ma mère prise en groupe avec les gens du château. Monsieur Frédéric, alors enfant, s'était glissé au premier plan. Si, demain, vous voulez venir jusqu'à ma petite maison, vous pourrez l'examiner à loisir.

— J'irai, lui dis-je simplement. Venez me chercher de bonne heure.

Et ma main alla serrer la sienne comme pour lui demander pardon de ma minute d'égarement de tout à l'heure.

7 Juin. — Sauvage fut exact, ce matin.

Dès huit heures, nous étions en route.

J'avais pris mon déjeûner debout, à la hâte, déjà revêtue de mon costume d'amazone.

— Je vois que ma Solange prend goût à ses excursions matinales, fit ma mère en venant m'embrasser. Où donc es-tu allée hier ?

— Du côté des Anthieux. Je connaissais mal cette partie du pays.

— Je crois même que tu le connais en général fort mal puisque toutes tes vacances se sont passées, avec moi, à Dieppe, chez ta tante Marguerite.

— C'est vrai... je connais mieux nos côtes normandes que les environs des Tournelles.

— C'est pourquoi je te confie à Sauvage. C'est un homme précieux qui t'apprendra à aimer notre coin tout en t'en montrant ses beautés. Je suis tranquille

sur toi quand tu es avec lui.

— Vous le connaissez depuis longtemps je sais, mère.

— Sa mère fut une de mes meilleures cuisinières... Tiens, le voici ! Va vite, ma Solange ; amuse-toi bien... les Tourelles ne sont pas toujours gaies pour une jeune fille de ton âge... Mon deuil me fait vivre en recluse. Va, grise-toi d'air et de liberté, à dix-huit ans, on étouffe entre les murs.

Avant de la quitter, je l'embrassai. émue de cette sollicitude qu'elle me témoignait si tendrement, ce matin.

— Oh, pauvre mère chérie si dolente et toujours si triste ! si vous saviez où elle va, votre petite Solange ! si vous saviez de quoi elle parle, votre fillette !... vous seriez peut-être bien surprise de voir qu'il n'y a pas d'âge pour pleurer et pour souffrir... Les enfants ne sont pas responsables des erreurs des parents, mais ils en héritent... J'ai hérité de vos larmes et pourtant les vôtres n'ont pas diminué pour cela !...

Je suis donc partie avec Bernard.

J'ai déjà dit, je crois, qu'il habitait une maison située presque au milieu des bois, de l'autre côté du pays, à quelques mètres de la lisière de la Châtaigneraie.

Comme nous y rendions, nous aperçûmes à mi-chemin, une automobile arrêtée. Un homme, le chauffeur, était couché à plat ventre dans la poussière du chemin tandis qu'un autre — le propriétaire de l'auto, probablement — se tenait debout derrière lui.

Le premier semblait examiner attentivement le moteur de la voiture ; le second, au contraire, enfoncé dans ses fourrures, laissait errer ses yeux sur le paysage ensoleillé.

Je marchais une demi-longueur à peine en avant de Bernard qui observe généralement cette attitude de respect vis-à-vis

de moi, lorsqu'il aperçoit des tétrangers ou que nous traversons quelque hameau.

Or, quand nous arrivâmes à leur hauteur, celui des deux automobilistes qui était couché à terre, se releva et s'adressant à Sauvage qu'il prenait sans doute pour mon domestique, il lui dit :

— Eh, l'ami ! Venez donc, voulez-vous m'aider à soulever la voiture et à la caler avec cette grosse pierre.

Bernard hésitant, me regardait.

— Faites, dis-je en retenant Mascotte.

Mon compagnon sauta à terre, attachant son cheval à un arbre du bord de la route et donna le coup de main demandé.

Pendant ce temps, l'autre étranger se tournant vers moi.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, autant que je pus en juger par le peu que j'apercevais du visage car une grande barbe rousse lui couvrait la moitié du visage.

Il était de haute taille, assez fort sous son ample fourrure, et portait de larges lunettes d'auto.

Il se découvrit devant moi, sobrement mais poliment, et s'excusa de la liberté de son chauffeur d'interpeller si familièrement l'homme qui m'accompagnait.

Je répondis brièvement que mon compagnon était à sa disposition.

Après quelques rapides remerciements l'inconnu étendit le bras vers les maisons du village.

— Pourriez-vous me dire, madame, je vous prie, le nom de ce hameau ? s'informa-t-il.

— C'est Thierville, répondis-je ; un petit bourg de douze cents habitants tout au plus.

— Et ces magnifiques bois que nous avons traversés, tout à l'heure ?

— Ceux de la Châtaigneraie, fis-je en peu de rouge me montant au visage à ce nom presque sacré pour moi.



— Ah, la Châtaigneraie ! répéta l'inconnu comme si ce nom était nouveau pour lui.

Puis m'indiquant du doigt, notre maison qu'on apercevait de loin, toute blanche, de l'autre côté du vallon :

— Cette jolie maison, là-bas, pleine de clochetons, n'est-elle pas à vendre ? interrogea-t-il.

— Oh, non ! m'écriai-je. Nul n'y songe. Elle est habitée et le sera longtemps encore, je pense !

— Je croyais... je confonds, sans doute ! retraça-t-il aussitôt. On m'a parlé d'une magnifique demeure seigneuriale de style renaissance, je crois...

— Hein ! Que dites-vous ?

Avec sa brusque franchise d'ancien soldat, Bernard avait bondi pendant que malgré moi, je me sentais pâlir.

— La Châtaigneraie, à vendre, allons donc ! reprit-il après une minute de stupeur.

— Mon Dieu, je ne sais s'il s'agit de la Châtaigneraie, répliqua l'inconnu. Mon homme d'affaires m'a indiqué dans Thierville... un château... un vieux château presque abandonné mais de style très pur et possédant un parc immense et des bois très beaux... je n'en sais pas davantage et pensais que le premier venu me l'indiquerait sans difficulté.

Le ton de celui qui parlait avait quelque chose de hautain qui eût dû en imposer à Sauvage.

Mais celui-ci ne connaît pas les belles manières et encore moins la servilité sur toute quand quelque chose lui tient au coeur.

— Eh bien, il ne manquait plus que cela avec ce satané notaire de malheur... Encore une de ses idées baroques ! Nous n'avons pas assez de juifs dans la contrée. Faut encore qu'il nous en ramène !

Je tressaillis effarée sentant tout l'in-

jurieuse portée de ses paroles vis-à-vis de l'étranger.

Pourtant celui-ci ne semblait pas disposé à s'en fâcher.

Il s'était tourné vers Sauvage et l'examinait avec une attention soutenue.

Il me sembla remarquer, malgré ses lunettes, que ses yeux brillaient tout à coup étrangement.

— Je veux espérer pour notre beau pays, répliqua-t-il avec un sourire indulgent, que nous possédons en France, suffisamment de vieilles familles capables d'acheter et de payer ce château à sa réelle valeur.

— Ça n'en sera pas moins des étrangers, des inconnus, un tas de propres à rien qui viendront se carrer à la place des anciens propriétaires. Les pierres ont une âme, monsieur, et c'est insulter leur passé, c'est défier le courroux des mots que de venir s'approprier les dépouilles de leurs descendants. Ces biens-là devraient être inattaquables et de pas sortir de la famille ! Il n'y a que l'argent qui change de main sans être jamais à personne. Mais des maisons, des terres, c'est sacré !

La colère de mon pauvre Sauvage devait amuser ceux qui n'en comprenaient pas les motifs réels.

Avec sa figure décomposée, il devait paraître comique à ces gens-là mais moi je le trouvais magnifique dans son extravagance tant je partageais intimement sa vraie pensée...

Le chauffeur s'étant redressé et moqueusement l'interpellait d'un air gouaillieur.

— Eh bien, mon vieux, t'en as une couche de conservateur. Lalala ! C'est rien de le dire ! C'est y que tu serais ton grand-père pour retarder tant que ça ?

— Allons, allons, Morvan ! Hâtez-vous, nous n'allons pas rester là !

Cet ordre brièvement jeté par l'inconnu à son chauffeur me parut une sorte de blâme à l'adresse du ton railleur de celui-ci.

A ma grande surprise, en effet, l'étranger contre qui, pourtant, étaient dirigées les réflexions de Sauvage, l'étranger ne paraissait pas s'en être beaucoup affecté.

Il avait repris sa pose songeuse et continuait de regarder pensivement au loin. Peut-être son orgueil ne condescendait-il pas à vouloir comprendre les remarques désobligeantes de mon intrépide compagnon.

L'air bourru, d'ailleurs, Sauvage avait enfourché son cheval.

— Voilà que ça marche à présent... Votre moteur n'a plus de ratés... Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer, fit-il sèchement.

— Je vous remercie, mon brave, répondit alors l'inconnu en venant vers lui. Voulez-vous me serrer la main. Votre rude franchise m'a fait plaisir : je suis certain que vous devez être un dévoué compagnon.

— Sûr que ce n'est pas l'argent et les belles manières qui me feront changer d'avis, répliqua l'autre posément. Ils peuvent venir les acquéreurs, ils n'auront pas Bernard Sauvage !

Cette belle déclaration fit de nouveau sourire étrangement l'automobiliste.

Mais homme du monde impeccable, il n'insista pas. Se tournant vers moi, il s'inclina après m'avoir, de nouveau, adressé quelques mots de remerciement.

Je remis Mascotte en marche et nous reprîmes, Bernard et moi, notre promenade interrompue.

Après avoir parcouru une centaine de mètres sans parler, je tournai la tête car je n'entendais pas l'automobile démarrer.

Le chauffeur était au volant, prêt à partir, mais l'Étranger se tenait encore

debout, à la place même où nous l'avions laissé.

Immobile, il nous suivait des yeux !

— Hein ! je lui en ai bouché un coin à ce particulier-là ! s'exclama Sauvage d'un ton plein de rancune. Non, mais l'avez-vous entendu parler de son homme d'affaires... parce que la Châtaigneraie est en vente, ça se voit déjà déguisé en Châtelain.

— Hélas, mon brave Bernard, ce ne sont pas vos objurgations qui empêcheront la vente... Si ce n'est pas cet homme-là qui l'achète, ce sera un autre. Et ma foi, autant lui qu'un autre. Il a l'air d'un homme bien élevé... avez-vous vu comme il a interrompu son chauffeur qui se permettait de sottes plaisanteries.

— C'est vrai ! Le maître a été poli N'empêche que ça me fait un rude coup d'apprendre que la Châtaigneraie était en vente, parce que cette fois-ci cela m'a l'air sérieux. Voilà un acquéreur en chair et en os ! C'est pas du chiqué. Et si on n'annonce pas la vente à coups de tambour, du moins la pousse-t-on sérieusement en-dessous.

— Bon sang de bon sang ! Est-ce que Madame de Borel ne pourrait pas empêcher cela !

J'avais eu la même pensée...

Je ne répondis pas, tant d'impossibilités, je le sentais, se dressaient devant pareil espoir.

Mais nous étions arrivés à la petite maison de Sauvage.

Je descendis avec lui et acceptai la tasse de lait qu'il m'offrait pendant qu'il buvait, coup sur coup, trois verres de cidre.

— Ça m'a donné la fièvre cette nouvelle là ! J'en suis tout remué.

— Moi, je remercie Dieu qui a permis que je l'apprenne ainsi... après la vente, cela m'aurait donné un coup plus rude

encore.

— Est-ce que vous espérez pouvoir l'empêcher. Ah, si c'était possible !

— Je ne crois pas, je n'ose rien espérer ! En ce moment, je suis comme assommée. La maison fermée, le grand parc désert me paraissait être un peu à moi : c'était encore à mon père puisque ce ne paraissait être à personne. Mais si j'y vois des visages nouveaux et de l'animation, il me semble que se sera la fin de tous mes espoirs. Comment, après cela, pourrai-je espérer encore que mon père revienne.

Sauvage donna un grand coup de poing sur la table. En cette minute, il était incapable d'autre chose que la violence.

— S'il avait suffi, tout à l'heure, d'étrangler le bonhomme pour empêcher la vente du château, je l'aurais fait, quitte à payer de ma vie ce geste homicide ! mais après lui un autre viendra et ça n'en finira plus !

— Allons, calmez-vous. Demain nous verrons s'il y a quelque chose à faire. Pour le moment, écoutez-moi, je voudrais visiter la Châtaigneraie. Mathieu Savalle les clefs ; demandez-lui qu'il vous les confie ou vous accompagne là-bas... vous le dites dévoué aux anciens maîtres, ne lui cachez pas que c'est moi que le prie...

— Oh, sûr ! il ne refuseras pas !

— Alors, en route. J'ai hâte de retourner aux Tourelles. Je veux essayer quelque chose.

Avant de partir, cependant Bernard me montra la photographie dont il m'avait parlé. Les couleurs en étaient un peu effacées et l'épreuve, somme toute, avait été grossièrement faite.

Je contemplai néanmoins bien longuement le joli garçonnet aux traits décidés malgré leur finesse, qui plus tard était devenu mon père.

J'eus la tentation de demander à Ber-

nard de me confier ce portrait, mais je songeais qu'il représentait aussi l'image de sa mère et que je n'avais pas le droit de priver ce brave garçon d'un si précieux souvenir.

A peine fus-je rentrée aux Tourelles et eus-je changé de costume que, mettant à exécution le plan que j'avais conçu, je rejoignis ma mère dans le petit boudoir où elle se tient, habituellement.

Je me sentais très fermement décidée à lui parler et cette résolution, bien arrêtée, me laissait calme, prête à envisager toutes réponses qu'elle allait me faire.

— Pardonnez-moi, ma mère d'interrompre votre lecture, lui dis-je en m'asseyant auprès d'elle, mais j'ai à vous entretenir de choses que je crois très graves et que je n'ose différer.

— De quoi s'agit-il, mon enfant ? fille étonnée en laissant reposer sur ses genoux, le livre qu'elle parcourait lorsque j'étais entrée.

— Saviez-vous que la Châtaigneraie, fut en vente, repris-je courageusement.

Elle tressaillit.

— Non, nul ne m'en a parlé, répondit-elle, son regard étonné levé vers moi.

— Un hasard me l'a appris ce matin, repris-je.

Et je lui contai notre rencontre de l'automobile en panne et les renseignements demandés et donnés par l'inconnu. Je lui passai sous silence, naturellement, les réflexions passionnées de Bernard.

— C'est la première fois que j'entends parler de cette vente, dit ma mère lorsque que j'eus terminé mon récit, mais je ne vois pas bien en quoi elle nous intéresse si fortement.

Malgré moi, je bondis.

— Oh, mère ! m'écriai-je. Cette maison nous a appartenu autrefois... la pensée que des étrangers vont y demeurer à notre place, me bouleverse. Il me semble que

c'est un mauvais rêve qu'il va me falloir vivre... Je vous en prie, si vous voyez la possibilité d'empêcher cette vente, au nom du ciel, ma mère, agissez.

Ma mère se redressa avec vivacité.

— Je vous en prie, Solange, calmez-vous !... Et raisonnez un peu !... Voyons mon enfant, cette demeure ne nous appartient plus. Maître Piémont l'a achetée il y a bien longtemps, s'il veut la revendre aujourd'hui : il en est maître et je n'ai aucune autorité pour aller lui conseiller d'agir différemment.

— Mais vous, mère, ne pouvez-vous l'acheter ?... Le notaire vous donnerait sûrement la préférence.

— Tu ne songes pas à ce que tu dis, ma pauvre petite. Cette maison vaut au moins un million, et je ne possède pas pareille somme.

— Même en vendant les fermes, les prés, les Tourelles ?

Ma mère se mit à rire.

— Tu déraisonnes, Solange ! Je suis née aux Tourelles et compte bien y mourir. Comment peux-tu me demander de tout sacrifier pour acheter une propriété qui exige un revenu énorme pour être habitée. Qu'est-ce que tu ferais de la Châtaigneraie ?

— Nous irions y demeurer.

— Et après ?

— Nous y vivrions en attendant...

— En attendant quoi ?

Je fus sur le point de répondre : "en attendant le retour de mon père," mais je me retins. A quoi bon ! Est-ce qu'il reviendrait jamais à présent !

Comme je restais silencieuse, véritablement accablée, ma mère allongea le bras vers moi et me prit la main.

— Voyons, ma Solange. Pourquoi te tracasses-tu ainsi inutilement ! Comprends bien que ce que tu demandes est impossible : je ne puis pas, je ne possède pas as-

sez pour payer la Châtaigneraie, même si je sacrifiais tout comme tu me le proposais tout à l'heure.

Je redressai la tête.

— Mais moi ! interrogeai-je.

— Toi ? fit-elle étonnée, sans comprendre.

— Oui, est-ce que je n'ai rien, absolument rien ? La mort de mon père, en me laissant orpheline, me donnait, hélas, des droits à la succession.

Je vis le cher visage maternel se contracter douloureusement.

— Tu me tortures, Solange, et inutilement... Tu n'as rien, rien que ce que je possède moi-même et ce que ta tante Marguerite te laissera après elle.

Je me redressai le regard soudain illuminé.

— Mais elle est riche, elle, tante Marguerite ! Ce que nous ne pouvons faire, elle le peut, elle ! Je vais lui écrire et la supplier d'acheter la Châtaigneraie.

— Comme tu es encore enfant, décidément ! Ainsi, tu t'imagines que ma soeur peut dépenser un million, du jour au lendemain, pour satisfaire seulement le caprice d'une nièce déraisonnable. Je ne veux pas t'empêcher d'écrire à ta tante, mais je te préviens qu'elle va te rire au nez.

Le ton léger et railleur de ma mère me fit du mal en cette minute où ma pauvre tête affolée cherchait une issue au douloureux problème qui me bouleversait.

— Vous n'aimez pas la Châtaigneraie ma mère ! ne pus-je m'empêcher de dire d'un ton amer.

— J'y ai beaucoup souffert ? répondit-elle avec un soupir. Trop de souvenirs attristants s'y rattachent. Mais, toi-même, je ne savais pas que tu eusses un tel amour pour cette demeure.

— Je l'ignorais aussi avant ce jour, répondis-je. Pour que je m'en aperçoive, il a

callu qu'un étranger vint me dire : "j'ai envie de l'acheter et d'y vivre en maître." Oh, alors, ça été toute une révélation. Si vous saviez, maman, j'ai cru que j'allais pleurer là, devant tous... Je me mordais les lèvres pour ne rien rire... Et pourtant j'espérais encore... j'avais foi en vous. Mais à présent, c'est fini, je comprends bien qu'il n'y a rien à faire et que je ne puis rien empêcher !

Je prononçai ces derniers mots à travers mes larmes.

Ah, certes, j'étais désespérée et je sentais bien à présent l'inutilité de ma démarche auprès de ma mère.

Elle me consola de son mieux, par des mots de tendresses et en essayant par tous les raisonnements possibles, de me démontrer que la vente de la Châtaigneraie ne changerait rien, au fond, à la vie délicieuse et tranquille que j'étais appelée à vivre aux Tourelles.

Je la laissai dire, la tête endolorie, me berçant au son de sa voix, sans entendre le sens de ses paroles.

Oh, l'heure douloureuse où la tête appuyée sur le sein maternel en pleine détresse, je me sentais si loin, si seule, si seule !...

10 Juin. — Dès que Bernard m'eût mise en selle, ce matin, je l'interpellai.

— As-tu enfin pu voir Mathieu Savalle ?

— Oui mademoiselle. Il nous attend.

Je respirai soulagée. Depuis deux jours mon brave Sauvage avait, en vain, essayé de rencontrer le garde-chasse. Celui-ci, parti au bourg, n'était revenu que la veille au soir comme me l'explique mon compagnon.

Cette assurance qu'il me donnait que nous allions pouvoir visiter ce jour même le château, m'ôtait un lourd poids de sur la poitrine, tant j'avais craint que le garde n'eût sa consigne, même vis-à-vis de moi.

Nous partîmes rapidement, en silence.

J'avais soigné tout particulièrement ma toilette, chose qui n'était guère dans mes habitudes depuis quelques temps ; mais cette visite à la demeure abandonnée, m'apparaissait comme une véritable cérémonie, une sorte d'hommage posthume que j'allais rendre aux cérémonieux ancêtres sous l'oeil desquels il me faudrait défilier.

Pour aller au château, nous prîmes, cette fois, par la grande route.

— Nous ne passerons pas aujourd'hui par la brèche, m'expliqua Bernard Sauvage. Savalle doit nous attendre à la grille.

Je souris, heureuse au fond.

— C'est presque une visite officielle, répliquai-je le coeur battant de hâte et d'émotion.

Et je pressai ma monture, pour être plus vite là-bas.

Savalle nous attendait, en effet, auprès de la grande grille d'honneur.

A ma vue, il s'avança la casquette à la main.

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous souhaiter la bienvenue à la Châtaigneraie. Je suis heureux que vous vouliez bien me permettre de vous y accompagner.

Je remerciai d'un bon sourire le compliment si bien tourné du brave garçon.

— Mathieu nous ouvrira les portes, expliqua Sauvage dont le visage soucieux ne s'était pas détendu depuis trois jours.

Son air morne me rappela, avec un serrement de coeur, les motifs douloureux qui m'avait fait désirer cette visite au vieux château.

La Châtaigneraie en vente... la Châtaigneraie vendue !... Oh, la pénible hantise !

Ma gaieté factice était tombée et ma présence en cet endroit ne m'apparut plus que ce qu'elle était véritablement ; un

douloureux pèlerinage à des choses mortes qu'on allait profaner.

De nouveau, mon cheval foulait les pavés sonores de la cour d'honneur.

Je lui fis prendre un temps de galop et farouchement, précédant les deux hommes, je m'avançai seule vers l'imposante demeure seigneuriale.

Un coup de cravache rapidement jeté pendant que d'une main ferme, je raidissais les rênes et Mascotte, hardiment, escalada les degrés de l'immense perron. Combien de Seigneurs pompeusement équipés avaient dû, autrefois, avoir ce même geste cavalier.

Un regard circulaire autour de cette cour pavée. Je la vois peuplée d'hommes d'armes et d'écuyers. Je vois des princesses lointaines et des pages effrontés.

Tout un orgueil de race bouillonne en moi.

— Je suis des vôtres... notre sang est le même ! Vous tous qui m'avez précédée ici, ne me reconnaissez-vous pas ?

Vision radieuse qui fait battre plus vite mon sang dans les artères ! mais vision quand même.

Je suis seule au bout du grand perron... seule, au pied de la demeure solitaire...

Ma cravache, en vain, heurte la lourde porte de chêne. Pourtant, le son se répète lentement, dans tous les coins semblant y réveiller les échos endormir.

Un émoi religieux me saisit comme si de toutes ces pierres, une âme s'avançait vers moi à ce bruit.

Combien je me sens petite en face de tous ces preux qui ont passé cette porte que je prétends franchir, à mon tour, sur un pied d'égalité. Leurs mânes orgueilleuses, ne rougiront-elle pas de ma faiblesse ?

De nouveau, je vois le long cortège d'ancêtres qui m'ont précédée et devant l'imposant défilé, je me raidis, je me re-

dresse... Mes regards vivants ne s'abaissent pas devant leurs multiples regards d'outre-tombe :

— Moi seule, mânes orgueilleuses, je vous résume tous !

Etre minuscule, opposé à la masse, je suis là !

Je vis, j'existe : faite de toutes vos vertus et de toutes vos erreurs, de toutes vos victoires comme de toutes vos défaites. Votre force, votre faiblesse, moi seule, je suis vous tous !

De l'arbre immense, il ne reste que le gland mais à lui seul, le fruit est toute la race !

Et je sens le souffle de tous ces héros me saluer, m'accueillir... me bénir.

La dernière des Comtes de Borel peut entrer, elle chez elle, ici !

Impressionnés de ma gravité et de mon long silence, Bernard et Mathieu s'étaient arrêtés au bas du perron.

Ils me regardaient médusés, comprenant peut-être tout le bouleversement que cachait ma songeuse attitude.

Cependant, comme je sautais, seule à bas de Mascotte, ils se précipitèrent vers moi.

Et pendant que Bernard entraînait nos chevaux, Savalle ouvrait les portes

Lourdement, elles tournèrent en grinçant.

Un immense vestibule tout pavé de marbre m'apparut. De lourds bancs sculptés et de hauts panoplies le meublaient.

Puis nous entrâmes dans une large antichambre.

— La salle des armures, fit Bernard. Et la visite commença.

Je fus étonnée de l'ordre admirable qui régnait partout.

Une couche de poussière recouvrait évidemment tous les meubles, mais il n'y avait aucun désordre ; tout était en place, bien rangé, prêt à être utilisé.

Il eût suffi d'un coup de balai et d'un coup de plumeau pour redonner la vie, en quelques heures, à ces vastes pièces

— C'est cette partie du château que Maître Piémont, habite, demandai-je.

— Oh non ! répondit Savalle. Not'maître n'occupe que l'aile gauche, c'est-à-dire la plus infime partie de cette immense demeure. C'est quasiment un appartement à part puisqu'il a une entrée particulière.

Il avait dit not'maître en parlant du notaire et un frisson m'avait secouée misérablement à ce rappel.

— Vous voyez, mademoiselle Solange, me fit remarquer Sauvage à mi-voix, vous voyez que tout est en bon état.

— C'est admirablement entretenu. Jamais on ne croirait que tout ceci est fermé depuis quinze ans.

— Quand je vous le disais que maître Piémont aurait pu habiter le château sans y faire aucun frais.

— En effet. C'est inimaginable qu'il n'ait jamais songé à jouir de tout cela.

— Et regardez. Il n'y a partout que tableaux de maîtres, bois de rose, bronzes massifs, tapisseries anciennes et marbres de prix... avant d'accepter la ruine pour lui et les siens, croyez-vous que monsieur Frédéric n'aurait pas tiré parti de toutes ces richesses ?

— Oui. La vente de tout cela a dû représenter un prix fou.

Je me tus soudain. Une réflexion venait de me traverser l'esprit.

— Comment ma mère, trois jours auparavant, avait-elle pu m'affirmer que je ne possédais rien ? Mon père avait donc tout emporté avec lui ?... Tout ! le prix de ce domaine qu'elle estimait encore à un million ?... Tout le prix de ces richesses amoncelées dans tous les coins ? Question troublante car si ma mère avait acquis la certitude de la mort de mon père,

son devoir maternel n'avait-il pas été de rechercher ce qu'il pouvait laisser après lui ? Et si cette mort n'était pas un fait accompli, pourquoi me disait-elle que je n'avais rien à attendre du côté paternel ?

Mais cette question pécuniaire ne m'intéressait que par les déductions à en tirer de l'existence probable de mon père.

Notre visite se continuait à travers les nombreuses pièces.

Quand nous fûmes dans la salle des chevaliers, longue galerie transformée en salon d'apparat, Bernard s'approcha de moi et me désignant un tableau entre cent autres accrochés le long des murs, il m'expliqua :

— Ici, au-dessus de ce panneau, le portrait de Monsieur Frédéric à l'âge de vingt-cinq ans, au moment de votre naissance environ.

Je m'élançai fébrilement vers la toile qu'il me désignait.

Déjà, sans que je lui demande, Savalle avait fait jouer le ressort des volets directement situés en face de ce portrait.

Et souriant, vivant, animé, le visage de mon père m'apparut pour la première fois...

Tout de suite ses yeux — les miens ! — de si étrange couleur, m'attirèrent.

Oui, je lui ressemblais ! Et transfigurée, je le regardais, les mains jointes, tremblante d'émotion.

Aucune description ne peut rendre ce que je ressentais alors.

C'était un sentiment religieux, à la fois très doux et très douloureux, une joie sans borne de le voir si fier et si beau, de sentir que j'étais sienne autant par le sang que par le cœur et les traits, mais c'était aussi un déchirement affreux de me dire que peut-être, je ne connaîtrais jamais de lui, autre chose que cette image... cette image qui n'était pas à moi et

que je venais de découvrir pour mieux perdre car il était question d'un acquéreur... un étranger quelconque qui ne verrait dans ce portrait qu'un tableau bien fait. Signé d'un nom connu.

Oh, le poignant de cette pensée-là !

Je me tournai vers Mathieu et les yeux pleins de larmes, le suppliai.

— Oh, dites. Est-ce que je peux l'enlever ! Il ne faut pas qu'il soit vendu lui !.. Je puis le prendre, dites ?

— Je ne sais, mademoiselle, bégaya Savalle embarrassé. Il faudrait demander à maître Piémont.

— Voyons ! C'est à moi que cela appartient, ça. On ne peut pas me refuser.. C'est à moi ?

Ce portrait n'a pu être compris dans la vente. On ne vend pas sa propre image.. voyez, il y a un vide à côté, ce devait être le portrait de ma mère. Mon père aura oublié le sien, c'est une inattention, mais je puis réparer...

Et je répétais comme une machine.

— C'est à moi, c'est à moi...

Les deux hommes se regardèrent.

Mon émotion les gagnait.

Je vis Savalle essuyer ses yeux furtivement pendant que Bernard, le regard fixe, se mordillait nerveusement la lèvre inférieure.

Leur silence prolongé me rendit à moi-même. Je compris que ma demande était insensée : rien ne m'appartenait ici.

Tout avait été vendu, même les objets familiers... l'acheteur avait tout payé, jusqu'à ce portrait qui avait pour lui la valeur d'un oeuvre d'art.

Alors, tournant la tête pour ne plus voir le visage souriant qui semblait me suivre des yeux, je m'éloignai, le coeur gonflé de larmes refoulées, essayant de m'intéresser à tous les autres tableaux qui composaient cette magnifique galerie de famille.

Que dirais-je de tous les appartements visités ? J'en ai gardé un confus souvenir.

J'ai vu le berceau blanc, vrai nid de dentelles où j'ai dû dormir toute petite, j'ai vu la chambre de mon père et son cabinet de travail ; j'ai admiré l'élégant boudoir de ma mère et la somptueuse chambre historique... celle où paraît-il, Henri IV a couché !

J'ai vu encore une bibliothèque immense où plus de deux mille volumes de luxe s'étagaient ; une chapelle mystique derrière ses vitraux éclatants, une salle d'armes ancienne où les futurs chevaliers passaient autrefois leur veillée des armes ; j'ai vu des chambres et encore des chambres ; un fumoir moderne auprès d'un jardin d'hiver ; j'ai vu d'immenses cuisines et de non moins grandes salles de service. J'ai vu mille choses encore mais je n'ai guère rien remarqué, poursuivie que j'étais par la hantise d'un sourire affolant et d'un regard doré où des lueurs d'amour et d'orgueil semblaient s'allumer.

Un autre chagrin, plus grand encore, m'était réservé...

Nous achevions la visite du château, quand un son de trompe brusque et prolongé, nous fit sursauter. En même temps un bruit de moteur arrivait jusqu'à nous.

Nous tressaillâmes tous.

Bernard et moi nous nous regardâmes pensant tous les deux, à l'auto de l'autre jour.

Mais Savalle avait couru à une fenêtre.

— Maître Piémont ! s'écria-t-il effaré.

Et mal à l'aise, il me regarda avec embarras.

Rien ne pouvait m'émouvoir en cet instant. Au contraire, il me sembla que c'était le Ciel qui m'envoyait le notaire aujourd'hui.

— Rassurez-vous, dis-je à Mathieu Savalle, Maître Piémont ne vous blâmera



pas de ma présence ici. Je prends tout sur moi.

Et simplement, j'allai vers la porte, au devant de l'usurpateur.

Quand j'apparus au haut du perron, deux personnes le gravissaient.

Le tabellion que j'avais entrevu bien souvent n'était pas seul, l'étranger de l'autre jour l'accompagnait et il me suffit d'un coup d'oeil, pour reconnaître auprès de l'auto, le chauffeur que je connaissais déjà.

A ma vue, les deux hommes s'arrêtèrent étonnés ; mais pendant que le visage du notaire indiquait clairement qu'il me reconnaissait, celui de son compagnon montra une surprise mêlée de raideur.

— Vraiment, en voici une rencontre ! fit enfin le notaire qui ne savait trop quelle contenance tenir.

— En effet, répliquai-je simplement gardant ma position première, auprès de la porte, telle une maîtresse de maison accueillants ses serviteurs.

Et je continuai, sentant le besoin d'expliquer immédiatement ma présence en ces lieux.

— Ayant entendu dire que le château allait avoir un nouveau propriétaire, j'ai tenu à le visiter auparavant ; certaine, cher Monsieur Piémont, que vous ne me refuseriez pas le droit d'y venir.

— Pas du tout, ma chère enfant. Pas du tout ! Vous avez bien fait et je suis enchanté.

Malgré ces paroles de politesse, je vis son regard se porter sur Mathieu Savalle avec une certaine expression d'ennui.

— Oh, ne grondez pas Savalle ! m'écriai-je, je lui ai dit de m'ouvrir les portes et de me précéder... il ne se serait pas permis de me demander des explications... Il m'a tout naturellement obéi et je compte bien que vous ne lui en ferez pas un reproche.

Ces paroles étaient si crâmes et si prétentieuses en même temps, que je vis malgré les verres obscurs de son binocle — car il ne portait pas ses grosses lunettes, aujourd'hui — je vis le compagnon du notaire froncer le sourcil.

— Quelle est cette jeune dame ? s'informa-t-il un peu sèchement.

La figure du notaire passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Vraiment, j'avais une telle façon cavalière de me trouver "chez moi" en sa présence, qu'il y avait de quoi en être estomaqué. Et après ça, il devait se demander comment j'allais accueillir... la suite !

A la demande directe de l'automobiliste, il ne pouvait plus longtemps différer de nous présenter l'un à l'autre, ce qu'il fit avec une sorte d'anxiété.

— Mademoiselle Solange de Borel, des Tourelles... Monsieur James Spinder, le nouveau propriétaire de la Châtaigneraie.

Cette présentation galvanisa toute l'assistance.

Bernard et Savalle étouffèrent un cri de surprise, pendant que subitement, je chancelais et devenais toute pâle : la Châtaigneraie vendue.

De son côté, Monsieur Spinder probablement au courant de ce que signifiait mon nom en regard de sa nouvelle propriété, Monsieur Spinder m'avait pu maîtriser un violent sursaut et il me parut qu'il pâlisait sous sa grande barbe rousse.

Se maîtrisant aussitôt, cependant, il s'était incliné devant moi avec tout l'aisance d'un homme du monde. Mais j'étais trop troublée et soudain trop faible pour pouvoir lui répondre autrement que par une légère inclination de tête.

Le nouveau propriétaire de la Châtaigneraie, ces mots bourdonnaient bruyamment à mes oreilles et il me semblait qu'ils se répétaient en fanfare dans ma

tête.

J'aurais voulu fuir, me sauver loin de tous, pour exhaler librement ma plainte, mais, sous moi, mes jambes se dérobaient. Je dus me cramponner aux pierres sculptées qui formaient saillie autour de la porte.

— Tonnerre ! s'écria Bernard en s'élançant vers moi. Mademoiselle Solange ! mademoiselle Solange !...

Je posai ma tête sur sa robuste épaule, à peine réveillée par sa rude voix d'angoisse où des rancœurs passaient.

Mais Monsieur Spinder s'avança vers moi et écarta Sauvage avec autorité.

— Appuyez-vous sur moi, mademoiselle, dit-il en saisissant ma main et en la passant sous son bras. Venez vous reposer un peu dans la galerie.

Sans force, incapable de volonté pour le moment, je le suivis docilement.

Il avait dû visiter plusieurs fois la demeure avant de l'acheter, car il ouvrit lui-même, sans se tromper, la porte de cette pièce, ce que j'eusse été incapable de faire, moi qui, pourtant, sortais de la maison.

Il m'installa dans un fauteuil, puis il fit jouer les ressorts de plusieurs volets pour donner de l'air et de la lumière à l'appartement, tout cela avec la fermeté accomplie d'un maître de maison qui se sait chez lui.

Il revint, ensuite, vers moi.

— Vous sentez-vous mieux, mademoiselle ? demanda-t-il avec un infini respect.

Et comme je devais être encore très pâle, il ajouta :

— Permettez-moi de vous offrir un doigt de champagne... pour vous redonner des forces et un peu de couleur. Oh, ne me refusez pas, ne dites pas non, je vous en prie ?

Cette offre était faite d'un ton si bon et en même temps si ferme, que je n'osai

la décliner.

Il s'était tourné vers le notaire et les deux hommes restés discrètement près de la porte.

— Allons avancez, messieurs. Nous allons porter la santé de Mademoiselle.

Tranquillément, avec cette souveraine autorité qui lui semblait habituelle, il indiqua au notaire, un placard dissimulé dans le mur, auprès d'une immense cheminée.

— Tenez, fit-il. J'ai vu des coupes ici. Atteignez-en quelques-unes, voulez-vous, pendant ce temps, j'irai chercher du Cliquot à côté.

Docilement, maître Piémont obéit.

Bernard s'était approché de moi et me regardait avec une véritable sollicitude.

— Il me faut pas vous faire du mal, mademoiselle Solange, me dit-il à mi-voix... Voyez-vous, tout cela devait arriver... Et peut-être que ça vaut mieux ainsi.

Si la Châtaigneraie est vendue, c'est sans doute que quelqu'un est revenu pour en donner l'ordre, car jamais on ne me fera croire que Maître Piémont ait été le vrai possesseur de ce château. Tout à l'heure, il ne savait même pas où étaient les coupes !

— Tandis que le nouveau venu était au courant ! achevai-je.

— Oui et il parle en maître.

— Il a payé, cela se sent !

— Enfin, ayez confiance. Il doit y avoir du Monsieur Frédéric là-dessous. C'est lui qui aura fait vendre... autrement, ce n'est pas naturel !

J'essayai de m'accrocher à cet espoir.

Le brave garçon avait peut-être raison.

Déjà, ma nature combattive se réveillait et je songeai qu'il devenait nécessaire d'interroger le notaire.

Mais Monsieur Spinder revenait, portant délicatement du bout des doigts, une bouteille poussiéreuse, au goulot autre-

fois doré.

Sortant un couteau d'une de ses poches, il eut vite coupé les liens qui retenaient le bouchon.

Le champagne jaillit puis moussa dans les coupes de cristal.

Le nouveau propriétaire me tendit un verre et invita, d'un geste, chacun à se servir.

— Je bois à mademoiselle et aux anciens propriétaires de la Châtaigneraie, fit-il en élevant discrètement sa coupe. Je bois à la prospérité de cette maison, au bonheur de ses habitants et de tous ceux dont la place y est marquée.

Et s'adressant directement à moi, avec une lente inclination du buste, il acheva :

— Je termine en formulant tout spécialement ce vœu : que Mademoiselle Solange de Borel se sente toujours ici, chez elle.

— Hurrah ! A la Châtaigneraie et à ses anciens propriétaires ! s'écria Bernard frémissant.

— Mademoiselle de Borel, répéta plus doucement le notaire.

— Et à Monsieur Spinder aussi, fit gauchement Mathieu Savalle dont la voix resta sans écho.

Je n'avais pas encore dit un mot ni pour la plus élémentaire politesse, pour retourner à notre hôte, les vœux que si aimablement, il formulait pour moi.

Je ne pouvais plus longtemps garder le silence.

Je me levai, un peu pâle mais une résolution soudaine au fond de l'âme.

— Vous m'excuserez, monsieur, de ne pas mieux répondre à votre extrême courtoisie dont je vous remercie, cependant, infiniment. Mais, il me serait impossible aujourd'hui, pour la première fois que je bois dans cette demeure, d'élever ma coupe en l'honneur d'une autre personne que celle dont l'ombre semble encore rôder en-

tre ces murs. Je bois à Frédéric de Borel ! A mon père, à son retour !

— A monsieur Frédéric, répéta lentement derrière moi, en écho, la voix rauque de Sauvage qui semblait rouler des sanglots.

Il y eut une minute de tragique silence dans la pièce.

Mes paroles avaient certainement froissé Monsieur Spinder qui devait s'attendre, après tant d'affabilité pour moi, à plus de gracieuseté de ma part, car je le vis d'une main nerveuse — une main maigre et longue, aux attaches fines — je le vis saisir sa coupe et sans mot dire, la vider d'un trait pour la reposer avec la même brusquerie sur la table.

Il n'avait même pas eu la correction d'approuver mon toast !

Cependant, maître Piémont se mouchait bruyamment et Mathieu Savalle, les yeux à terre, tournait avec embarras sa casquette entre les doigts.

Ce fut moi qui la première, rompit le silence pénible en m'adressant au notaire.

— Monsieur Piémont, j'ai quelques renseignements à vous demander ; ne pourriez-vous pas, un de ces jours, me consacrer dix minutes.

— Volontiers, mademoiselle. Quand vous voudrez.

— C'est que cela n'est pas très important pour vous, je ne voudrais pas vous déranger. D'un autre côté, il m'est assez difficile de me rendre à votre étude, c'est un peu loïn.

— Evidemment, le plus simple serait que j'aille aux Tourelles, à mon prochain passage à Thierville. Cela vous va-t-il ?

J'eus une seconde d'amère hésitation en pensant à ma mère qu'il faudrait mettre au courant. Mais il y avait autour de moi des étrangers qui écoutaient et je ne pouvais faire une autre réponse que celle-ci :

— Entendu, venez aux Tourelles. Ce-

pendant, comme c'est moi particulièrement qui désire vous voir et que je suis dehors une bonne partie de la journée, ne pourriez-vous pas me dire, aujourd'hui, quel jour vous pensez venir ?

Pendant que je parlais, je sentais le regard de M. Spinder fixé sur moi.

— Je puis vous écrire la veille, proposa Maître Piémont.

Il m'était impossible de recevoir une lettre sans qu'elle fût d'abord remise à ma mère qui en prendrait connaissance avant moi. Me faudrait-il donc avoir recours au facteur ?... ou guetter celui-ci tous les matins, pour guetter ensuite Maître Piémont sur la route et l'arrêter avant qu'il ne fut arrivé aux Tourelles ?

Mais M. Spinder intervint sans se douter du secours qu'il m'apportait.

— Vous devez venir après-demain, déjeuner ici, avec moi, dit-il au notaire.

— Comment... voulut demander celui-ci qui semblait ne pas se souvenir de cette invitation.

— Si, si, c'est entendu, interrompit M. Spinder avec vivacité. Vous savez bien que j'ai besoin de vous, dans deux jours. Et se tournant vers moi, avec encore une certaine raideur malgré sa souveraine correction :

— Si mademoiselle de Borel veut nous faire l'honneur d'être des nôtres ce jour-là.

— Oh, impossible, monsieur ! Je ne puis sans ma mère... et ma mère ne sort jamais...

Je lui souriais de tout mon coeur, cherchant à atténuer ce que mon correct refus pouvait avoir de blâmable pour son invitation un peu sans façon.

— C'est dommage, fit-il simplement, avec pourtant une légère crispation de son visage comme s'il n'était pas habitué à la résistance. J'avais vu là une excellente occasion de vous faire rencontrer sans tar-

der avec Maître Piémont.

— Oui, c'est regrettable, murmurai-je, n'osant pas proposer de venir à la Châtaigneraie en dehors des heures de repas.

Mais Monsieur Spinder qui ne me quittait pas des yeux, semblait véritablement deviner mes pensées.

Il se tourna vers le tabellion.

— Mon auto ira vous chercher dès le matin... vous serez ici vers dix heures. Je vous laisse libre jusqu'au déjeuner. Si vous voulez aller aux Tourelles ou si Mademoiselle de Borel préfère diriger sa promenade de ce côté, je me ferai un plaisir de lui présenter mes hommages et de mettre à sa disposition, la Châtaigneraie pour pouvoir converser avec vous.

Ceci dit et comme s'il ne pouvait faire vraiment plus pour m'être agréable, il mit ses deux mains dans ses poches et alla se camper en face de la fenêtre, nous laissant libres, maître Piémont et moi, de prendre telle décision qui nous plairait.

J'aurais préféré ne point revenir à la Châtaigneraie et rencontrer le notaire en tout autre endroit : chez Sauvage par exemple, mais à moins de vouloir être tout particulièrement désagréable au nouveau châtelain, je ne pouvais accepter un autre arrangement que le sien : les Tourelles ou la Châtaigneraie.

Et il en fut fait comme il nous l'avait proposé. Je choisis la Châtaigneraie, et pour cause...

— A jeudi matin, ici, sans faute, dis-je en prenant aussitôt congé du notaire.

— A jeudi, confirma-t-il.

Monsieur James Spinder quitta aussitôt la fenêtre et revint vers moi, ce qui prouvait que, malgré son attitude indifférente il ne s'était pas désintéressé du débat.

— Eh bien, aurai-je l'honneur de vous revoir jeudi ? dit-il en m'offrant le bras pour me reconduire.

— Vous êtes véritablement aimable,

monsieur. J'accepte votre offre cordiale : je viendrai à la Châtaigneraie y voir Maître Piémont.

— Tant mieux ! J'aurai le plaisir de vous serrer encore une fois la main avant mon départ.

— Ah ! vous comptez repartir bientôt ? interrogeai-je poliment.

— Oui, à la fin de la semaine. Je serai absent quelques jours... le temps qu'on fasse ici le nettoyage... qu'on enlève cette poussière qui a pénétré partout.

Une crainte fit battre mon coeur.

— Vous vous proposez sans doute de changer l'ameublement... la disposition intérieure du château ? demandai-je anxieusement.

— Du tout ! Tout est bien, ce serait regrettable d'y toucher.

— Oh, oui, ne changez rien, suppliai-je malgré moi.

Il me sembla que son bras pressait un peu le mien contre lui.

— J'essaierai que la Châtaigneraie ne s'aperçoive pas trop du changement de maître, fit-il un peu railleur. Votre domestique m'a fait trop bien sentir, l'autre jour, que ce serait sacrilège et outrecuidant d'oser y rien changer en prétendant faire mieux que n'ont fait les autres.

Je crus à un léger reproche de sa part.

— Bernard est vif, dis-je, pour l'excuser. Il aimait beaucoup cette demeure où il avait grandi à côté de mon père. Il faut lui pardonner ses écarts de langage qui traduisent mal ses bonnes intentions.

— Oh, je suis convaincu que c'est un brave garçon ! j'ajoute même qu'un homme doit être fier d'avoir un tel serviteur et d'inspirer un pareil dévouement..

Nous étions arrivés auprès de Mascotte que Bernard tenait pas la bride.

M. James Spinder m'aida à me mettre en selle.

Il me présenta, une dernière fois, ses

hommages et je cinglai mon cheval qui partit au galop, pendant que derrière moi, j'entendais la voix du nouveau propriétaire dire au garde chasse :

— Savalle, ne vous éloignez pas, Maître Piémont désire vous poser quelques questions.

Cet homme-là est capable de faire gronder le pauvre garçon qui m'a ouvert les portes, pensai-je avec un frémissement de révolte. S'il commet cette vilénie, je connais une brave petite demoiselle qui m'empochera pas cela sans le relever !

Oh, monsieur James Spinder, comme malgré toutes vos attentions, malgré votre exquise politesse et en dépit de toute votre bonne volonté, comme vous restez l'usurpateur pour la pauvre orpheline !

Midi était sonné depuis longtemps déjà lorsque nous franchîmes la grille des Tournelles.

Absorbés chacun par nos pensées, nous avons effectué rapidement le trajet sans parler.

— Madame de Borel va vous gronder, me dit alors Sauvage tristement.

Oh, j'ai tant d'excuses aujourd'hui ! répliquai-je avec indifférence.

A peine arrivée cependant, je sautai à bas de Mascotte et sans prendre la peine de changer de costume, je pénétrai en hâte dans la salle à manger.

Ma mère s'y trouvait seule. Debout près de la cheminée, elle m'attendait le front barré d'un pli de mécontentement.

— Voyez l'heure, me dit-elle seulement en m'indiquant du doigt, la pendule.

— Je sais, je suis très en retard, mais ne m'en veuillez pas, je vous en prie. Je n'ai pu arriver plus tôt.

— Tout à moins m'expliquerez-vous la cause ? répliqua-t-elle sans désarmer.

— Oh, c'est bien simple, dis-je pendant que ma poitrine se contractait terrible-

ment. Je viens... j'arrive de la Châtaigneraie !

— Vraiment !

Cette exclamation fut sèche, mordante, ironique...

Elle suffit à cingler mon courage.

— Oui, repris-je très doucement, mais avec beaucoup plus de calme. J'ai voulu avant que la vente de cette demeure ne soit définitive, y accomplir un pieux pèlerinage... la visiter au moins une fois avant que des mains étrangères n'en aient profané les souvenirs. Mathieu Savalle m'en a ouvert les portes sur mon désir... Oh, rassurez-vous, je n'y étais pas seule. Sauvage a bien voulu m'y accompagner et à ses côtés, je ne risquais rien de déobligeant !

— Cette visite que je blâme, m'explique insuffisamment les causes de votre retard... elle n'excuse pas celui-ci, au contraire !

— Permettez-moi d'achever, mère... Je serais de retour ici, depuis plus d'une heure si les événements ne s'y étaient pas opposés... J'avais terminé ma visite; je regagnais la porte, le dehors, quand maître Piémont est arrivé avec l'étranger de l'autre jour... vous vous souvenez, je vous ai raconté : l'automobile en panne et ses deux voyageurs ?

— Oui, très bien.

— Le notaire n'a pu faire autrement que me présenter ce monsieur...

— Maître Piémont devait être extrêmement surpris de te trouver chez lui, interrompit ma mère d'un air plus mécontent encore.

— Moins encore que son compagnon de m'y voir... Figurez-vous que ce monsieur...

Je fis une pause tant ce sujet m'était douloureux.

— Eh bien ?

— Il se nomme James Spinder, repris-je avec effort. C'est le nouveau proprié-

taire de la Châtaigneraie.

Ma mère tressaillit brusquement.

— La Châtaigneraie est vendue ? fit-elle à mi-voix.

— Oui.

Il y eut un long silence.

Je voyais sur le visage de ma mère que l'événement lui tenait plus au coeur qu'elle n'avait voulu me le montrer jusque-là.

En cette minute, j'eus la prescience que son âme vibrerait avec la mienne.

Mais elle domina vite ce qu'elle devait considérer comme une faiblesse en ma présence.

— Vous n'aviez plus qu'à vous retirer, alors remarqua-t-elle. Votre présence devenait là-bas indiscreète. Qu'avez-vous fait ?

— J'aurais dû fuir évidemment... mais les forces... je m'ai pas pu. Cette nouvelle m'avait assommée... surtout que j'étais déjà très émue par ce pèlerinage... ces choses... ces souvenirs... le portrait de mon père, là-bas, dans la galerie. C'était la première fois que je le voyais...

Je vis ma mère pâlir affreusement.

— Ah ! murmura-t-elle. Il y est encore !

— Oui, vendu avec le reste !

Il y eut un silence véritablement douloureux.

— Continuez, eut-elle le courage de me dire malgré son altération.

— Alors, mère, je ne sais plus bien... En entendant dire que la Châtaigneraie était vendue, j'ai chancelé... il m'a semblé que j'allais mourir de chagrin... Monsieur Spinder s'est précipité et m'a vite fait asseoir dans un fauteuil.

Ma mère s'était levée avec agitation.

— Mon Dieu ! ma pauvre enfant ! Dans quel état te mets-tu inutilement !

— Oh, rassurez-vous, dis-je en souriant tristement. La correction est sauvée : il y

avait du monde et je n'ai pas pleuré !

J'attendais un mot de tendresse mais farouchement tendue à ne pas trahir ses sentiments intimes devant moi, ma mère garda le silence.

— A présent, demandai-je tristement, m'acordez-vous cinq minutes pour changer de costume et venir me mettre à table ?

— Non, ce n'est pas la peine. Il est une heure déjà ! Mange ainsi pour aujourd'hui.

Nous déjeûnâmes donc, mais ni ma mère ni moi n'avions de l'appétit et c'est à peine si nous touchâmes aux mets que Félicie plaçait devant nous.

Au milieu du repas, ma mère qui jusque-là, avait continué de garder le silence, ma mère me questionna sur Monsieur Spinder.

— C'est un homme encore jeune, répondis-je, bien qu'une épaisse barbe qui lui couvre les trois quarts du visage, le vieillisse beaucoup. Il a les manières d'un véritable homme du monde. Il semble joliment avoir l'habitude de commander et d'agir.

— Son nom indique un étranger... un anglais ou un américain, vraisemblablement.

— Il parle admirablement notre langue, dans tous les cas. Il n'a aucun accent, je vous assure.

— Peu importe après tout.

— Ce sera un voisin agréable, risquai-je avec un regard en dessous.

— Je ne fréquente personne ! répliqua sèchement ma mère.

Je n'insistai pas mais ce me parut bon de m'imaginer que ma mère aussi n'aimait pas l'usurpateur ! comme, à présent j'appelais le nouveau venu.

Au moment où nous nous levions de table, Félicie entra avec une énorme botte de roses dans les bras.

— De la part de M. le colonel Chaumont, annonça-t-elle.

Ma mère eut un sursaut.

— Mais je ne connais pas cet homme ! fit-elle étonnée.

J'avais eu un coup de coeur.

— Je l'ai rencontré au cours d'une excursion, répondis-je en m'efforçant de ne pas rougir. C'est un bien aimable vieillard.

— Tu vas finir par connaître tout le monde, s'écria-t-elle d'un ton fâché. C'est que je me tiens pas à ce que tu te lies avec n'importe qui. Comment as-tu été amenée à causer à cet homme ? Qui t'a donc présentée à lui !

Il m'en coûtait beaucoup de mentir ou seulement de répondre à côté, mais je prévis que si je disais la vérité, j'allais déchaîner une explication dangereuse.

— Bernard Sauvage le connaît... en sa qualité d'ancien soldat, répondis-je hardiment.

— Ah, bon, je comprends. Mais néanmoins, je profite de la circonstance, pour te rappeler qu'il faut être prudente. Une jeune fille doit être de la plus farouche réserve et je voudrais que tu surveilles tout spécialement tes relations.

— Oh mère ! pas la peine de me le recommander : Je ne vois personne ! Il a fallu la rencontre de l'auto en panne, l'autre jour, pour que j'échange un salut avec un inconnu et tout de suite, je vous ai mise au courant.

— A la bonne heure ! Quant à ces fleurs, emporte-les si tu veux, j'ai horreur d'en avoir dans mon appartement.

Usant de sa permission, je pris la magnifique botte de roses et la portai dans ma chambre.

Comme je disposais les fleurs dans les deux grands vases de ma cheminée, une petite enveloppe s'en échappa.

— Le colonel a mis sa carte, pensai-je.

Et j'ouvris l'enveloppe.

C'était bien la carte du Colonel, mais il y avait ajouté quelques lignes manuscrites :

“Le Colonel Chaumont présente ses respectueux hommages à Mademoiselle Solange de Borel.

“Ayant pu obtenir quelques renseignements plus précis au sujet de la question posée l'autre jour, il serait heureux de les lui communiquer et se tient à ses ordres, chez lui ou aux Tourelles.

“Humblement à ses pieds.”

Suivait la signature et la date.

Vingt fois, je relus le petit carton qu'un hasard providentiel avait remis directement dans mes mains.

Puis ma surprise passée et après avoir songé avec terreur, à tous les ennuis qui eussent pu en résulter pour moi, si ce papier était arrivé jusqu'à ma mère, je ne pensais plus qu'à la communication que le Colonel devait me faire.

Quels pouvaient bien être ces renseignements dont il me parlait ?

Mon Dieu, pourvu que ce ne fût pas encore quelque douloureuse déception !

11 Juin. — La propriété du Colonel est située à cinq bons kilomètres de la nôtre.

Malgré mon impatience de savoir de quoi il s'agissait je me pouvais m'y rendre à pied, hier, et force me fut d'attendre, à ce matin... la présence de Bernard Sauvage, pour y aller à cheval.

— J'ai du nouveau. Bernard, lui dis-je dès qu'il parut.

— Du bon ?

— Ah, je ne sais ! Le colonel désire me voir : nous allons chez lui.

Je lui passai la carte qu'il lut attentivement.

— Vous ne me dites rien, Sauvage ? remarquai-je en le voyant songeur après sa lecture.

— J'ai peur, répondit-il laconiquement. Depuis quelques jours, les événements nous sont si défavorables que je n'ose plus me réjouir d'avance.

— Vous voulez parler de la vente de la Châtaigneraie ? Oui, c'est une épreuve que j'aurais préféré ne pas connaître.

— Rien ne vous a frappé, Mademoiselle Solange dans cette histoire ?

— A propos de quoi ?

— De ce monsieur au nom si baroque... James Spinder ! c'est pas un nom chrétien ça.

— Qu'importe si celui qui en est le possesseur, est un honnête homme. Est-ce que c'est ce nom qui vous a troublé ?

— Non, mais il y a deux jours, cet homme-là ignorait l'emplacement de la Châtaigneraie et, hier, elle était à lui et il semblait connaître la maison dans tous les coins ! Vous n'avez pas vu pour le champagne, il savait où il y en avait.

— J'ai pensé qu'il était allé en chercher dans le coffre de son automobile.

— Au fait, c'est possible, fit Bernard, à qui cette idée n'était pas venue. Tout de même, ajouta-t-il, elle était joliment poussiéreuse pour sortir d'une caisse ! Et puis vous n'avez pas observé l'air singulier de ce monsieur quand il nous a vue sortir du château, à son arrivée.

Je souris à ce souvenir.

— Oh, si ? surtout qu'orgueilleusement, j'affirmais tout haut, mon droit d'y venir... Je devais même paraître un peu ridicule, alors ! achevai-je en rougissant à ce souvenir.

— Vous étiez sublime, mademoiselle protesta Sauvage avec chaleur. Vous en avez imposé à tous... Maître Piémont n'a pas osé faire ouf !

— Il était si embarrassé de me voir là.



— Monsieur Spinder était plus encore estomaqué ! Ça le chiffonnait de trouver quelqu'un dans son château.

— Il a, tout de suite, demandé qui j'étais.

— Oui, et votre nom l'a joliment troublé.

— Ah ! vous avez remarqué cela aussi, vous ?

— J'ai fait bien d'autres observations encore !... Moi, je ne parlais pas... je n'avais qu'à écouter et à regarder... aussi, j'ai fait mon petit profit de tout.

— Alors, vous avez, comme moi, trouvé que Monsieur Spinder avait été tout de suite plus aimable dès qu'il avait connu mon nom ?

— Oh oui, c'est un homme correct !... il a l'habitude de commander à ses impressions ! Mais rien n'échappe à Bernard Sauvage, s'il y a quelque chose sous roche, il aura beau finasser, avec moi, ça ne prendra pas !

— Que voulez-vous que Monsieur Spinder aît à nous cacher ! Il peut jouer franc jeu avec moi : je ne lui demandé rien.

— Oui, vous êtes une pauvre petite colombe qui ne verrez goutte à toutes ses manigances.

— Encore une fois, que voulez-vous dire ?

— Suffit !... Je suis là ! Reposez-vous sur moi du soin d'avoir l'oeil ouvert... Pas besoin de vous démolir la cervelle à essayer de comprendre ce que vous ne pouvez deviner... Je suis là ! Ne pensez plus à ça. Agissez, seulement auprès du colonel aujourd'hui, et, autour du notaire, demain... pour le moment, mademoiselle Solange, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

J'eus un geste évasif devant ses sous-entendus ? Que voulait-il dire avec son oeil ouvert et ses réticences ?

Monsieur Spinder m'avait paru très na-

turel et très correct. De quoi Sauvage aurait-il pu le soupçonner ? Je ne comprenais pas.

Renonçant à démêler les impressions un peu embrouillées de mon brave compagnon, je lui donnai quelques explications au sujet de ma prochaine visite à la Châtaigneraie.

— Je veux que Maître Piémont me fournisse des détails sur la vente d'il y a quinze ans... Je n'ai pas l'âge de demander des comptes, mais je ne crois pas qu'il ose m'en refuser.

— Faudrait mieux qu'il vous en refuse que de vous conter des inventions qui ne serviraient qu'à nous égarer.

Décidément, Sauvage doutait de tout le monde, aujourd'hui ?

— J'espère bien, pour Monsieur Piémont, qu'il est incapable de soutenir un mensonge ! m'écriai-je avec indignation.

— Bah ! Qui oserait affirmer que l'achat et la vente de la Châtaigneraie ne lui en ont pas coûté quelques-uns.

— C'est ce que nous verrons. Je l'espère bien !... Mais voici la maison du Colonel.

Le vieil officier devait guetter ma venue car à peine nos chevaux s'étaient-ils arrêtés devant sa porte, qu'il apparut près de la grille, et vint lui-même ouvrir.

— Ah ! je comptais bien vous voir, ce matin, mademoiselle ! Je me disais que vous ne tarderiez pas à venir ici ou à me mander chez vous.

— Si j'avais pu faire la route à pied, j'eusse été venue hier, colonel, tant je suis impatiente d'apprendre ce que vous avez à me dire. Mais d'abord, permettez-moi de vous remercier : c'est véritablement aimable à vous d'avoir bien voulu vous intéresser à mes recherches.

— C'est que j'étais navré, l'autre jour de n'avoir pu vous être d'aucune utilité. Et ça me tracassait... je me disais que s-

vous saviez aussi bien chercher dans la vie de votre parent que vous avez su trouve son nom dans un annuaire, vous n'arriveriez jamais au résultat.

—C'est vrai, une jeune fille seule ne peut guère diriger efficacement des recherches... elle manque trop de liberté et d'expérience, répondis-je sans m'apercevoir tout de suite que mes paroles avertissaient le colonel sur l'ignorance où ma mère était tenue par moi de mes actions.

—Oui, évidemment, une femme ne peut pas, reprit-il en généralisant sa réponse comme s'il ne voulait pas remarquer l'aveu qui m'était échappé.

—Vous m'excuserez donc, reprit-il, d'avoir agi pour vous, sans votre autorisation. Je suis un homme d'action et n'aime pas voir traîner les affaires. J'ose espérer qu'en faveur de ma bonne volonté, vous ne m'en voudrez pas de mon incorrection quelque peu indiscrette.

—Oh, monsieur, comment vous remercier, au contraire.

Mais il m'interrompit.

—Vous me donnerez un brin de votre amitié en guise de merci, plus tard, quand vous aurez retrouvé votre parent... Tenez, écoutez-moi...

Il me fit asseoir dans un fauteuil, en face de lui.

Et tout de suite, devinant mon impatience, il commença :

—Après votre départ, l'autre jour, j'ai écrit à quelques-uns de mes anciens officiers que je savais avoir été, autrefois, en relations suivies avec Monsieur de Borel, lorsqu'il était encore des nôtres.

—C'est une idée lumineuse.

—Je le croyais... Voici leurs lettres... Elles m'apprennent peu de choses sinon qu'ils ont cessé toute correspondance avec lui depuis de nombreuses années. Cepen-

dant, l'un d'eux m'envoie ce renseignement assez vague : le fils d'un ancien officier supérieur le fils du général, marquis de Rouvalois, aurait été,—croit se rappeler mon correspondant—rejoindre Monsieur de Borel, il y a quelques années, au plus, au Caire, pour remonter avec lui la Vallée du Nil... C'est une indication... rien de plus, vous voyez ! Il faudrait retrouver ce jeune homme,—avec un tel nom et une telle ascendance, ce ne doit pas être bien difficile—en l'interrogeant, peut-être pourrait-il nous fixer plus affirmativement.

—Le marquis de Rouvalois, répétais-je, cherchant à graver ce nom dans ma mémoire.

—Son fils ! rectifia le colonel ; car le général, s'il vit encore, doit être très âgé... et, s'il m'en souvient bien, il devait avoir plusieurs enfants. C'est un renseignement très vague, que j'ai obtenu de ce côté, vous voyez, car avant tout, il nous faut savoir de quel fils il s'agit.

—En effet, murmurai-je avec un soupir devant toutes les difficultés que cela présentait.

—J'espère bien d'ailleurs, élucider ces diverses questions prochainement... Mais ce n'est pas tout ! Je ne m'en suis pas tenu là, continua le brave colonel. En même temps que j'écrivais à mes jeunes officiers, j'adressais également une lettre à l'office Colonial, à Paris, et une autre au Ministère des Colonies, leur demandant s'ils avaient été au courant des expéditions de M. de Borel.

—Vous avez pensé à tout, fis-je avec admiration, car cette idée-là ne me serait jamais venue.

Il sourit, content de mon approbation.

—J'ai songé que votre parent n'avait pas dû partir seul, mais bien avec quel-

ques compagnons... et du moment qu'il s'agissait d'une exploration en commun e'eût été bien drôle si le ministre des Colonies n'avait pas été tenu au courant.

—Avez-vous réussi à apprendre quelque chose? fis-je avec anxiété.

—Oui, et voici les réponses qui sont à peu près les mêmes aux deux sources :

“Il y a onze ans, un monsieur de Borel, dont on ne me désigne pas le prénom —fit une expédition au Soudan et s'enfonça assez profondément en Afrique”.

—Il s'agit véritablement de Frédéric de Borel, jusqu'à cette époque, ses camarades se rappellent parfaitement avoir reçu de lui, des nouvelles de là-bas... Mais je continue.

“Deux ans après nous retrouvons ce même Monsieur de Borel, sur les côtes de Guinée.

“Puis, pendant quelques années, nous n'entendons plus parler de lui. Mais, plus récemment, il y a six ans, un monsieur de Baurel—dont le nom ne s'orthographe plus pareillement, mais dont la prononciation est exactement la même, —est signalé au Congo, se dirigeant vers la colonie du Cap.

“Enfin, il y a trois ans, on parle d'une caravane dirigée par un Français, et massacrés sur les rives du Couando”.

—Oh, mon Dieu! m'écriai-je en pâlisant. S'agirait-il de lui?

—C'est assez vraisemblable, mademoiselle! Le Couando est une rivière du Sud de l'Afrique... elle se trouvait certainement sur la route suivie par ce monsieur de Baurel.

—Il aurait donc été tué, il y a trois ans! fis-je anéantie.

—Permettez... On me signale, au contraire, que de l'enquête faite à l'époque, par les autorités portugaises de la côte, il

résulte que le Français dont il s'agit n'aurait été que blessé et qu'une tribu du Marousté l'aurait recueilli. De là, on suppose qu'il a pu gagner le Transvaal.

—C'est vague!

—Je vous le concède. Mais si l'on rapproche de cela, le renseignement donné par mes anciens lieutenants, il semble bien résulter que Monsieur de Borel n'a pas péri sur les rives du Couando, puisqu'il y a dix-huit mois, il quittait le Caire en remontant le Nil.

—Ah, plut au ciel que les choses se soient bien passées ainsi.

— Je le désire aussi ardemment que vous, mademoiselle, et si vous m'autorisez à continuer les recherches, je vais essayer, par correspondance, de retrouver Monsieur de Rouvalois afin qu'il nous renseigne.

—Oh, oui monsieur! Essayez, je vous en prie! Et soyez assuré d'avance de toute ma reconnaissance.

—Ne me remerciez pas, mon enfant. Cela me fait plaisir de vous rendre service, j'aimais beaucoup votre père.

Il s'arrêta, interdit, et reprit :

—J'aimais beaucoup Monsieur de Borel; c'était un de ces hommes aimables et bien élevés qui font honneur à l'armée française.

J'avais eu un choc au coeur. Mais j'étais trop fière et trop droite pour accepter de dissimuler plus longtemps avec un homme qui me donnait de telles preuves de dévouement.

—Ne vous rétractez pas, monsieur, en disant “mon père”, dis-je avec une simplicité un peu triste. Je suis bien la fille de Frédéric de Borel et c'est à ce titre que je cherche si ardemment à savoir ce qu'il est devenu.

—J'avais deviné cela l'autre jour, ma-

demoiselle, fit le Colonel avec émotion.

Il ajojuta en me serrant paternellement la main :

—Comptez sur moi, comme sur un vieil ami. Je ferai l'impossible pour vous faire retrouver les traces de celui que vous cherchez.

Comme il n'avait plus rien à m'apprendre, je me levai pour prendre congé. Il m'imita.

—Je ne vous donne pas ces papiers, fit-il en me montrant les lettres qu'il avait obtenues en réponses aux siennes. Je puis avoir besoin de les relire ou d'y puiser un renseignement que ma mémoire usée pourrait n'avoir pas conservé.

—Oh, je n'en ai pas besoin! Je crois que je n'oublierai aucun des noms que vous avez prononcés et, puisque vous voulez bien me prêter vote concours, ces papiers vous seront plus utiles qu'à moi.

Quand nous fûmes sur le point de nous séparer, j'indiquai Bernard au vieil officier.

—Si vous avez besoin de me voir ou de me faire parvenir quelque renseignement, voulez-vous m'écrire chez cet homme, car ne tenant pas à troubler ma pauvre maman déjà si triste, je vais lui laisser ignorer nos recherches jusqu'à ce que nous ayons obtenu des résultats définitifs.

Le Colonel examina Sauvage.

—Cet homme est votre domestique ? questionna-t-il.

—Oh, non! C'est un ancien zouave retraité; c'est aussi un ancien compagnon d'enfance de mon père auquel il est resté profondément attaché. Ma mère a en lui une confiance aveugle puisqu'elle lui confie le soin de veiller—par monts et par vaux—sur son enfant.

—Ah, vous avez été dans les zouaves ?

dit mon interlocuteur s'adressant amicalement à Bernad.

—Oui, mon colonel. Je suis resté huit ans là-bas. Voici treize mois que je suis de retour.

—Eh bien, passez ici, quelquefois. Si j'ai du nouveau pour Mademoiselle de Borel, je vous chargerai de le lui transmettre.

—Bien, mon colonel!

Je serrai longuement la main de l'excellent homme avant de le quitter...

Sa belle ardeur à m'aider m'avait à nouveau, redonné confiance en l'avenir.

Je n'étais plus seule à m'agiter devant un problème difficile, presque insoluble. Quelqu'un d'éclairé, ayant l'expérience voulue et surtout ayant toute latitude pour agir, avait embrassé ma cause et s'en occupait sérieusement.

Les renseignements obtenus au sujet de mon père, m'apparaissent d'ailleurs véritablement encourageants.

Déjà nos recherches sont aiguillées et il ne s'agit plus d'une période de quinze années en arrière à franchir dans l'ignorance absolue.

Non, à présent, j'ai l'intime conviction que mon père vivait encore, il y a peu d'années, et il ne me reste plus qu'à retrouver une trace toute récente.

12 Juin.—Dix heures sonnaient exactement quand je suis arrivée à la Châtaigneraie, ce matin.

Il tombait de l'eau à torrents.

Je m'y suis donc rendue, non à cheval comme d'habitude, car j'aurais été inondée mais en voiture, dans notre vénérable victoria dont le siège du cocher a été supprimé ce qui me permet de la conduire moi-même.

Ce fut maître Piémont qui m'accueillit dès l'entrée.

—Vous êtes exacte, mademoiselle Solange, s'écria-t-il à ma vue. Mais je ne le suis pas moins : voici un quart d'heure que je suis arrivé et j'en ai profité pour faire allumer un bon feu dans la salle afin que nous y soyons bien au chaud.

La salle à manger où il m'introduisit était en effet bien accueillante. Un grand feu de bois flambait dans l'âtre immense et deux larges fauteuils avaient été roulés tout auprès.

— Voyez, fit le tabellion en me montrant la table dont la moitié avait été coquettement dressée et servie. Monsieur James Spinder a pensé qu'on ne causait jamais si bien que devant un bon pâté et une bouteille de vieux vin. Il nous a fait préparer l'un et l'autre.

—Il est véritablement trop aimable et je le remercie vivement, dis-je touchée de tant d'attention.

Il est un peu souffrant, ce matin, mais je pense qu'il viendra vous saluer avant votre départ. Voulez-vous me permettre de le remplacer, en vous faisant les honneurs de la table, ma chère enfant.

Et maître Piémont poussa, devant moi, une assiette et un petit pain doré.

La dinette était si imprévue, si appétissante aussi, que je ne résistai pas à l'aimable invitation. Je m'attablai en face du tabellion et pris ma part des mets préparés en notre honneur.

—Eh bien, fit-il dès le début, causons en mangeant. Qu'avez-vous donc, mademoiselle Solange de si grave à me demander.

J'allais répondre, mais il me parut à cet instant, entendre du bruit derrière moi et je tournai la tête, croyant à la présence d'un domestique.

Il n'y avait personne. Je m'étais trompée, nous étions bien seuls, le notaire et moi, dans la vaste salle aux meubles an-

ciens et aux lourdes armures.

—Je vous écoute, fit le notaire qui devait croire, sans doute, à une hésitation de ma part.

Alors, sans tergiversation, j'attaquai le sujet qui me tenait tant au coeur :

—Je voudrais savoir exactement, cher monsieur Piémont, quels ont été les conditions de vente de la Châtaigneraie, il y a quinze ans.

Le notaire sursauta de surprise.

—Voici un sujet bien grave et bien vieux pour vous, mon enfant, protesta-t-il paternellement.

—Oh, je sais bien que je n'ai pas encore l'âge de vous demander des comptes, repris-je avec fermeté; mais je ne pense pas que, de vous à moi, il y ait le moindre empêchement à ce que vous me répondiez.

—Madame votre mère a dû vous dire...

—Ah, non! je vous en prie, laissons de côté ma mère, interrompis-je, mutine. Ce n'est pas elle qui vous interroge et qui me répond... c'est vous et moi!

—Et, alors!

—Alors, je voudrais savoir si la Châtaigneraie il y a quinze ans...

—Il y a quatorze ans.

—Soit! il y a quatorze ans, a-t-elle, bien effectivement, été vendue par mon père?

—Cela ne fait aucun doute puisque c'est moi-même qui...

—Oui, je sais! On a dit ça...

—Comment, "on a dit"? protesta-t-il.

—On a dit aussi autre chose, continuai-je tranquillement. Ainsi, on a affirmé que la vente n'avait pas eu lieu et qu'en réalité il ne s'agissait que d'une vente fictive.

—Les gens sont idiots qui font courir de tels bruits. Depuis quatorze ans, j'habite, chaque année, la Châtaigneraie.

—Oh, vous l'habitez! Une partie seule-

ment, et encore!

—Je l'entretiens.

—Parlons-en! m'écriai-je en riant, car décidément la stupéfaction du brave notaire m'amusaient.

—Enfin, je touche les fermages et paye les impôts.

—Comme le ferait n'importe quel autre régisseur.

Le front du tabellion se plissa; mes remarques éveillaient sa susceptibilité.

—Où voulez-vous en venir, mademoiselle Solange? Si vous voulez prétendre que je n'avais pas le droit de vendre cette demeure à Monsieur Spinder, je suis prêt à vous montrer les papiers m'y autorisant.

—Vos titres de propriétaires, quoi. Mais il ne s'agit pas de la vente récente mais de l'autre.

—Justement, votre père et moi avons tout réglé avant son départ. Il m'a donné quittance de tout, je suis en règle.

—Oh, je n'ai jamais douté de cela, cher monsieur Piémont! Je vous tiens pour l'intégrité en personne. Je ne veux parler que de la vente réelle ou fictive...

—Écoutez, ma chère enfant, je ne m'attendais pas à de telles demandes de votre part, sinon, j'aurais apporté avec moi, les différents actes y répondant, Madame de Borel les a examinés; elle n'y a rien trouvé à redire, et je puis vous affirmer, sur mon honneur que tout, à cette époque-là s'est passé loyalement entre monsieur votre père et moi.

Je restai une minute silencieuse ma sérénité subitement envolée.

—Ainsi, mon père avait bien vendu la Châtaigneraie! murmurai-je abattue.

—En avez-vous douté, vraiment?

—Oui, j'espérais qu'il ne s'agissait pas d'une vente réelle. L'abandon de cette de-

meure, le soin qu'on avait pris de ne rien y changer, de laisser tout en la même état...

—Vous avez dit, vous-même, que je l'habitais rarement.

—Evidemment! Mais je ne parvenais pas à comprendre qu'un homme tel que mon père se fut séparé de cette demeure familiale. Tenez, vous me l'affirmez; eh bien, je ne parviens pas à vous croire! Tout en moi se révolte contre cette pensée que mon père soit devenu, de sa propre volonté, un étranger ici, que moi, je n'y soir rien?

—Votre père voulait voyager... il n'était pas certain de revenir, car enfin, il pouvait mourir au loin.

—Eh, qu'importe! J'étais là, moi!... Il avait une fille... il ne devait pas. Il n'a pu m'oublier. Ah! ce n'est pas possible: il n'a pas fait cela, je ne le crois pas.

—Vous m'embarrassez très fort, ma pauvre enfant, car je n'ai pas à juger les actes de votre père... Il est certain qu'il aurait dû penser à vous conserver ce patrimoine qui faisait de vous une riche héritière.

—Laissons de côté la question argent, m'écriai-je brusquement. Je ne tiens à la Châtaigneraie que parce qu'elle est le berceau des miens et que j'y suis née. Si je m'inquiète de sa vente d'il y a quinze ans, c'est qu'elle représente pour moi, un point autrement important qu'une fortune si grosse soit celle-ci.

—Et quoi donc peut vous paraître plus important, mon enfant? dit le notaire gravement.

—Mais le retour et la vie de mon père, car vous ne croyez pas à sa mort, vous! Vous savez bien qu'il n'a pas péri en mer comme on l'a dit?

—Voici la première fois que j'entends

dire qu'il soit mort.

—A la bonne heure!

— Mais c'est aussi la première fois qu'on m'affirme qu'il vit encore. Il est disparu, cela seul, je crois, est certain.

—Disparu, disparu! protestai-je. Peut-on dire qu'un homme soit disparu quand on sait ce qu'il a fait et où il a vécu?

—Le sauriez-vous?

—Oui, je sais! affirmai-je avec force bien que, hélas, ma certitude ne fut pas si complète. J'ai cherché et je suis arrivé à suivre sa trace jusque dans ces dernières années. C'est depuis deux ans seulement que j'ai perdu celle-ci; mais patience, bientôt je saurai tout.

—Voici une nouvelle qui me fait plaisir. De tout mon cœur, je souhaite que vous réussissiez, ma chère enfant. Mais que dit Madame de Borel! A-t-elle, comme vous, la même foi aveugle en la réussite.

Si j'avais été plus calme à cette minute j'aurais remarqué ce qui me saute aux yeux, à présent, en écrivant ces lignes, c'est que Maître Piémont ne paraissait pas très ému de mes confidences.

Scepticisme sans doute... Mais qu'importe l'opinion des autres! l'avenir seul donnera tort ou raison à l'espoir filial qui remplit mon cœur.

Cependant, la question précise du notaire au sujet de ma mère, calma mon agitation.

—Ma pauvre maman ignore tout, je n'ai pas voulu troubler sa torpeur douloureuse pour la rejeter en plein drame. Il se peut que mes recherches aboutissent à une tombe, mais il se peut aussi qu'elles arrivent jusqu'à mon père vivant, dans le premier cas, je laisserai ignorer la vérité à ma mère. Dans le second, oh! avec quel bonheur, je le lui ferai connaître.

— Et vous croyez qu'elle partagera

pleinement votre joie.

—Oh, j'en suis certaine, j'en suis certaine!

—On prétend, cependant... pardonnez-moi de vous répéter cet on dit... on affirme que Madame de Borel ne parle jamais de son mari.

—Mais elle en porte fidèlement le deuil, répliquai-je vivement. Elle vit une vie de cloître au milieu des vivants. Elle ne prend aucun plaisir et ne se mêle à aucune fête...

—Par goûts sédentaires, peut-être.

— Non, parce qu'elle se souvient et qu'elle attend.

Le notaire réfléchit quelques instants, puis me dit :

—Écoutez, mon enfant, croyez en ma vieille expérience; j'ai bien peur que vous ne trouviez que larmes et déceptions à remuer ces cendres. Vous êtes jeune, suffisamment riche, la vie s'ouvre devant vous toute riante; laissez le passé en paix... regardez en avant et non en arrière... tout le reste n'est que fantôme et désolation.

Je secouai la tête pensivement.

—Nous ne sommes maîtres ni de nos pensées ni de notre destinée. Depuis que l'ombre du passé m'a effleurée, je me sens envahie de son ambiance: elle m'attire, elle m'étreint, je sens qu'elle me domine... toute ma volonté est tendue en arrière. Je ne songe qu'à faire revivre ce passé chéri, à le ressusciter, en retrouvant mon père s'il vit encore, ou le pleurant éternellement s'il est mort...

Je crus percevoir, à nouveau, un bruit derrière moi.

Ce devait être une hallucination de mon oreille, mais je ne pus m'empêcher de me lever et de m'approcher d'une tenture que je soulevai. Il n'y avait naturellement

rien derrière, qu'une boiserie de muraille toute unie.

— Que faites-vous? fit le notaire étonné.

— Je croyais avoir entendu marcher, répondis-je un peu confuse de mon erreur.

— Je ne pense pas; les appartements situés de ce côté-ci n'ont pas été ouverts encore. Il n'y a que Monsieur Spinder dans la maison et je crois vous avoir dit qu'il avait gardé un peu la chambre, ce matin.

— Monsieur Spinder vit-il donc seul?

— Presque, il est veuf. J'ignore s'il a des enfants, mais je lui sais beaucoup d'amis.

— Il a l'air, en effet, d'être très bon sous sa grande barbe grise et ses vilaines lunettes noires.

— Il a la vue très délicate; le grand jour le gêne, m'a-t-il dit.

Comme mon interlocuteur achevait de parler la porte s'ouvrit et notre hôte apparut.

Je me levai vivement pendant qu'il venait vers moi.

— Vous avez été souffrant, monsieur? m'informai-je aussitôt en serrant la main qu'il me tendait.

— Un peu... une violente migraine.

Je remarquai, en effet, qu'il avait mauvaise mine et paraissait un peu abattu.

— J'ai mal dormi cette nuit, reprit-il en s'éloignant un peu pour se dérober sans doute à mon indiscret examen. Il n'en faut pas plus pour m'abattre. Quand j'aurai eu le plaisir de causer un long moment avec vous, il n'y paraîtra plus.

Je jetai, à la pendule, un coup d'œil de détresse.

— Hélas c'est impossible et j'en suis navrée. Voyez l'heure... Ma mère serait inquiète si j'étais inexacte.

— Vous avez été grondée de votre re-

tard, l'autre jour? s'informa Monsieur James Spinder avec le fameux froncement de sourcils que j'ai déjà remarqué chez lui.

— Pas très fort, répondis-je en souriant. Je me suis empressée d'en expliquer la cause à ma mère et elle a vite passé l'éponge.

— Ah, bon! Et que dit-elle, Madame de Borel, de la dernière vente de la Châtaigneraie? s'écria le Notaire qui, décidément semblait chercher toutes les occasions de connaître les pensées de ma mère.

— Ce qu'elle en dit? fis-je un peu embarrassée.

Et levant les yeux vers Monsieur Spinder... j'ajoutai avec un sourire un peu triste.

— Ce n'est pas très généreux de me poser cette question devant Monsieur si affable et si courtois pour moi, mais vous savez bien que la vente de cette demeure ne pouvait laisser ma mère indifférente.

— Je serais désolée, Mademoiselle, que Mme de Borel vit dans mon achat de la Châtaigneraie une manière d'être désobligeant pour elle et je compte sur votre bienveillance pour l'assurer de mon infini respect et de mon entier dévouement.

Il avait émis sa protestation avec une chaleur qui me toucha.

Instinctivement, je saisis sa main et la pressai entre les miennes.

— Nos infortunes sont bien antérieures à votre venue ici et en aucune façon vous ne pouvez y être mêlé. Ma mère sait depuis longtemps que le sort de la Châtaigneraie ne nous regarde plus et pas un instant, elle n'a songé à vous en vouloir d'en être devenu le propriétaire.

— Cependant, dit-il en souriant, s'il m'en souvient, l'autre jour, mademoiselle, vous ne marquez pas un si complet déta-



chement. Et il me semble qu'en vous adressant à maître Piémont, vous lui avez parlé de vos droits de visite...

—C'est que j'avais encore des illusions avant-hier, répliquai-je en rougissant de confusion. Même contre toute invraisemblance, le coeur en garde quelquefois... c'est si bon de s'imaginer que ce que l'on voudrait voir se réaliser est possible! Mais maître Piémont s'est chargé, tout à l'heure, de me les ôter toutes. C'est un rude médecin que notre cher notaire et il guérit vite les gens de leur cécité volontaire.

—Vous ai-je bien définitivement ouvert les yeux? Etes-vous convaincue au moins?

En parlant nous avons gagné la porte de sortie.

Avant de lui répondre, je laissai mon regard errer lentement sur le parc. Puis, j'eus un sourire mélancolique et reportai mes yeux sur lui:

—Mon Dieu! franchement, je crois que la cure n'est pas complète.

M. James Spinder accueillit mon aveu d'un éclat de rire.

—A la bonne heure! Tenez bon, mademoiselle. Voyez-vous cet ennemi des pêcheurs de lune! ce destructeur de rêves! Gardez vos illusions, quelles qu'elles soient, elles sont sacrées parce qu'elles doivent être belles... D'ailleurs le vrai est souvent si près de l'invraisemblable, la sagesse voisine si fréquemment avec la folie, que je ne sais trop si ce n'est pas vous qui êtes plus près de la vérité que Maître Piémont avec toutes ses froides raisons.

—Acceptez-en l'augure, ma chère enfant, répliqua le notaire de bonne grâce. Monsieur Spinder est peut-être meilleur prophète que nous le soupçonnons. Moi, je ne demande pas mieux que d'avoir tort si cela peut arranger tout le monde.

Sur cette belle boutade du tabellion je

pris congé.

—A bientôt, me dit M. Spinder, qui semblait me voir partir avec regret.

—Bon voyage! répondis-je, me rappelant qu'il devait sous peu s'absenter.

—Oh, souhaitez-moi plutôt un bon retour... J'aurai hâte d'être revenu si je dois avoir quelquefois le bonheur de vous voir ici.

—Ce serait abuser vraiment de votre bon accueil et je craindrais d'être indiscreète...

—Au contraire... promettez-moi de revenir... votre promesse sera mon talisman de voyage.

Il badinait évidemment, néanmoins je fus touchée de son insistance amicale et je promis, sans me faire plus longtemps prier:

—Oh, alors, emportez-là et puisse cette pensée vous faire vite revenir ici.

Il me baisa le bout des doigts et nous nous séparâmes.

13 juin—J'attendais Bernard ce matin pour ma sortie habituelle et au lieu de mon fidèle compagnon, un jeune garçon est venu me prévenir que "se sentant un peu patraque aujourd'hui, Sauvage préférerait ne pas sortir"...

Je suis sûre que le brave garçon est véritablement souffrant car il n'accepterait pas de rester couché pour un rien.

J'ai demandé à ma mère la permission d'aller à pied, tantôt jusqu'à sa petite maison, prendre de ses nouvelles.

14 Juin.— Brave ami! Je me doutais bien qu'il était réellement malade!

Il a dû prendre froid avant-hier matin, sous la pluie, quand il est venu jusqu'aux Tourelles me chercher.

Je lui disais bien qu'il devrait se munir d'un parapluie lorsqu'il tombe de l'eau.

Mais cette idée l'amusait:

—Un ancien soldat avec un pépin!

Et naturellement, il n'avait voulu rien entendre pour changer de vêtements et prendre ceux du jardinier puisque les siens étaient humides.

Toute la matinée, pendant que je causais avec Maître Piémont, puis avec Monsieur Spinder, mon insouciant compagnon de route a conservé ses vêtements humides.

Aujourd'hui, il tousse, il a la fièvre et il ne tient pas debout!

Le Docteur Delorme est venu le voir. Il dit que c'est une bronchite, qu'il doit garder strictement le lit et prendre un tas de tisanes et de sirops.

Pauvre Bernard, tout seul dans sa maisonnette. Cela va bien quand il est valide, mais en ce moment.

Une voisine le veille, mais le temps, quand même, doit lui sembler long.

Il a été bien heureux de me voir arriver chez lui.

Il avait des larmes de joie dans les yeux quand il m'a reconnue.

Heureusement, que mère me permet d'y aller chaque jour jusqu'à ce qu'il soit guéri.

Je vais y retourner tantôt...

16 juin.—Ma malchance continue...

Un accident est arrivé à Mascotte, hier, dans sa boîte.

On l'a trouvée un fort lien de paille enroulé autour de son pied gauche antérieur.

Le boulet est enflé et elle boite.

On voit bien que ce n'est pas Bernard qui la soigne en ce moment!

Me voici privée pour quelques jours de la joie de monter à cheval.

Si, seulement, mon pauvre Sauvage allait mieux!

19 juin.—J'ai trouvé tantôt, chez Ber-

nard, un mot du Colonel Chaumont.

Il m'avise qu'il est parvenu à savoir lequel des fils du Général de Rouvalois a dû accompagner mon père.

Il s'agit du plus jeune, nommée Maurice, mais il paraît que celui-ci est actuellement en Indo-Chine.

Et le Colonel termine sa lettre par cette pittoresque réflexion suivie d'un bon encouragement:

“Ils en ont une santé, ces gens-là de se promener d'un bout à l'autre du globe, quand il leur serait si simple de rester chez eux!

“Enfin, ne vous découragez pas, petite amie, je crois que nous tenons le fil!”

Bernard et moi avons été contents de constater que le Colonel ne nous oublie pas. C'est que les jours s'écoulent bien lentement à présent que je suis inactive et qu'il ne me reste plus qu'à attendre le résultat des démarches du Colonel.

Si, seulement, elles réussissent! Je crains tant qu'il ne soit sur une fausse piste.

22 juin.—Monsieur Spinder est de retour depuis hier paraît-il.

C'est la voisine qui soigne Bernard qui le lui a annoncé hier soir.

Il n'est pas seul à ce qu'il paraît et la femme n'a pas manqué de me mettre au courant dès qu'elle m'a vue.

— Pensez, mademoiselle, qu'il ramène avec lui deux espèces de grands diables noirs comme des démons, avec des yeux gros comme le poing et des dents longues comme des doigts.

— Je connais le portrait, a fait Bernard qui malgré sa faiblesse s'amuse à taquiner la brave femme. Ce sont bien des démons venus de l'enfer, même qu'en Algérie on les appelle des moricaux.

—Ce sont des nègres! m'écriai-je amusée.

Mais la femme ne riait pas.

—Jésus, Maria! Je ne sais pas quel nom ils portent, mais sûr que ce ne sont pas d'honnêtes chrétiens!

—Monsieur Spinder a-t-il ramené avec lui d'autres personnes? demandai-je.

—C'est probable, car il était suivi d'une multitude de caisses et de colis. Peut-être contenaient-ils encore deux ou trois douzaines de gorilles semblables aux deux autres... c'est probable qu'on ne doit pas permettre à ces gens-là de voyager dans les trains.

Cette fois, Bernard et moi ne pûmes contenir notre hilarité.

—Bien, bien, reprit la femme un peu offusquée de notre gaîté; quand vous les verrez, vous direz comme moi qu'il y a au pays assez de braves gens pour faire le service au château sans qu'on impose aux honnêtes gens, le voisinage et la vue de pareils sacs de charbon.

—Bah! fit Bernard. Lorsqu'ils seront bien débarbouillés, vous n'y penserez plus.

—Eh bien! s'il n'y a que moi pour leur donner l'eau et le savon!...

Quand je suis partie, Sauvage taquinait encore la voisine avec ses deux amis moricaux.

25 juin.—Depuis deux jours, je trouve Bernard soucieux.

Je remarque qu'il semblé gêné en ma présence. Il garde le silence, de longs moments, quand je suis là et si je lui parle de mon père, du colonel, de nos projets, il secoue pensivement la tête sans répondre.

Saurait-il quelque chose de nouveau et craindrait-il de m'en le révéler?

Mais non, je suis folle de m'inquiéter si facilement. Sauvage est affaibli par la maladie et son état est cause de cette dépression morale qui me fait douter de lui...

29 juin.—J'ai fait tantôt la connaissance d'un étranger au pays.

Et dans quelles dangereuses circonstances:

J'en frémis encore, en y pensant! Pour aller voir Bernard, j'avais pris aujourd'hui, la charrette anglaise attelée de Mylord, car Mascotte est toujours incapable de sortir.

En le quittant, au lieu de revenir directement aux Tourelles, je suis passée par la route d'Autrebec afin d'y visiter une famille pauvre que ma mère entretient.

Ma charrette allait au pas car la côte est raide à monter.

Devant moi, un monsieur très grand, très mince, marchait posément, les mains nues derrière le dos.

Tout de suite, j'avais remarqué cette silhouette qui répond au signalement de mon père.

Depuis quelque temps, je dévisage tous les hommes qui sont grands et minces... Comme il y en a quand on fait attention!

Done celui de tantôt avait attiré mon regard et comme je ne le voyais que de dos, je donne un léger coup de fouet à Mylord pour accélérer son allure.

Mais voici que justement du talus à peine marqué de la route, débouche un troupeau de boeufs que je n'avais pas vus venir, cachés qu'ils étaient par une épaisse haie d'aubépines.

Devant cette avalanche de ruminants, mon cheval s'effraie. Il recule, se cabre, parvient même à se dresser sur son train de derrière, assez haut pour que je perde ma maîtrise.

Je pousse un cri perçant et lâche les guides que, consciente du danger, pourtant, j'essaie en vain de ressaisir.

Les boeufs effrayés se précipitent à la débânde.

Leur désarroi augmente l'affolement de Mylord.

Il lance des ruades et, finalement recule si bien qu'une roue de la charrette gravit un tas de cailloux et que, précipitée de mon siège, je me crois morte.

Mais mon corps inanimé ne tombe pas sur la route. Deux bras solides m'ont saisie au vol et délicatement déposée en lieu sûr.

Et pendant que sous l'empire de l'émotion, je perds tout à fait connaissance, mon sauveur s'élançait à la tête du cheval, le saisit aux naseaux et, après quelques instants de lutte, parvient à le maîtriser.

Quand je repris mes sens, j'avais encore l'impression d'être dans la voiture et j'éprouvais la sensation d'un siège branlant qui se renverse en arrière.

Pourtant, un homme penché sur moi essayait de me ranimer en éventant un journal près de mon visage décoloré.

Voyant que je remuais faiblement, il entoura mes épaules de son bras et me soutint.

—Où souffrez-vous, madame? êtes-vous blessée.

Cette voix anxieuse me fit ouvrir les yeux tout à fait et je reconnus l'inconnu qui marchait devant moi, tout à l'heure.

Me rendant compte que je lui devais la vie, j'essayai de lui sourire et de le remercier.

Je devais être très pâle car il répéta:

—Je vous en prie, rassurez-moi. Où souffrez-vous, madame?

—Je n'ai pas mal, bégayais-je.

—Vous n'êtes pas blessée?

—Je ne crois pas... je me sens très faible mais c'est la peur.

—Dieu soit loué! J'ai bien cru que c'en était fait de vous.

Je compris ce qu'il voulait dire et fer-

mai les yeux en frissonnant.

Il crut à un second évanouissement car il se mit à genoux près de moi et son bras me soutint plus fermement.

Mais ce n'était qu'une dernière faiblesse nerveuse que quelques larmes malgré moi répandues calmèrent vite.

Bientôt, je pus remercier de tout mon coeur celui à qui je devais la vie. Il parut gêné de l'explosion de ma reconnaissance.

—Oh, je vous en prie, madame, protesta-t-il. N'exagérez pas mon mérite. Je n'ai fait que mon devoir tout simplement. Je n'ai eu que la peine de vous recevoir dans mes bras et de vous déposer sur l'herbe.

—Vous m'avez sauvé la vie. Sans vous j'étais perdue!

—Ce qui me frappe le plus en cette affaire, reprit-il en déviant légèrement la conversation, c'est l'attitude de ce bouvier. Il ne s'est préoccupé que de ses boeufs qu'il avait du mal à rassembler, et il était furieux comme si votre cheval était cause de tout le mal! Ces paysans sont véritablement étranges. Leurs bêtes passent avant tout et la vie des gens ne leur paraît qu'un accessoire!

—Mon cheval est-il blessé? demandai-je avec inquiétude.

Il se mit à rire.

—Comment, vous aussi, Madame! Votre première pensée est pour votre cheval!

Je ne pus m'empêcher de répondre à sa gaîté.

—Oh, pardon, protestai-je en riant. Ma première pensée a été de vous remercier.

—C'est vrai.

—Mais ma seconde aurait dû être de m'informer si en maîtrisant mon équipage, vous ne vous étiez pas fait mal vous-même.

—Non, rien.

—Heureusement!

—Nous en sommes quittes pour la peur, tous les deux!

—Ma voiture est plus malade, probablement? fis-je navrée en pensant aux dépenses que cela allait occasionner à ma mère qui, certainement me priverait, pendant quelque temps, de toutes sorties en voiture.

—Il fit avancer et reculer Mylord en

L'inconnu alla l'examiner attentive-suivant soigneusement le mouvement des roues, des essieux et des brancards.

—Rien! annonça-t-il joyeusement. Rien de cassé! Tout au plus, les cailloux ont-ils erraflé le bois d'une roue, mais un peu de peinture et il n'y paraîtra plus.

Alors, vraiment, j'ai de la chance d'en sortir ainsi.

—Certes! Une voiture à quatre roues n'y aurait pas résisté.

Je me levai car, pendant tout ce dialogue, j'étais restée assise, et je rajustai ma toilette un peu chiffonnée.

—Que comptez-vous faire, à présent? me demanda l'inconnu en revenant vers moi.

—Je vais rentrer chez moi, car je ne me sens pas en état de continuer ma route.

—Vous habitez loin, madame?

Sa question qui eut été indiscreète en toute autre circonstance était naturelle à ce moment-là.

Je me tournai vers le vallon.

Coïncidence curieuse, mon accident se produisait sur la même route où trois semaines auparavant, j'avais rencontré l'automobile en panne de monsieur Spinder.

De loin, je montrai donc à celui qui m'interrogeait, les clochetons de notre maison:

—Là-bas, expliquai-je, cette maison flanquée de tourelles; vous voyez.

—C'est encore loin.

—Non pas trop: une demi-heure à peine.

—Mais vous ne comptez pas y retourner en voiture.

—Oh, non! J'ai eu trop peur! Je crois que je n'oserais pas remonter.

—Et vous ferez bien. Ce cheval est véritablement nerveux, il doit être habitué à une main plus ferme que la vôtre.

—En effet; habituellement, je ne conduis que ma jument, mais celle-ci à une entorse et j'ai dû me servir de ce pur sang qui est vif et habitué à être mené par un de nos hommes.

—Comment ferez-vous pour retourner, répéta l'inconnu qui continuait de regarder les Tourelles.

Il ajouta, devinant mon embarras.

—Si vous désirez mon assistance, madame, disposez de moi. Je puis vous accompagner jusqu'à votre porte.

—Oh, non! m'écriai-je vivement, mère serait trop inquiète et ce serait véritablement abuser de votre complaisance. Je vais rentrer à pied et ramener ma voiture.

Je m'avançai vers Mylord et voulus saisir sa bride mais la bête, en me reconnaissant, dressa les oreilles et fit un écart.

Vivement, l'étrange saisit l'autre guide et maintint l'animal.

—Vous ne pouvez conduire ce cheval, il est trop irascible en ce moment. Je vous en prie, je serai plus tranquille, permettez-moi de vous accompagner.

—Mais il faut traverser le village...

Je me tus soudain, me sentant rougir, n'osant pas lui dire que cela me paraissait incorrect d'être vue avec un homme que je ne connaissais pas.

Il comprit sans doute ma restriction, car il reprit:

—Rentrez seule, madame, et laissez-moi

ramener cette bête derrière vous.

Heureusement, une idée me vint.

—Oh, non! tenez, ce n'est pas la peine de vous donner ce mal. Conduisez ma voiture jusqu'à la maisonnette située un peu plus bas, à l'entrée du bois, cela suffira.

—Là où il y a un homme malade? demanda-t-il légèrement étonné.

—Oui, justement.

C'était la maison de Bernard.

—Je ne pense pas que cet homme puisse être pour vous d'un grand secours.

En parlant, il changeait la direction du cheval.

—Non, mais le laisserai chez lui, Mylord et la charrette que je ferai prendre plus tard par un serviteur.

—Comme il vous plaira.

Il me semble que l'inconnu tout en se pliant à ma volonté, n'était pas satisfait de mon plan.

Il devait, d'ailleurs, s'attendre à une reconnaissance moins réservée de ma part.

Il se mit donc en route sans parler et sa subite raideur m'attrista.

J'aurais voulu pouvoir lui dire quelque chose d'aimable, l'assurer que je lui garderais une éternelle reconnaissance, que les miens seraient heureux de le remercier eux-mêmes, de vive-voix, mais quand je levai les yeux sur lui, je rencontraï un visage fermé qui faisait mourir les mots sur mes lèvres.

Comme nous approchions de la maison de Bernard, il se tourna vers moi, cependant.

—C'est bien ici que vous avez voulu dire? madame?

—Oui, monsieur.

Il hésita, puis finit par dire.

—Je dis "madame" mais c'est peut-être "mademoiselle".

—Oui, c'est "mademoiselle" répondis-je

en rougissant comme un coquelicot.

La femme Maçon, la voisine de Sauvage, en me voyant arriver à pied et escortée, leva les bras au ciel et s'écria:

—Bon sang! Un malheur! Sûr, il est arrivé un malheur à mademoiselle!

Un cri d'angoisse, à l'intérieur de la maison, lui répondit, et je compris que ses exclamations avaient été entendues de Sauvage.

Ne pensant plus qu'à rassurer celui-ci, je m'élançai dans sa chambre et laissai mon sauveur se débrouiller avec la femme.

En deux mots, je mis Bernard au courant.

Malgré sa respectueuse affection pour moi, il commença par me gronder fermement.

—En voilà une idée, prendre Mylord qui est la bête la plus nerveuse que je connaisse? Non! mais c'est tenter le sort! Est-ce que vous tenez tant que ça, à perdre la vie! Si, encore, vous l'aviez attelé à une voiture lourde; mais non, vous prenez la charrette, c'est insensé!... Ah! quelle misère! Etre là, cloué par un maudit rhume!... Mascotte blessée... Cet accident... tout cela n'arrive pas quand je suis auprès de vous!... Attendez que j'aille mieux, sapristi, et d'ici là, allez à pied ou faites de la bicyclette.

La colère du brave garçon en tout autre circonstance ne m'eût pas autrement affectée car je sentais son inquiétude et je voyais que c'était par affection qu'il parlait ainsi, mais l'étranger était entré et l'entendait, et je me sentais affreusement gênée.

—Gardez votre courroux pour cet imbécile de bouvier, dit mon sauveur en intervenant.

Croiriez-vous que cet individu ne se mettait même pas en peine de secourir ma-

demoiselle et qu'il ne se préoccupait que d'un boeuf qui refusait de rentrer en rang. C'est insensé que de telles brutes puissent exister.

Bernard s'était soulevé à la vue de l'arrivant. Changeant subitement de ton, il répondit :

— Heureusement, monsieur, vous étiez là. Mademoiselle vient de me raconter qu'elle vous devait la vie. Je ne suis qu'un ancien serviteur mais, permettez-moi de vous remercier au nom de toute la famille et de tous ceux qui connaissent et qui aiment mademoiselle. Ah! s'il avait fallu qu'un malheur arrive! Tonnerre! Cette pensée me rend fou!... Tenez, monsieur, voici ma main, touchez-là, c'est celle d'un homme qui n'a jamais renié ses serments et je fais, aujourd'hui, celui de vous être dévoué à jamais. Si vous avez besoin d'un homme prêt à se faire hacher pour vous, me voilà, vous n'avez qu'un signe à faire.

L'inconnu s'approcha de Bernard et lui serra fortement la main.

— J'espère bien n'avoir jamais besoin de faire appel à votre dévouement car vraiment ce serait trop exiger pour un si léger service, mais je suis heureux des paroles que vous venez de prononcer car elles me prouvent que mademoiselle doit être bonne infiniment pour avoir su inspirer à ceux qui la connaissent de tels sentiments.

Puis se tournant vers moi, il m'enveloppa d'un long regard et s'inclina.

Je lui tendis la main... vraiment je ne pouvais moins faire, car moi, je savais bien, sans exagérer, que je lui devais la vie.

— Au revoir, monsieur... et merci, mille fois merci!

Ses doigts fiévreux laissèrent sur les miens qui étaient glacés, une sensation de

brûlure.

— Qu'est-ce que c'est que ce monsieur, demanda Bernard après que mon sauveur fut parti.

Je tressaillis.

Dans mon trouble, j'avais oublié de lui demander son nom.

— Il ne doit pas être d'ici... C'est la première fois que je le vois.

— Moi aussi... pourtant, je crois connaître tous nos jeunes gens des alentours... Hé! Madame Maçon, arrivez-là.

A l'appel de Sauvage, la voisine accourut.

— Dites donc, la mère, qu'est-ce que c'est que ce particulier-là?

— Ah, ça! Je n'en sais rien, mais il m'a l'air d'un fameux original. Croiriez-vous que pendant qu'il attachait le cheval sous la remise, il m'a demandé le nom de mademoiselle...

— Et alors?

— Eh bien, quand je lui ai eu dit, il a sursauté à croire qu'il allait tomber à la renverse. "Solange de Borel, qu'il répétait... Ah, c'est la petite Solange! ajouta-t-il plus bas!..." sauf, votre respect, mademoiselle, je vous affirme qu'il a dit "ah, c'est Solange!" Même qu'il avait l'air de joliment connaître votre nom. Et tenez, cela a dû lui faire plaisir, tout de même, de l'entendre car voyez, il m'a mis ça dans la main!

La brave femme, encore tout ahurie de son aubaine montrait, dans le fond de sa main, une belle pièce de cent sous, toute neuve.

— Bizarre, fit simplement Bernard.

Mais moi, toute remuée, je me penchai vers le malade et lui dis :

— Sauvage, dites, vous êtes certain que ce n'est pas "lui"?

— Qui "lui"?

— Mon père ?

Sauvage se mit à rire.

— Ça non, ce n'est pas lui, j'en suis sûr.

Vous n'y pensez pas, mademoiselle. Votre père a quarante et quelques années à présent; alors que le monsieur qui sort d'ici n'a guère plus de vingt-six à vingt-huit ans.

— C'est vrai ! Je suis folle.

Bernard venait en effet, de me faire remarquer l'âge de mon sauveur. Toute émue par ma mésaventure. Je n'y avais pas même fait attention.

Je restai quelques minutes auprès de Bernard, puis, le corps las, mal remise de mon émotion, je repris, à pied, la route des Tourelles.

Je marchai songeuse, pensant à l'exclamation de l'inconnu rapportée par la voisine de Sauvage et j'essayai de comprendre comment et pourquoi mon nom avait pu émouvoir mon sauveur ! Mais après avoir retourné dans ma tête un tas de suppositions, j'en arrivai à croire que la bonne femme avait dû broder un peu comme toutes nos commères de village qui éprouvent toujours le besoin d'en dire plus long qu'elles n'en savent.

Et ce soir, je raisonne pareillement : mon nom pouvait avoir été déjà prononcé devant l'étranger ; celui-ci peut ne pas l'ignorer, mais de là à "en tomber à la renverse" et surtout à m'appeler "Solange" tout court, il y avait un monde.

30 Juin. — J'ai mal dormi cette nuit.

Dans un demi-sommeil, j'avais sans cesse l'impression d'un mouvement de roulis suivi d'une dégringolade et d'une chute.

Eveillée en sursaut, je me dressai sur mon lit effrayée et pendant quelques instants, je restai, le cœur oppressé et frissonnante, puis me rendormir ensuite et n'en retrouver que mieux mon cauchemar.

Dès le matin, Monsieur James Spinder

a envoyé ici une grosse gerbe de fleurs en même temps qu'il faisait prendre de mes nouvelles.

Qui donc, a bien pu parler de mon accident ?

Cette attention du châtelain a mis ma mère en émoi. Elle est venue me trouver dans ma chambre alors que j'étais encore au lit.

— Que t'est-il donc arrivé hier ? En revenant ici, à pied, lorsque tu étais partie en voiture, tu m'as simplement dit que tu avais laissé la voiture chez Sauvage parce que Mylord t'avait paru nerveux... Tu m'as caché la vérité puisque ce matin, les gens s'inquiètent de ta santé.

— Pardonnez-moi, mère, si je ne vous ai dit qu'une partie de la vérité, mais je craignais de vous effrayer en même temps que je redoutais d'être privée par vous de sorties en voiture... Je m'ennuie tant quand je reste à la maison.

— Enfin, qu'est-ce qu'il y a eu, au juste ?

— Oh, presque rien. Mylord a fait quelques ruades, j'ai eu peur et j'ai crié. Quelqu'un qui passait sur la route a arrêté mon cheval et m'a descendue de voiture. J'aimais autant aller à pied que de revoir Mylord sauter au bout des brancards de la charrette.

Elle sourit :

— Je te croyais plus brave ! Mais quel est le nom de ce passant empressé ?

— Ah ça ! motus comme dit Bernard. J'ai oublié de lui demander son nom et jamais je ne l'avais vu avant. Pour une fois que le Ciel m'envoie un sauveur, je me suis conduite comme une étourdie.

— En effet, car je suis dans l'impossibilité de remercier celui qui t'a rendu service.

— Il m'a sauvé la vie, mère, repris-je doucement. Sans lui, Mylord aurait peut-être pris le mors aux dents... Il y avait



un troupeau de boeufs qui couraient en tout sens, à travers la route.

— Tu as donc été réellement en danger.

— Oui, mère, un peu... pendant quelques secondes... la voiture a failli me renverser.

— Et tu ne me dis rien ! Il faut que je t'arrache la vérité par lambeaux ! Ainsi, hier, on aurait pu me ramener ma fille inanimée. Oh, c'est épouvantable !

— Tout est bien fini, c'est le principal.

— Heureusement. Mais il me faudra remercier celui qui t'a porté secours ; c'est un devoir de reconnaissance dont je ne laisse le soin à nul autre.

— J'essaierai ma mère de connaître son nom.

— Oui, il le faut !... Et ce cheval... Il est nerveux, je m'en débarrasserai.

— Oh, non, mère ! avec Sauvage, Mylord se conduit très bien.

— Evidemment, mais je ne tiens pas à entretenir un cheyal spécialement pour le service de ton ami Bernard, d'ailleurs, Mascotte suffit à notre modeste train de vie et je n'ai vraiment pas besoin de deux chevaux.

— Patatras ! C'était bien ce que j'avais prévu. Et vous me grondez parce que j'essaye d'atténuer la vérité. Me voilà réduite à toujours aller à pied ou à sortir en voiture... Fini, mes promenades à cheval, car vous ne me permettez pas de monter seule, pas plus que vous ne m'autorisez à faire de la bicyclette sans compagnie...

Ma mère me prit la main affectueusement.

— Allons, ne t'énerve pas ! Je n'aime pas te voir t'agiter ainsi, sans motifs... Promets-moi de ne plus te servir de Mylord et n'en parlons plus.

— Oh, cela ! Pas besoin que vous me le recommandiez : j'ai eu assez peur.

— Tu es brûlante, fit-elle ne me tou-

chant le front. Reste couchée, un peu, ce matin, je vais répondre à l'envoyé de Monsieur Spinder que tu vas aussi bien que peut aller une petite fille imprudente et déraisonnable.

Et voilà pourquoi j'écris ces quelques lignes dans mon lit.

2 Juillet. — Ai-je rêvé ?

De la fenêtre de ma chambre, d'où je domine toute la vallée, j'aperçois très bien la route de Noyville.

Or, ce matin, j'ai cru voir la silhouette, à cheval, du monsieur qui m'a sauvé la vie l'autre jour.

Pour m'en assurer, j'ai pris une jumelle mais le chevalier s'était éloigné et je n'ai pu le distinguer que de dos.

Mon doute persiste donc.

Si c'est bien mon sauveur, que j'ai vu ce matin, sur la route... autour des Tournelles, c'est donc que ce monsieur habite la région ou y réside momentanément...

Mais voilà, ne me suis-je pas trompée ?

4 Juillet. — Ah, ça ! Qu'est-ce qu'il avait encore, Bernard, aujourd'hui.

Il change véritablement.

Je suis allée le visiter comme je le fais chaque jour, lui apportant de ces petits riens qui font toujours plaisir aux malades, mais il était silencieux, distrait, et on eut dit que ma présence le gênait.

— Rien de nouveau de la part du colonel ? lui ai-je demandé.

— Non rien.

— Comme c'est long !

— Il ne peut pas écrire tous les jours.

Cette réponse m'a étonnée car l'habitude, l'ancien soldat partage mon impatience.

Une inquiétude est venue !

— Auriez-vous appris quelque chose de mauvais, Sauvage ?

— Moi ? allons donc, je ne sais rien !

fit-il vivement.

— Pourquoi vous en défendez-vous si fort.

— Parce que je sens une angoisse dans votre voix et que je n'aime pas que vous vous marteliez la tête inutilement.

— C'est vrai ! j'ai toujours peur... Je me dis que si le colonel apprend qu'un malheur est arrivé à mon père, il me le cachera. Vous le saurez peut-être, vous Bernard, mais vous ne me le direz pas davantage.

— Bon ! Voilà que vous êtes prête à pleurer ! Ecoutez, mademoiselle Solange, vous n'êtes pas raisonnable de vous faire du mal, comme cela inutilement.

— Alors, vraiment, vous ne savez rien.

— Je vous affirme que je n'ai pas vu le colonel et qu'il ne m'a pas écrit. Je vous en donne ma parole de soldat ! Là, êtes-vous contente ?

— Oui, vous me rassurez. Mais pour que je sois tout à fait tranquille, répondez-moi avec la même franchise : pourquoi êtes-vous changé depuis quelque temps ? pourquoi n'aimez-vous plus que je vous entretienne de mon espoir de retrouver mon père ?

Il ne put me répondre.

A ce moment, un troisième personnage entra en scène.

La porte s'ouvrit et à ma grande surprise, je reconnus Monsieur Spinder.

A sa vue, Bernard voulut se soulever sur son oreiller, et il me parut qu'il était tout ému.

Mais l'arrivant était allé tout de suite vers lui.

— Allons, allons, restez tranquille, mon brave ami. Les malades me doivent pas s'agiter ainsi.

Puis se tournant vers moi, la main tendue et la voix amicale :

— Je suis heureux, mademoiselle, de vous trouver ici. C'est que vous ne me

fournissez pas souvent l'occasion de vous présenter mes hommages.

— Je n'ai appris que depuis peu, votre retour, balbutiai-je pour m'excuser, car je me rappelais la promesse d'aller le voir souvent, que je lui avais faite avant son départ.

— Voici douze jours que je suis de retour, et l'eussiez-vous su dès le lendemain de mon arrivée que vous ne seriez probablement pas venue plus souvent à la Châtaigneraie, répliqua-t-il gaiement. C'est le lot des hommes de mon âge... La jeunesse les délaisse, ajouta-t-il avec un peu d'a mertume.

Puis, il s'informa de l'état de Bernard et comme discrètement, je me levai pour me retirer, il se leva également.

— Vous retournez aux Tourelles, mademoiselle ? J'ai ma voiture et justement je vais par là. Voulez-vous me permettre de vous déposer à votre porte.

— Je crains de vous déranger en acceptant.

— Du tout. C'est une joie pour moi de faire la route avec vous.

Nous primes congé de Sauvage dont la figure exprimait un bel rayonnement que je me sentis soudain, tout triste.

Était-il donc déjà passé de l'autre côté... du côté du nouveau propriétaire.

Je me souviens de sa fière réponse à Monsieur Spinder, la première fois que celui-ci nous avait adressé la parole, lors de sa panne d'automobile :

— Sûr que ce n'est pas l'argent et les belles manières qui me feront changer de maître. Ils peuvent venir les acquéreurs, ils n'auront pas Bernard Sauvage.

Et voilà que justement Monsieur Spinder, en le quittant lui disait :

— Dépêchez-vous vite, Sauvage, de guérir. Vous savez qu'on vous attend à la Châtaigneraie.

Cette simple phrase d'encouragement

du riche étranger à l'humble garçon, me serra atrocement le coeur.

— Bernard a accepté d'entrer à son service... Le pauvre diable n'est pas riche : l'argent attire les gens.

Et il me parut que j'étais encore plus abandonnée que jamais.

En silence, j'avais pris place aux côtés de Monsieur Spinder qui conduisait lui-même un superbe cheval anglo-normand, attelé à sa voiture.

— Qu'avez-vous, petite amie ; vous êtes toute triste, il me semble ?

Ce mot de "petite amie" que me donnait cet étranger, me fit violemment rougir. Cette appellation familière tombait mal en ce moment que je lui en voulais de m'avoir pris Bernard.

— On ne me changera pas moi ! pensai-je.

Et tout haut :

— Mon Dieu, monsieur, je suis vraiment confuse, répondis-je affectant une implacable correction. J'ai accepté un peu étourdiment votre offre aimable de me reconduire, et je viens de me rappeler que ma mère m'avait chargée d'une course pour elle.

— Monsieur Spinder se tourna vers moi, d'un brusque mouvement.

A travers les verres de son binocle, je vis ses yeux fouiller les miens qui se dérobaient.

Un large pli barra son front.

— Qu'est-ce que vous avez ? Vous n'êtes pas fâchée ?

Je me forçai à rire.

— Oh, non ! mais je désire accomplir la tâche que ma mère m'a donnée en partant.

Il tira sur les guides du cheval et la voiture s'arrêta.

— Soit, fit-il en me retenant auprès de lui. Ce n'est qu'un changement d'itinéraire... J'ai le temps... De quel côté allons-

nous.

— Je ne veux pas vous imposer la corvée de me suivre ! m'écriai-je voulant prendre congé et descendre.

— Oh ! protesta-t-il. Si vous n'acceptez pas mon offre, je vais croire que, vraiment, vous êtes fâchée, et comme mademoiselle de Borel est trop bonne pour faire un affront, sans motif, à un homme de mon âge, je vais la prier de m'expliquer en quoi j'ai pu lui déplaire.

Ce rappel direct à la bienséance me rendit à moi-même. En un instant, ma nervosité disparut et je compris que je venais d'être souverainement injuste vis-à-vis de cet homme qui n'avait eu pour moi, jusqu'ici, que des bons procédés.

Il me regardait très sérieux, attendant ma réponse.

Elle fut celle que mon coeur me dicta.

Il me regardait wk

Je lui saisis les mains avec vivacité, toute repentante de l'injure que j'avais failli lui faire. Et je ne sus que balbutier, les yeux pleins de larmes.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Si vous saviez comme j'ai eu du chagrin tout d'un coup.

Il m'attira contre lui, paternellement.

— Pauvre petite... je l'avais bien deviné, murmura-t-il.

Il remit la voiture en marche mais la tourna vers une direction diamétralement opposé à celle des Tourelles.

Et me retenant toujours contre lui, le bras passé autour de ma taille, il reprit :

— Ne pouvez-vous pas me dire votre peine, mademoiselle Solange... Quelque chose me dit que je n'y suis pas étranger. Et pourtant... Ah, si vous saviez combien je voudrais vous voir sourire toujours, toujours !

— Vous êtes très bon et moi je suis une méchante enfant qui ne mérite pas votre indulgence, dis-je avec conviction.

— Qu'est-ce qu'elle a donc fait cette méchante fillette que vous accusez si fort.

Loyalement, j'expliquai avec confusion.

— Elle vous en a voulu... oh, de toutes ses forces... parce que, tout à l'heure, vous avez dit à Sauvage qu'il était attendu à la Châtaigneraie.

— Et vous ne voulez pas qu'il y vienne ?

— Oh, il est libre, évidemment... Mais cela m'a fait quelque chose d'apprendre qu'il passait à votre service. C'était comme s'il désertait... comme s'il m'abandonnait... vous me l'avez pris, comprenez-vous ?

— Non, fit-il en riant. Je ne comprends pas du tout. Vous m'avez affirmé, un jour, que cet homme n'était pas votre serviteur.

— Justement il était plus que cela, presque un ami... un ancien brossier de mon père... il avait joué avec celui-ci, autrefois... il avait été élevé chez mes grands parents. Il faisait partie de la famille. Au près de moi, il était un souvenir du cher disparu, comprenez-vous à présent.

— Je comprends surtout qu'en apprenant qu'il allait venir chez moi, vous avez eu l'impression qu'il passait à l'ennemi.

— C'est vrai !

— Ah, je ne vous le fais pas dire ! s'écria-t-il, je suis l'ennemi !

Plus tristement, il ajouta :

— Vous m'aviez cependant assuré, l'autre jour que je n'étais nullement responsable du changement de maître de la Châtaigneraie. Si je n'avais pas acheté ce domaine, un autre l'aurait fait.

— Et un autre n'aurait certainement pas été aussi indulgent que vous l'êtes pour la pauvre petite déshéritée ! m'écriai-je avec émotion.

Il porta ma main à ses lèvres qui tremblaient.

— C'est peut-être tout simplement pour

cela que je me sens si fortement attiré vers vous, mademoiselle Solange... parce que vous êtes celle qui devriez être à ma place.

— Non, ne dites pas cela. Je vous assure que cette pensée de possession ne m'est jamais venue. On vous a peut-être appris que mon père avait disparu au cours d'un voyage en mer — moi aussi j'usai du pieux mensonge qui ne permet aucun commentaire. — Eh bien, si je le voyais revenir, continuai-je ; ah, tout le reste me serait bien égal ! fortune ou pauvreté ne pesent guère à mes yeux devant le reste. Les seules choses qui comptent ce sont les baisers dont je suis privée, ce sont mes caresses qu'il ne reçoit pas.

D'un brusque mouvement, sans mot dire, monsieur Spinder me serra contre lui et m'embrassa au front.

Cet homme avait dû beaucoup souffrir pour compatir si spontanément à ma peine.

En cette minute, l'émotion qu'il montrait, me fut douce. J'avais le cœur encore gonflé par l'attitude bizarre de Sauvage, et ce m'était un soulagement de pouvoir parler de mon mal, à des oreilles compatissantes, qui ne demandaient qu'à me comprendre.

Il ne fut plus question, ai-je besoin de le dire, de la soi-disant commission dont ma mère m'avait chargée.

Nous causâmes longuement comme de vieux amis ; mais soudain, je remarquai que notre voiture filait vers des paysages inconnus de moi.

— Mais où sommes-nous ? Où allons-nous ? m'écriai-je.

Mon compagnon regarda autour de lui.

— Voici Autrebec, là-bas, à gauche et les Anthieux de ce côté. En prenant, tout à l'heure, le premier chemin à droite, nous contournerons le pays et arriverons au carrefour des Orties d'où nous rega-

gnerons facilement les Tourelles.

— Vous connaissez mieux le pays, maintenant, mieux que moi, dis-je avec admiration.

— Oui, fit-il. Je le parcours presque chaque jour. La solitude me pèse ! Mais je ne suis plus seul, à présent. Un de mes jeunes amis qui revient d'un long voyage en Afrique, m'est arrivé dimanche soir. Il va rester plusieurs mois, pour se remettre d'aplomb, car il a été blessé là-bas.

Ses paroles me firent tressaillir.

— Quelle partie de l'Afrique a-t-il exploré ? demandai-je anxieusement.

— Dans ces derniers temps, la région du Tigre. C'est un charmant garçon de vingt-huit ans que j'aime comme un fils.

— Ah, il a vingt-huit ans !

Je respirai avec effort : mon alerte avait été chaude !

Oh, cette pensée de mon père qui me harcèle. Je le vois partout ! Et tout de suite, sans raisonner, parce que c'était le nouveau maître de la Châtaigneraie qui me parlait d'un étranger venant d'Afrique, j'avais cru qu'il s'agissait de lui.

Nous fûmes bientôt au bout de notre course. Un demi-heure à peine, après la voiture de monsieur Spinder s'arrêtait devant la grille des Tourelles.

En me quittant, son propriétaire me fit promettre d'aller souvent à la Châtaigneraie.

— J'ai mis de côté quelques petits souvenirs d'autrefois qui peuvent vous faire plaisir. Venez les chercher... demain, voulez-vous.

— Je n'ose vous affirmer que j'irai sans faute, demain, car ma mère peut disposer autrement de ma journée mais je vous promets que si je suis libre, j'irai.

— Alors, à demain, je l'espère ; sinon à bientôt ! N'oubliez pas de présenter mes respectueux hommages à madame votre mère que je n'ose troubler dans sa re-

traite mais qu'il me serait véritablement agréable de connaître.

— Je crois vous avoir dit que ma mère ne sortait jamais.

— En effet, cependant, elle devrait bien me permettre d'aller lui présenter mes devoirs.

Je n'osai répondre sans avoir consulté ma mère. Il comprit ma réserve et n'insista plus.

Je vis ses yeux fouiller le parc, y chercher peut être une silhouette qu'il pouvait croire hostile, puis après un dernier signe d'adieu. Il enleva son cheval qui partit au galop.

J'avais à peine fait quelques pas dans l'avenue, que ma mère apparut devant moi.

— Qui était-ce ! demanda-t-elle en désignant l'équipage qui s'éloignait.

— Monsieur James Spinder.

— Ah, vous ne lui en voulez plus trop d'avoir acheté la Châtaigneraie.

— J'ai compris qu'il n'était pas responsable des circonstances qui nous l'ont fait vendre. Un autre aurait pu l'acheter à sa place.

— Vous devenez raisonnable, fit-elle légèrement ironique.

Mais, continua-t-elle, comment se fait-il que ce monsieur vous reconduise ici. Vous êtes donc allée à la Châtaigneraie.

— Non, mère. Je l'ai rencontré au chevet de Bernard et il m'a offert de me reconduire, Je n'ai pas osé refuser.

— C'était difficile, en effet... Il est aimable ce James Spinder.

— Très... Il m'a chargée de vous transmettre ses hommages, et il m'a demandé s'il ne pourrait venir vous les présenter lui-même.

Ma mère hocha la tête, le front rembruni.

— Non. Vous lui expliquerez que je vis dans la complète retraite et que j'ai

le vif désir de n'en pas sortir.

— Me permettez-vous de répondre à son invitation et d'aller quelquefois à la Châraït fait de la peine de ne plus pouvoir taigneraie.

— Il n'y vit pas seul je pense ?

— Il y a un nombreux personnel.

— Mais comme famille ?

— Je ne sais. Il a beaucoup d'amis, m'a dit maître Piémont.

— Allez donc, mon enfant, si la fréquentation de ces gens vous est agréable. Je ne désire pas que vous viviez en recluse à mon exemple. L'abbé Viollet qui est venu me voir tantôt, m'a dit que ce monsieur Spinder était un homme comme il faut et un excellent chrétien. Je vous donne carte blanche à son endroit.

— Je vous remercie, ma mère.

C'est une chance que l'abbé Viollet ait donné de bons renseignements à ma mère sur Monsieur Spinder, car jamais celle-ci ne m'aurait donné une pareille autorisation sans savoir. Et vraiment, cela m'a rencontré ce monsieur. Il est très bon, très affectueux et je suis obligée de convenir que malgré mes préventions, il a déjà tout ma sympathie.

5 Juillet. — J'ai eu raison de faire des réserves en promettant à Monsieur Spinder d'aller aujourd'hui, à la Châtaigneraie.

En revanche, quelle troublante promesse, j'ai faite.

Ma mère m'a envoyée, après-midi, à Faussemare, petit hameau de Moyville, situé à une dizaine de kilomètres d'ici, pour y toucher à sa place, le loyer d'une petite ferme qu'elle possède par là.

C'est Auguste, le jardinier, qui m'accompagnait. Il conduisait Mylord attelé à la victoria. Il avait pris place sur le devant de la voiture, pendant que j'en occupais le fond.

A peine avions-nous quitté les Tourelles que notre voiture croisa en route, un cavalier que je reconnus du premier coup d'oeil.

Ai-je besoin de dire qu'il s'agit de l'inconnu qui m'a sauvé la vie.

Il m'a reconnue également, car il m'a adressé, au passage, un correct salut.

— Quel est le nom de ce monsieur ? ai-je demandé à Auguste qui connaît tout le monde, ici.

Mais il n'a pu me répondre.

— Depuis huit jours, je l'aperçois assez souvent à l'entour des Tourelles. Cet homme doit être descendu chez dnuzseon véâflr me doit être descendu chez un de nos voisins, mais je ne vois pas chez lequel cela peut bien être.

Tout bas, je me dis que je ne m'étais pas trompée, l'autre matin, quand de ma fenêtre j'avais cru le reconnaître sur la route.

Et un trouble m'envahit...

C'est une drôle de sensation de savoir qu'on doit la vie à un inconnu, que sans lui, on serait probablement une petite chose inerte, au fond d'un trou...

Souvent, je me demande si je l'ai assez remercié cet homme qui a volé à mon secours, sans s'inquiéter du mal qui aurait pu lui arriver à lui-même.

Que lui ai-je dit ? Quels mots la reconnaissance m'a-t-elle dictés ? Je ne sais plus : j'étais si bouleversée.

Et depuis qu'ai-je fait en sa faveur ?

Ma mère m'avait dit de rechercher son nom, sa personnalité... Ai-je vraiment essayé de trouver ?

J'aurais dû, dès le premier instant, m'informer auprès de lui, demander son nom à lui-même, où donc avais-je la tête que je ne l'ai pas fait.

Mais n'y a-t-il pas de sa faute également, dans cette ignorance où je suis de tout ce qui le concerne. Depuis quand sau-

ve-t-on la vie des gens sans se faire connaître à eux, ensuite ! Ne devait-il pas s'arranger pour que je retrouve facilement sa trace et puisse me renseigner.

Au surplus, sa présence autour des Tourelles, notre rencontre à la grille de la maison que j'habite, tout cela n'est pas aussi naturel que je veux bien me l'imaginer.

Cet homme a droit à des remerciements qui ne lui ont pas été donnés, à une reconnaissance qui ne s'est pas exprimée : il cherche l'un et l'autre, parbleu !

Au lieu de rougir, tout à l'heure, comme une sottise, j'aurais dû faire un signe à Auguste, lui dire d'arrêter la voiture et . .

Mais je suis folle, je ne puis vraiment pas prendre cet homme par la main, sous prétexte que je suis son obligée et le conduire à ma mère, comme à une distribution de prix !

Toutes ces pensées se heurtent dans mon cerveau pendant que la voiture filait vers Faussemare.

Si j'avais su alors, ce qui allait arriver . .

Ah, je n'avais pas fini encore de penser à mon sauveur !

Quand le hasard s'en mêle il fait mesure comble ! . . .

Mais mettons de l'ordre dans notre récit et racontons les choses comme elles se sont passées.

Tout d'abord, dès notre arrivée à Faussemare j'ai vu nos fermiers. Et pendant qu'Auguste "cassait la croûte" et faisait boire le cheval, je suis restée dans la cour.

Puis, je suis allée cueillir des cerises . . .

Je n'avais pas faim, moi, et comme la bonne femme voulait à toute force que j'emporte des cerises pour ma mère, j'ai préféré aller présider à la cueillette que rester enfermée dans la maison où l'on respire un odeur de laitage qui gêne quand on n'en a pas l'habitude.

Done, je pars à la suite du gamin, et

lorsque nous arrivons au cerisier qui est planté sur le bord de la route, nous nous heurtons au cavalier de tantôt.

Oui, encore lui . . . il était là !

Cette fois-ci je suis devenue plus rouge que les cerises qui pendaient à l'arbre.

Il était là, lui que j'avais croisé deux heures auparavant à trois lieues de là, dans une direction opposée.

Et il me semble que le hasard seul ne suffit pas à expliquer cette seconde rencontre.

Il m'a vue tout de suite, lui aussi ! De nouveau, il m'adressa un respectueux salut.

Il passe, il va s'éloigner . . . mais l'enfant qui est effronté comme tous les gamins de la campagne, interpelle le cavalier.

— Psitt, Monsieur ? Si vous voulez des cerises ? Y en a pour tout le monde.

J'ai sursauté, effarée. L'étranger n'allait-il pas croire que j'avais inspiré cette invitation.

Oh, s'il pouvait ne pas l'avoir entendue.

Mais non, il retient son cheval et s'arrête.

— Vous me parlez, mon jeune ami ? demande-t-il en hésitant, car il croit avoir mal entendu.

— Ben dame, oui ! riposte le gamin. J'cueillons des cerises, et puisqu'vous êtes un ami de mademoiselle, v'pouvez en profiter.

Ces paroles sont si naïves dans leur bonne intention, que le jeune homme se met à rire et que je dissimule mal une envie de l'inviter.

— Il fait très chaud, dit-il, et ces cerises seront les bienvenues si toutefois mademoiselle ne me trouve pas trop audacieux d'oser l'en priver de quelques-unes.

Trop intimidée pour parler, je fais un geste de protestation. L'enfant, heureusement, ne me laisse pas le temps de trou-

ver quelques mots à dire.

— Ah, sûr que tout s'era point cueilli. Les branches en cassent, tant qu'y en a!

Déjà, il avait grimpé dans l'arbre et, avec de grands éclats de rire, faisait pleuvoir sur moi une grêle de cerises.

Pour cacher ma gêne, car je n'en revenais pas encore de cette aventure, je me mis à ramasser les fruits et à en remplir le panier que l'enfant avait apporté de la ferme.

Le jeune cavalier n'avait pas quitté sa selle. Gêné par ma réserve et, probablement, trop bien élevé pour la faire rompre, il me regardait en silence.

— Ah ça ! Mademoiselle. Vous oubliez not'invité. Hé ben, moi qui croyais vous faire plaisir et vous avez l'air d'le bouder.

Sans mot dire, glacée par tant d'aplomb j'obtempérai à ce brutal avis.

Prenant le panier, j'allai le tendre au cavalier qui continuait de suivre du regard, tous mes mouvements.

— Prenez, monsieur, fis-je poliment.

— Vraiment, je regrette. j'ai été indiscret d'accepter l'offre de cet enfant en votre présence.

Je me ressaisis car ses excuses contiennent un discret reproche.

— Oh, du tout, monsieur, il fait très chaud et le petit a eu raison. Goûtez ces fruits, ils sont exquis.

Il prit deux cerises, délicatement du bout des doigts.

— Oh, ce n'est pas assez, prenez davantage.

— Alors, servez-moi, demande-t-il gaiement. De votre main j'accepterai tout.

— Le plus difficile serait peut-être de le manger, répondis-je en riant.

Prenant une grosse poignée de fruits, je les lui mis dans la main.

— Je crois que j'en mangerais beaucoup si je devais les recevoir toutes de vous-même.

— N'vous gênez pas, m'sieur ? En v'la encore, erie l'enfant du haut de son arbre.

— Il est amusant ce petit, remarque l'inconnu qui a vu mon front se rembrunir.

— Oui, il est drôle.

— C'est l'enfant de la maison voisine je crois.

— Le fils de nos fermiers, oui.

— Il a l'air joliment déluré.

— Beaucoup trop !

Que de rancune contient mon affirmation.

En ce moment, une automobile apparaît.

Instinctivement, je recule et me tourne pour dérober mon visage, car je ne voudrais pas être aperçue présentant des fruits à un jeune homme, sur le bord de la route.

Et de son arbre, mon précoce persécuteur, ricane :

— Hé, mademoiselle qui ne veut pas qu'on la voie !

Heureusement, l'étranger devine mon supplice et y'met fin.

Après nous avoir remerciés le plus rapidement possible, sans oser même s'adresser directement à moi, il s'éloigne et je respire soulagée.

A peine est-il parti que l'enfant saute à terre et me regarde avec consternation.

— Il s'en va ! Moi qui pensais que c'éta't vot'galant... Il est arrivé derrière vous et d'puis y tournait autour de cheux noux. Ah ben si j'avais su !

Il peut continuer maintenant que je suis seule à entendre, ses réflexions me gênent beaucoup moins.

Cependant, mon silence le trouble et il s'excuse.

— Vrai ! Faut pas m'en vouloir si j'suis resté. Je m'disais qu'du haut d'mon arbre j'ne vous gênerais pas.



— Mais, je ne connais pas ce monsieur, lui dis-je malgré moi.

— Oh, ça ! Il vous regardait de trop ; et pis, vous, j'ai bien vu...

Je le saisis par le bras, car j'avais envie de le souffleter.

— Qu'as-tu vu ?

— Dame ! Vous fâchez pas. Vous étiez rouge comme coquelicot et vous n'osiez plus lever les yeux.

— Tu es stupide !

Je ne cherche même pas à le détromper. Je sens que je ne convaincrs jamais ce gamin vicieux.

Mais je songe avec épouvante qu'il n'en faut pas davantage pour compromettre la réputation d'une jeune fille.

Et mon visage doit refléter mon état d'âme, car l'enfant s'approche de moi et me regarde sous le nez.

— Vous faites pas de bile ! J'sais tenir ma langue, allez !... Toutes les filles du village ont leurs amoureux... J'le sais bien, j'les connais tous, mais j'raconte jamais rien à personne... même qu'elles m'donnent un sou quand elles me rencontrent.

Ah, ce précoce polisson s'exerce déjà à faire chanter le monde.

Ecoeuvrée, je me hâte de regagner la voiture qui m'attend, prête à partir, et c'est à peine si je remercie les gens de la ferme de leur bon accueil et de leurs ecris.

Pourtant, quand la voiture démarre, je mets hâtivement la main à ma poche et je jette dix sous au gamin qui triomphe.

Ce n'est pas en pensant à moi que j'ai payé une rançon à ce petit effronté.

Non, vraiment, car je me rends bien compte que sa bave ne peut m'atteindre, mais je songe à l'inconnu qui ignore les propos tenus contre nous deux, et je ne voudrais pas qu'ils arrivent jusqu'à lui.

6 Juillet, la nuit. — Je ne puis arriver à m'endormir.

Le gamin de tantôt en a menti.

Pourquoi le cavalier serait-il venu si loin pour me rejoindre... pour me voir ?

Il m'attendait, a dit l'autre... dix minutes ?

Invention ?

S'il m'avait réellement suivie et attendue c'est qu'il aurait eu quelque chose à me dire.

Or, il ne m'a rien dit. Et l'enfant, pourtant lui en a fourni joliment l'occasion.

Il n'a même pas fait allusion à notre première rencontre, à mon accident.

Vraiment, on aurait pu croire qu'il me voyait pour la première fois, qu'il ne m'avait jamais parlé.

Non, il n'avait rien à me dire.

Non, non ! il ne m'a pas attendue devant la ferme et ce n'était pas pour moi qu'il était là.

Mensonge ! C'est un mensonge !

7 Juillet. — C'est dimanche, aujourd'hui.

Je suis allée, ce matin, à la première messe avec Félicie.

En arrivant à l'église, j'ai eu une véritable surprise : mon inconnu était là, debout, presque à l'entrée.

Pour gagner ma place dans le banc familial, j'ai dû passer devant lui et nos yeux se sont croisés.

J'ai vu un fugitif sourire estomper ses lèvres pendant que nous échangeions un imperceptible salut.

Oh, comme j'étais devenue rouge tout d'un coup.

La présence de ce jeune homme à la messe, m'a empêchée de prier avec ma ferveur ordinaire.

Bien qu'il fut très loin derrière moi, il me semblait que j'étais enveloppée de son regard et que je ne pouvais faire un geste sans qu'il me remarquât.

J'appréhendais et souhaitais à la fois, la fin de la messe.

Quelque chose me disait qu'il ne partirait pas avant que nous ne soyons sorties nous-mêmes, Félicie et moi.

Et ce pressentiment ne me trompait pas.

L'étranger se tenait près du bénitier et sa main trempa dans l'eau sainte quand il nous vit assez près pour pouvoir nous en offrir.

Mes doigts frôlèrent les siens en tremblant.

Pourquoi donc étais-je si troublée que je n'osais même plus le regarder ? Est-ce que cela n'aurait pas été tout indiqué de ma part, de lui sourire naturellement et d'aller à lui.

Profitant de la présence de Félicie j'aurais pu lui parler et lui dire que ma mère le remerciait et qu'elle lui gardait une éternelle gratitude de lui avoir conservé son enfant.

Mais rien...

Une rougeur, un tremblement, un regard furtif. J'ai courbé la tête gauchement, j'ai marché gênée à la suite de Félicie qui ne se doutait de rien. Voilà tout ce dont j'ai été capable tantôt.

Et depuis ?... Ah, depuis !...

Oh, l'insistance de ce regard d'homme qui me poursuit... ces doigts qui continuent de frôler les miens... ce sourire qui semblait vouloir vaincre ma timidité, attirer le mien comme un aimant...

Solange, prenez garde. Le cœur doit se défendre contre les surprises du chemin. L'homme qui vous tourmente n'est peut-être pas digne de vous.

Tournez les yeux vers le but filial que vous vous êtes tracé et ne permettez pas qu'un inconnu vienne vous en distraire.

Solange, naïve Solange, prenez garde !

8 Juillet. — J'ai pu aller enfin à la Châtaigneraie aujourd'hui.

Ce n'est pas trop tôt, voici plusieurs jours que Monsieur Spinder m'attendait.

C'est encore Auguste qui m'y a conduit mais la voiture n'a fait que me déposer à la grille et elle est repartie aussitôt.

Monsieur Spinder était assis sur la terrasse avec un autre monsieur que je ne distinguai pas tout d'abord.

A peine m'a-t-il aperçue, qu'il est accouru au devant de moi.

— La bonne surprise ! Je croyais bien que vous ne viendriez plus ici tant vous m'avez fait désirer votre visite.

— Oh, ne m'en veuillez pas, ai-je répondu en lui serrant les mains. Comme je le craignais, ma mère a disposé de moi l'autre jour.

— Je sais, je sais ! Quelqu'un m'a dit vous avoir rencontrée, en corvée de propriétaire, à Faussemare.

J'allais l'interroger sur l'indiscret quelqu'un, mais il m'entraînait sur la terrasse vers l'autre personnage qui s'était levé.

— Mon Dieu ! cette silhouette ?... on dirait ?

Et mon cœur se mit à battre sourdement.

Oui, c'est lui ; toujours lui !... Je le retrouverai donc partout ! Comment pourrais-je faire pour n'y point penser.

Monsieur Spinder me conduisit vers lui.

— Je n'ai pas besoin de vous présenter Maurice, mademoiselle... Vous le connaissez déjà, puisqu'il a eu le bonheur de vous aider à ramener votre voiture l'autre jour.

Cette fois-ci, aucune timidité intempesitive ne m'arrêta et je tendis ma main au jeune homme avec une bonne grâce mondaine qui m'entraîna.

Sa présence auprès de moi, aujourd'hui n'avait rien d'équivoque et je me sentais

beaucoup moins troublée.

Répandant aux paroles de Monsieur Spinder, je crus devoir rectifier :

— Monsieur a fait plus pour moi que de ramener ma voiture. Il m'a sauvé la vie. Sans lui, j'allais être écrasée.

— Eh bien, il s'en défend...

— Evidemment, mademoiselle exagère beaucoup.

— Oh, monsieur, protestai-je

— Votre ami, Sauvage, reprit Monsieur Spinder m'avait répété la chose ainsi que vous même mademoiselle, la lui aviez dite : mais Maurice prétend que le hasard seul a tout fait, ce jour-là.

— Parce que monsieur est aussi modeste que courageux, intervins-je. Mais je sais très bien que je lui dois la vie et que sans votre intervention, je ne serais probablement pas ici.

— Pas du tout, protesta-t-il embarrassé, je n'ai rien fait de tout cela. D'abord, mademoiselle, vous étiez trop troublée pour pouvoir vous en rappeler.

Je me mis à rire.

— Ça, c'est vrai, j'étais affolée, mais pas assez pour ne pas pouvoir juger la situation. Il ne faut pas diminuer votre mérite, monsieur, car du même coup vous diminuez toute l'importance de mon accident.

Il rit également.

— Oh, si c'est par coquetterie, je m'incline.

— Pardon ! C'est par amour de la vérité. Ma voiture se renversait sur le côté et moi, violemment projetée en arrière, j'allais rouler sous l'équipage qui reculait quand au risque de vous faire blesser vous-même vous m'avez cueillie au passage et mise en lieu sûr. C'est également vous qui avez maîtrisé mon cheval, puis qui êtes venu me donner des soins car j'étais inanimée.

Pendant que je parlais, Monsieur Spinder avait saisi les mains du jeune homme

et les serrait avec une violente émotion.

— Ah, Maurice ! Pourquoi ne pas m'avoir dit cela l'autre jour ? Sans vous, quel effroyable accident aurait pu arriver !... Quel chagrin vous m'avez épargné... Oh, mon ami comment m'acquitterais-je jamais.

Mais gêné, mon sauveur me désigna des yeux.

— Puisque mademoiselle est saine et sauve, tout est pour le mieux. Ai-je fait tant d'affaire l'année dernière quand vous m'avez arraché des griffes d'un tigre qui cherchait à assouvir sa faim sur moi. Mettons que j'ai rendu à mademoiselle, le service que j'avais reçu de vous, et n'en parlons plus.

Monsieur Spinder le lâchant aussitôt se tourna vers moi.

— C'est juste, le principal est que tout le monde soit sain et sauf. Vous voici souriante et fraîche, petite amie, ne rappelant même plus votre accident et pour en rire.

Nous rions, puis nous abordons d'autres sujets de conversation, dont monsieur Spinder fait surtout les frais, car je suis si émue, si heureuse aussi d'être là entre cet homme si bon et son ami, que je goûte la minute présente un peu silencieusement.

Nous nous sommes assis dans des fauteuils de rotin et sur un signe de monsieur Spinder, un magnifique nègre, aux épaules d'hercule, mais qui rit de toutes ses dents, nous approche une table et apporte le thé.

Pendant, une idée m'obsède depuis mon arrivée, alors que j'ai trouvé le châtelain en compagnie de mon sauveur.

Je devine que ce dernier est le jeune homme de vingt-huit ans, cet ami blessé en Afrique, dont il m'avait parlé en me disant qu'il allait partager sa vie à la Châtaigneraie, pendant quelques mois.

Mais ces renseignements sont vagues.

Que fait ce jeune homme ? quel est son nom ? Je ne sais rien de lui et quand je songe qu'il tient déjà une place importante dans mes pensées, je frémis en proie à une crainte pénible.

Mon Dieu ! s'il allait ne pas être digne de la sympathie qu'il inspire ! si malgré les apparences, c'était quelque roturier en quête d'une demoiselle à éblouir. Avec quel facilité, en effet, il s'est mis à me suivre !

J'essaye de me dire que Monsieur Spinder ne prêterait pas la main à rien de déloyal ; mais, justement, jusqu'ici le château est resté étranger à nos rencontres.

Cette pensée me bouleverse. Ah, Dieu ! pendant qu'il est temps encore, je dois me renseigner et ne pas laisser davantage mon imagination s'emballer au hasard.

— A quoi pensez-vous, mon enfant ? Vous avez un souci, depuis quelques minutes.

La voix du châtelain me fait tressaillir et je le remercie d'un sourire car il semble toujours lire dans ma pensée pour prévenir mes moindres désirs.

L'occasion est trop belle pour que je ne cherche pas à savoir, tout de suite, le nom et la qualité de celui à qui je dois d'exister encore "en bon état."

M'efforçant d'être naturelle, je réponds donc à Monsieur Spinder.

— Un souci ? Ah non ! Je réfléchissais. Vous allez rire : croiriez-vous que je ne sais même pas encore le nom de monsieur, le nom de mon sauveur !

— Vraiment !

Et monsieur Spinder étonné, interroge son ami des yeux.

— Je n'en ai pas fait mystère, répond celui-ci qui croit voir un reproche dans ce regard. Mademoiselle ne me l'a pas demandé sans cela, elle l'aurait su immédiatement.

— C'est vrai, je ne m'en suis pas infor-

mé auprès de vous, j'espérais l'apprendre autrement ! Mais toutes les personnes que j'ai interrogées l'ignoraient.

— Vrai ? Vous avez cherché ? fait-il, un éclair de joie au fond des prunelles.

— Oui, j'ai cherché, et beaucoup encore. Ma mère tenait à vous exprimer elle-même sa gratitude... je vous affirme que je me suis renseignée et beaucoup encore.

— Eh bien, cher ami, faites-moi l'honneur de me présenter à mademoiselle.

— Le marquis Maurice de Rouvalois, fit simplement l'interpellé en me désignant le jeune homme.

— Le marquis de Rouvalois, répétais-je surprise, cherchant à me rappeler où j'avais entendu déjà ce nom.

— Vous connaissez ? interrogea-t-il étonné.

— Vous connaissez ?

Je hochai la tête affirmativement.

— Oui, il me semble qu'on a prononcé ce nom, tout dernièrement, devant moi...

Et tout à coup, l'étincelle jaillit, me faisant sursauter. :

— Oui... Ah, je sais !

J'étais devenue toute pâle.

Les deux hommes me regardèrent, les yeux interrogateurs.

— Vous êtes le fils du général de Rouvalois ? demandai-je au jeune homme, le coeur battant soudain d'un fièvre intérieure.

— Parfaitement.

— Vous avez plusieurs frères dont l'un a remonté la vallée du Nil, il y a deux ans ?

— Moi-même... mais qui vous a parlé de cela !

Sans lui répondre, je continuai toute vibrante d'espoir.

— Vous ! Ah, c'est le Ciel qui permet cette rencontre !

Et anxieuse, le coeur battant, parvenant avec peine, à dompter l'émoi qui faisait

trembler ma voix, je demandai au marquis.

— Dites-moi, là-bas, n'étiez-vous pas avec un monsieur de Borel ?... Frédéric de Borel ?

— Un monsieur de Borel ?

Il hésita, regardant monsieur Spinder.

— Je ne me souviens pas, répondit celui-ci à sa place.

Je me tournai vers le châtelain.

— Vous étiez aussi de cette expédition, monsieur ?

— J'en étais, mademoiselle. C'est pourquoi je puis vous affirmer qu'aucun de nos compagnons ne portait ce nom.

J'étais attérée. Cependant, j'insistai.

— La personne dont je vous parle, pouvait avoir pris un autre nom pour effectuer ce voyage... souvent, on désire l'incognito. Ah, je vous en prie, monsieur, rappelez-vous : un homme de quarante-trois ans, un grand, blond, avec des yeux... des yeux comme les miens !

— Non, vraiment, je ne vois pas, déclara monsieur Spinder avec certitude.

Je cherchai du regard, la confirmation de cette réponse sur le visage de Monsieur de Rouvalois ; mais, les yeux à terre, il semblait vouloir éviter de me répondre.

Une angoisse me mordit au coeur et c'est au jeune homme que je la criai comme si de lui à moi, déjà, il ne devait pas y avoir de secret ni de mensonge.

— Mon Dieu ! vous ne voulez pas me dire... ce monsieur de Borel a péri là-bas ! On m'a affirmé qu'il était parti avec vous... ou plutôt que c'est vous qui l'aviez suivi aux sources du Nil.

— Qui vous a donné cette assertion ?

— Un homme d'honneur qui ne peut pas me tromper, le colonel Chaumont.

— Tiens ! Vous connaissez le colonel Chaumont ? s'écria monsieur Spinder.

— Il habite la région, dis-je hâtivement car je n'admettais pas qu'on fit dé-

vier la conversation.

Et de nouveau, j'insistai auprès du jeune homme qui avait encore essayé d'esquiver ma question.

— Vous ne m'avez pas répondu, monsieur de Rouvalois... ne comprenez-vous donc pas mon anxiété... Il s'agit de mon père !

— Alors, rassurez-vous, mademoiselle. Je puis vous affirmer qu'aucun de nos compagnons n'a péri là-bas et que tous, heureusement, sont encore en vie et en bonne santé.

— Vous ne me trompez pas ?

— Je vous en donne ma parole d'honneur.

— Et vous êtes bien sûr qu'il n'y avait pas un monsieur de Borel avec vous ?

— Aucun de nous ne portait ce nom, cela aussi, je puis vous l'affirmer.

Un douloureux soupir souleva ma poitrine.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Où chercher à présent ! murmurai-je à voix basse.

J'étais accablée.

— Depuis le début de cette scène, je faisais effort sur moi-même pour modérer ma voix et mes sentiments car j'ai été élevée dans l'habitude de garder toujours une impassible correction, quels que soient les événements qui assaillent notre sensibilité.

Mais les forces de l'âme ont une limite, et à ce moment, une véritable détresse se lisait sur mon visage.

C'étaient tous mes espoirs à vaux-l'eau et chacun pouvait deviner le découragement qui m'avait envahie.

Monsieur Spinder s'était levé et arpenait la terrasse à grands pas, comme il le fait chaque fois qu'une émotion violente le bouleverse.

Avec la même brusquerie, il revint vers moi.

Ne vous découragez pas, mon enfant, je

vous en supplie, monsieur de Borel, a très bien pu remonter le Nil avec une autre caravane : Tous les jours, il en part au Caire.

— Non, non ! C'était avec monsieur de Rouvalois qu'il devait être et non avec un autre. Demain, j'irai trouver le Colonel Chaumont et je le mettrai au courant.

— Il s'occupe donc de rechercher votre père ? interrogea le Châtelain.

— Oui, il est très bon... il a voulu aider mes recherches... C'est lui qui a retrouvé les traces de mon père jusque dans ces dernières années : le Soudan, l'Afrique du Centre, les côtes de Guinée, le Congo, les rives du Couando, le Transvaal. Il a pu le suivre à pas jusque dans ces dernières années. Les renseignements obtenus s'arrêtent au Nil, vous venez de me dire qu'il n'y était pas avec vous.

— Je croyais que vous aviez acquis la certitude que monsieur de Borel avait péri en mer.

Je me sentis rougir, embarrassée, dans ma fièvre, j'avais oublié le pieux mensonge dont nous enveloppons la disparition de mon père.

Je répondis donc car il était trop tard pour revenir sur ce que j'avais dit :

— Non, nous n'avons pu obtenir aucune confirmation de la réalité de nos craintes. Aussi, malgré tout, nous espérons et les renseignements obtenus semblent vouloir consolider notre espoir.

— Vous supposez donc que votre père est encore en vie malgré son long et invraisemblable silence.

— Tant que nous n'aurons pas acquis la certitude de sa mort, nous attendrons son retour.

— Madame de Borel partage-t-elle votre croyance ?

— Je lui ai laissé ignorer les derniers renseignements que j'ai pu obtenir, car je veux lui éviter la douleur d'une désil-

lusion. Je lui dirai la vérité si je réussis.

— Et vous supposez que cela lui fera plaisir ?

Je tressaillis.

Lui aussi m'interrogeait sur les sentiments de ma mère à l'égard de mon père. Tout le monde sait donc que c'est son impuissance à pardonner, qui l'a éloigné de nous.

Je passai la main sur mon front avec lassitude, regrettant tous les mots qui m'étaient échappés et les demi-confidences que j'avais faites.

Ces gens étaient presque des étrangers pour moi, et j'avais pu, en leur présence, trahir mes sentiments intimes, soulever le mystérieux voile du passé des miens.

Cependant, comme je levai les yeux sur eux, glacée par mes subites réflexions je ne vis que le visage très bon et très paternellement attristé de Monsieur Spinder penché sur moi ; je ne rencontrai que le regard silencieusement éloquent du marquis de Rouvalois.

Non, je ne devais pas regretter d'avoir crié ma souffrance en présence de ces deux là.

Mais je me levai pour prendre congé. Il y avait trop de désespérance dans mon cœur pour prolonger ma visite.

— Déjà vous nous quittez. Il est à peine quatre heures ! s'écrie le châtelain avec regret.

— Restez encore, murmure le jeune homme.

— Ma mère m'a fait promettre de rentrer tôt.

Je salue le marquis dont les yeux anxieux ne me quittent pas.

Je devine qu'il voudrait me suivre pour que je ne reste pas seul, en tête à tête avec moi-même, en ce moment.

Et comme je me retourne vers lui, avant de descendre les degrés de la terrasse, je remarque qu'il s'est levé pour

me rejoindre et je surprends un geste bref de monsieur Spinder qui lui ordonne de rester là.

Ce geste autoritaire de maître de maison m'étonne par ce qu'il peut y avoir d'étrange dans cet ordre mystérieux, mais je n'ai pas le temps de m'appesantir sur cette question.

Le Châtelain a eu une gentille attention pour moi.

— Vous avez renvoyé votre voiture, je crois ? me dit-il.

— Oui. Auguste avait du travail pressé au jardin. Je vais rentrer à pied... deux kilomètres ne m'effraient point.

— Néanmoins, j'ai fait préparer l'auto, mon chauffeur vous reconduira, voulez-vous ?

— Oh, volontiers.

La voiture électrique s'amène justement.

— A bientôt, me dit le châtelain qui porte ma main à ses lèvres.

Malgré mon chagrin, je lui souris tant je me sens entourée de son affectueuse sollicitude.

9 Juillet, matin. — J'ai passé une nuit atroce.

Que de pensées se sont heurtées dans ma pauvre cervelle.

Les ai-je assez pesées et retournées les réponses qu'on faites hier, à mes questions, le propriétaire de la Châtaigneraie et son jeune ami.

Ils m'ont affirmé qu'aucune personne du nom de mon père n'avait fait partie de leur caravane, qu'aucun n'avait péri et que je pouvais être tranquille ; mais ils ne m'ont pas répondu quand je leur ai donné le signalement du disparu et que j'ai émis la supposition qu'il avait pu se trouver parmi eux, sous un autre nom.

N'aurait-ce pas été tout naturel, cependant, de leur part, de passer en revue tous

leurs anciens compagnons et de chercher lequel se rapprochait le plus du signalement précité.

Quel motif a donc retenu leur zèle amical ?...

Et avec quelle prudence, ils me répondaient quand je les interrogeais ?

Oh, il me semble que je touche à la vérité...

Il y a un mystère tout près de moi.

Comment ne pas être frappée de ce fait extraordinaire que l'homme désigné par le Colonel Chaumont pour avoir été récemment en relations à l'étranger avec mon père, se trouve actuellement à la Châtaigneraie.

Comment ne pas trouver étrange que James Spinder ayant fait partie d'une expédition dans laquelle devait être monsieur de Borel vienne justement acheter l'ancien château de celui-ci sans en avoir jamais entendu parler par le précédent propriétaire.

Non, le hasard seul n'a pu créer ces coïncidences.

Oh, je trouverai !

Même jour, au soir. — Je suis allée voir Bernard et l'ai mis au courant des événements sur lesquels je tenais à avoir son avis.

Il a combattu mon raisonnement mais ne m'as pas convaincue.

Tout d'abord, Sauvage a paru surpris d'apprendre que mon sauveur était justement celui que le Colonel Chaumont recherchait si loin.

Mais quand je lui ai eu dit toutes les étranges remarques que ces faits me suscitent, Bernard a haussé les épaules et m'a dit qu'il ne voyait rien d'extraordinaire dans tout ce qui me paraissait être si inexplicable.

— Vous vous montez l'imagination, mademoiselle Solange. Le hasard fait par-

fois de drôles de coïncidences.

— Mais celles-ci sont curieuses, voyons !

— Pas tant que ça ! L'officier qui a renseigné le colonel n'a fait que rapporter un on-dit sans pouvoir le justifier ni le vérifier. Il savait que monsieur de Rouvalois allait remonter aux sources du Nil. Cela est un fait acquis et l'hôte de monsieur Spinder vous l'a confirmée lui-même. Ce qui, en revanche, semble avoir été avancé sans fondement, c'est la présence de monsieur Borel dans cette même expédition, monsieur de Rouvalois vous a affirmé n'avoir connu personne de ce nom là.

— C'est tout de même drôle que deux hommes de cette fameuse expédition soient justement à la Châtaigneraie en ce moment.

— Ce qui serait plus extraordinaire peut-être que toutes les remarques que vous avez faites, c'est que justement votre père ait été en relation, en Afrique, avec un homme qui a des milliers de lieues de distance allait aller justement sauver la vie de sa fille.

L'implacable logique de Bernard m'acablait.

C'est vrai, tout est bizarre en cet affaire.

Mais comme tout s'expliquerait si c'était la volonté de mon père qui ait guidé ici monsieur Spinder et son ami.

Je gardai pour moi cette intime réflexion, car justement Bernard me mettait en garde contre les écarts de mon imagination.

— Voyez-vous, mademoiselle Solange, si pour retrouver votre père, vous ne vous fiez qu'à des suppositions et à des coïncidences plutôt bizarres, vous avez bien des chances de n'arriver jamais à un bon résultat.

— Cependant, il faut tirer parti des moindres renseignements. Mes déductions...

Mais, il m'interrompit :

— Vos déductions sont trop partiales. On s'imagine trop facilement ce que l'on souhaite voir se réaliser. Allez voir le colonel Chaumont, parlez-lui de tout cela, il vous dira ce qu'il en pense, mais par pitié, mademoiselle Solange, ne vous montez pas la tête inutilement.

Je n'insistai pas, persuadée que je suis qu'il ne me comprend plus.

Je suis habituée à présent, à ce que Sauvage ne partage plus ma façon de voir. Il ne croit plus à rien, il n'espère plus, il n'attend plus.

Son attitude nouvelle, même, renforce mes doutes : son changement à lui aussi, remonte à l'arrivée de monsieur Spinder au château.

Est-ce que c'est une coïncidence sans valeur aussi, cela ?

10 Juillet. — Mon désir d'aller voir le colonel Chaumont était assez difficile à réaliser.

Comment m'y rendre. L'habitation du vieux militaire est assez loin de la nôtre et je n'ai que Mylord à ma disposition car Mascotte a besoin encore de repos.

Auguste était occupé par les foins et ne pouvait me conduire, j'étais donc réduite à faire la route à pied ou à user de bicyclette.

Mais ma mère allait-elle me permettre de me servir de ce dernier moyen de locomotion sans être accompagnée.

Bravement, je lui en ai parlé.

— Oh non, m'a-t-elle répondu ce n'est pas la place d'une jeune fille comme il faut, de rouler, seule, sur les routes.

— Cependant, mère, je suis absolument forcée de sortir.

— Où donc es-tu attendue.

— Nulle part, mais je dois aller chez le colonel Chaumont.

— Chez le colonel ! Et pourquoi faire.

— C'est pour Sauvage, expliquai-je un



peu troublée, Bernard m'a demandé d'y aller pour lui et j'ai promis.

Comme je commets volontairement des inexactitudes en parlant, à présent.

— Alors, comment vas-tu faire ?

— Justement. Je voudrais que vous m'autorisiez à prendre ma bécane.

— Non. Je n'aime pas cela tant que tu es seule.

— Dans ce cas je vais atteler Mylord.

— Et qui conduira ? Pas toi, je pense.

— Mais puisque Auguste est occupé.

— Attends à demain.

— Oh, non ! J'aime autant y aller à pied.

— Ah ça ! fit ma mère étonnée. C'est donc bien urgent.

— En effet.

— De quoi s'agit-il ? Raconte-moi...

— Je ne sais... le colonel me mettra au courant quand je lui dirai que Sauvage est malade et ne peut aller le trouver.

— Cet homme aurait pu s'adresser à d'autres qu'à toi pour faire remplir ses commissions. Bernard abuse, décidément. Enfin, puisque tu as accepté...

Je ne répons pas. Je songe que c'est bien désagréable d'être obligée de mentir.

Ma mère réfléchit quelques instants.

— Le petite Céleste, le neveu d'Auguste va t'accompagner à bicyclette. Il marchera derrière toi sur la machine de son oncle.

Je ne pus réprimer un éclat de rire.

— Oh, mère ! Pardonnez-moi, mais l'idée de ce petit paysan comme escorte me semble plutôt drôle ! Vous croyez que j'aurai l'air plus respectable et que je serai plus respectée parce que je serai escorté d'un gamin de cet âge. Avec ses maigres jambes et sa tête noire, en boule, il aura l'air d'un chimpanzé à ma suite : Mademoiselle Solange et son singe ! le beau sujet de tableau.

Ma mère ne put résister à ma gaité. Elle se mit à rire et à moitié vaincue protesta :

— Pourtant, tu ne peux aller seule.

— Pourquoi ? Je serai prudente et ne traînerai pas en chemin. Quel mal peut-il y avoir à faire une route rapidement à bicyclette, plutôt que lentement, à pied.

— L'habitude. Le monde n'admet pas...

— Oh, le monde ! Il n'y a pas une âme qui vive sur cette route. Et puis, le monde et ses préjugés. Si j'avais le malheur d'être orpheline, ou veuve, ou divorcée, je pourrais rouler à ma guise, on ne s'inquiéterait pas de mon âge mais parce que j'ai une maman qui veille pieusement sur moi comme sur un trésor inestimable, le monde trouve tout naturel que je reste une petite dinde et que j'en garde les allures !

Ma mère leva les bras au ciel.

— C'est effrayant comme les jeunes filles, aujourd'hui, sont raisonneuses. Va à bicyclette, pour une fois, j'espère bien qu'il ne t'arrivera aucun désagrément. Quant à la question de vitesse, j'ai confiance en toi pour ne commettre aucune imprudence.

— Oh, mère ! Vous êtes une délicieuse petite maman !

Je l'ai embrassée si contente ! Pour une fois, je vais rouler sur les routes, sans escorté et librement.

Ah, je ne fus pas longue à revêtir un costume spécial ! Vingt-cinq minutes après, je sonnais à la grille du colonel Chaumont.

Ce fut un vieux serviteur qui vint m'ouvrir.

— Monsieur le colonel n'est pas ici, en ce moment, mademoiselle. Depuis deux jours, il est absent.

— Il est absent ! répétais-je déçue.

— Oui, il est à Paris.

— Et quand pensez-vous qu'il soit de

retour !

— A la fin de cette semaine, il doit revenir.

— Très bien. Je repasserai, alors. Au revoir, monsieur !

— Au revoir, mademoiselle ! M. le colonel sera navré quand il saura que mademoiselle est venue pour rien.

— Oh, cela n'a pas d'importance.

Et voici comment, après avoir obtenu de ma mère, l'in vraisemblable permission de me servir de ma bécane, pour aller chez le colonel, je ne suis pas plus avancée que si je n'avais pu obtenir cette inestimable concession.

12 juillet.— J'étais si troublée, lundi dernier, lors de ma visite à monsieur Spinder que j'ai oublié de rappeler à celui-ci les petits souvenirs de jadis qu'il avait mis de côté pour moi.

Je résolus donc tantôt de réparer cet oubli et d'aller réclamer au châtelain ce qu'il m'avait promis.

A quatre heures, on aurait pu me voir assise dans la grande salle du château car il faisait très chaud, cet après-midi, et la température est certainement moins élevée dans les appartements que dehors.

J'étais devant une table chargée de friandises et de boissons glacées, à côté de monsieur Spinder qui me comblait d'attentions. En face de nous, le marquis de Rouvalois, souriait, amusé des boutades du châtelain très gai, aujourd'hui.

— J'ai eu le plaisir, ce matin, de causer à Noyville, avec un de vos admirateurs, me dit, tout à coup, le châtelain.

— Lequel, fis-je étourdiment.

Ce qui amena cette réflexion taquine sur les lèvres du jeune homme.

— Précisez, cher ami, mademoiselle se connaît tant d'admirateurs qu'elle ne peut vraiment pas savoir duquel vous

voulez parler.

— Je l'aurais dit déjà si vous ne m'aviez interrompu, explique en riant monsieur Spinder qui poursuivit.

— Il s'agit du fils de Monsieur Kabds, industriel.

— Il vous a parlé de moi? dis-je étonnée.

— Dans les termes les plus lyriques, les plus flatteurs... Vous avez en lui un véritable adorateur et... un prétendant, je crois bien.

Comme je restai songeuse, le marquis s'informa :

— N'est-ce pas son père qui a acheté autrefois une certaine partie des terres de la Châtaigneraie.

Le front de monsieur Spinder se rembrunit.

— En effet et c'est dommage.

Je relevai la tête.

— Dommage que ces gens aient acheté ces terres? interrogeai-je.

— Dommage, surtout, qu'elles aient été vendues.

— Eh bien, voici une belle occasion pour mademoiselle de Borel de rentrer, dans une partie de biens paternels! s'écrie le jeune homme dont le ton me semble mordant. Il n'y a plus qu'à sonner les cloches et à ouvrir le bal.

J'aurais dû rire car c'était une plaisanterie mais ses paroles ont résonné douloureusement dans mon cœur.

Je le regardai, une flamme d'orgueil s'allumant soudain dans mes prunelles.

— Le malheur pour monsieur Kabds c'est que je ne me sente pas encore tombée assez bas pour me vendre ce prix-là.

Monsieur Spinder a tressailli et son regard se porte du marquis à moi.

Pourtant, avec présence d'esprit car il ne veut pas que l'entretien puisse être en-

trévu sous une autre forme que la plaisanterie, il s'écrie :

—Bien dit! Attrapez, Maurice!

—C'est de votre faute, répond maussagement l'interpellé. Pourquoi venez-vous nous parler des projets de cet homme.

—Mais je ne pensais pas que ce sujet vous fut désagréable.

—J'ai horreur des Juifs.

—Par esprit de race? demandai-je pour dire quelque chose.

—Non, par jalousie! Cela me révolte qu'ils osent lever les yeux sur nos filles. Cela trouble mon égoïsme.

Monsieur Spinder s'amuse de cette déclaration.

—Mais vous ne pouvez pourtant épouser toutes celles qu'ils convoitent.

—Cela me suffirait qu'ils ne désirent pas celles que je connais.

Je me sens rougir.

Je comprends bien que les mots rebondissent, en ce moment, comme une balle que chacun s'efforce gaiement de renvoyer, — celui que le châtelain appelle Maurice n'a même pas regardé vers moi, en parlant — mais je suis troublée parce que ses boutades sont surtout déchainées par l'idée désagréable de mon admirateur juif.

A ce moment, le nègre qui fait le service vient dire à son maître qu'on le demande au téléphone.

—Excusez-moi... cinq minutes, et je suis à vous. Ce doit être mon banquier...

Il va et nous laisse seuls.

—C'est la pensée de ce Kabds qui vous rend songeuse, mademoiselle! me dit brusquement, le jeune homme en voyant que je me tais.

Du dédain, a plissé ma lèvre.

—Du tout! Ce garçon n'a pas un tel honneur.

—Cependant, vous le connaissez... vous le voyez quelque fois!

—Oui, je l'ai vu à Dieppe... Il y était la saison dernière et j'y vais habituellement tous les étés chez ma tante.

—C'est donc un de vos amis?

—Même pas... Une connaissance tout au plus... Il est très riche; ma tante également; ils ont forcément les mêmes relations.

—Mais vous?

—Moi? dis-je en le regardant, car je sens son insistance.

Il se tait, il a peur, s'il parle, d'aller trop loin.

Alors, je reprends pour le rassurer car je devine que c'est cela qu'il cherche.

—Je vous assure que je n'éprouve aucune sympathie pour ce monsieur. Je n'ai jamais été, avec lui, différente de ce que je suis avec n'importe quel autre indifférent.

—Vous saviez cependant, qu'il vous recherchait.

—Non, du tout. Il y a d'autres jeunes gens qui ont eu les mêmes attentions pour moi! Jamais, je n'avais songé qu'il put lever les yeux sur ma personne.

J'ai cessé de parler.

Monsieur de Rouvalois garde à nouveau le silence.

Peut-être ne l'ai-je pas convaincu.

Mes yeux se levèrent vers lui.

Il me regarde longuement, étrangement, profondément... et nous ne disons plus rien!

Quand monsieur Spinder revient, j'ai dû mal à secouer la torpeur qui m'étreint.

—Ça y est! fait-il en s'adressant à son ami. J'ai parlé à Cornély lui-même. J'aurai les fonds à temps.

(A suivre)



## UN SORCIER AFRICAÏN

N'Ganga N'Kissi

DANS le village de Mayumbula, raconte un explorateur, habitait un sorcier indigène, appelé Loubaki, l'homme à la fois, le plus fameux et le plus redouté du district. On l'avait surnommé N'Ganga N'Kissi (le savant en sortilèges), et il appartenait à la bande de ces individus astucieux qui prétendent être abouchés avec le monde des esprits et qui se font une existence prospère en abusant de la crédulité de ces peuplades superstitieuses. L'influence de Lubaki était telle sur les esprits de tous les habitants de Mayumbula qu'il disposait de leur vie à son gré. Chefs, hommes libres, esclaves subissaient également la tyrannie de cet imposteur.

Au cours des nombreux mois pendant lesquels je résidai dans cette partie de la contrée, je réussis à gagner jusqu'à un certain point la confiance des indigènes; je leur donnais mes soins quand ils étaient malades et j'étudiais leur langage. Ils se montrèrent d'abord timides et réservés, craignant sans doute de porter ombrage au célèbre sorcier. Parmi mes amis indigènes, le plus remarquable était un certain Mavonda N'zau, le Tueur d'éléphants, célèbre pour son intépérité; malheureusement notre amitié éveilla la jalousie de Loubaki. Par tous les moyens en son pouvoir, le perfide charlatan s'efforça de calomnier et de persécuter le seul homme

dont la popularité menaçait de battre en brèche son empire sur la tribu. Si acharnés furent les efforts du sorcier qu'avant peu Mavonda N'Zau fut tenu à l'écart et que ses proches même se montrèrent hostiles. Sa vie fut menacée, et il se vit souvent contraint de chercher un refuge dans mon camp.

Un jour le malheureux accourut vers moi dans un état de désespoir indécible. Son fils unique, âgé d'une dizaine d'années, un gamin intelligent et vif, avait été volé, et Mavonda N'Zau redoutait que Loubaki l'eût vendu, comme esclave, à un caravane de marchands d'ivoire indigènes qui avaient, la veille, traversé le village. Plein de pitié pour le pauvre diable, j'entrepris d'immédiates investigations et me lançai à la poursuite de la caravane, où je ne trouvai aucune trace du fils de Mavonda N'Zau. De retour à Mayumbula, j'appris, à ma grande consternation, que Loubaki avait profité de mon absence pour perpétrer un autre méfait et satisfaire sa vengeance. Sur la place du marché, il avait publiquement accusé de sorcellerie la femme de Mavonda N'zau, la mère du gamin disparu.

D'après la coutume indigène, une personne accusée de sorcellerie est obligée de se soumettre à l'épreuve du poison, qui décide de la culpabilité ou de l'innocence.

L'infortunée victime doit ingurgiter une décoction de "nkasa", breuvage empoisonné préparé avec l'écorce d'un arbre vénéneux et qu'on administre ordinairement au lever du soleil. Pendant toute la journée, les parents de l'accusé se rassemblent sur le lieu de l'épreuve, et là, ivres de vin de palme, ils dansent autour de la misérable victime, qu'ils gratifient des insultes les plus cruelles. Si, au soir, l'effet du "nkasa" n'a pas été autre que celui d'un émétique, l'innocence est péremptoirement démontrée et les crédules indigènes conviennent que, de toute évidence, aucun mauvais esprit n'était caché dans le corps de l'accusé. Par contre, si le "nkasa" produit un effet fatal, l'épreuve est justifiée. Tout le monde est enchanté que l'accusation ait été portée contre le véritable coupable et que le mauvais esprit soit exterminé. C'est le sorcier lui-même qui dose le poison selon sa propre fantaisie, aussi l'offrande judicieuse de quelques perles de verre, ou d'un panier de volailles, de la part des amis de l'accusé, est-elle capable de réduire la virulence du breuvage.

Le jour où la femme de Mavonda N'zau devait se soumettre à la cérémonie de "la découverte du mauvais esprit" était fixé. Loubaki devait officier en personne et administrer la drogue; je ne conservais aucun espoir; le sort de la malheureuse était réglé d'avance.

D'après des remarques fortuites que j'entendis autour des feux du village, pendant la nuit, je crus avoir deviné en quel endroit aurait lieu la cérémonie. Mais malheureusement je me trompais et dus explorer le pays dans tous les sens, courant d'un bouquet de bois à un autre, et questionnant avec insistance, mais en vain, les indigènes que je rencontrais. Le

soleil était déjà levé depuis quatre heures, quand enfin j'apparus sur le lieu du drame.

En approchant d'une langue de forêt, croissant dans les alluvions d'un ravin, à plusieurs milles de Mayumbula, je fus soudain averti du danger en entendant des indigènes m'interdire d'aller plus loin. Tou-



Une idole de Mayumbula.

tefois, j'étais à ce moment tellement exaspéré par les inhumaines persécutions de Loubaki, que, sans me soucier d'aucune menace, je me frayai un chemin à travers le fourré. Plusieurs coups de feu furent tirés sur moi, la fumée monta de tous côtés dans le sous-bois, des pierres et des lingots de fer se mirent à pleuvoir autour de moi et à siffler à mes oreilles... J'avancais et je débouchai enfin dans une sorte de clairière où les hautes herbes et les broussailles avaient été trépignées.

Là, se tordant et gémissant sur le sol, j'aperçus la femme de Mavonda N'zau. Elle avait déjà bu le breuvage et, selon toute apparence, elle entraînait en agonie. Je la soulevai dans mes bras afin de lui administrer un émétique dont je m'étais pourvu.

Les couleurs criardes avec lesquelles ses barbares tortionnaires lui avaient barbouillé le corps, déteignaient sur mes vêtements. Cachés dans les broussailles, les indigènes me répétaient de laisser la malheureuse.

— Homme blanc, va-t'en! Laisse cette femme! Elle donne asile dans son corps à un mauvais esprit.

J'arrivais trop tard, hélas. Ses traits étaient décomposés; ses doigts crispés; son corps secoué de sursauts convulsifs. Elle eut un bâillement de suffocation, sa tête retomba en arrière; elle était morte. A cette vue, les indigènes se mirent à pousser des cris et des clameurs forcenés, et, quand je m'éloignai, j'avais les oreilles rompues par les sarcasmes et les ricanelements de ces sauvages, trop lâches pour venir me braver en face.

Peu de temps après cette tragédie, un soir que le pauvre Mavonda N'zau était malade et délirait de fièvre, une violente détonation d'arme à feu m'éveilla, écla-



N'Ganga, N'Kissi, sorcier.

tant à quelques pas de ma tente. Je bondis hors de ma couche et sortis dans les ténèbres, juste à temps pour reconnaître, à la lueur vacillante d'un feu de bois, l'allure et le visage de Loubaki. Courbé en deux, il s'éloignait, en courant.

Je me mis à la poursuite du fuyard; mais il m'échappa en se lançant à travers les broussailles et les sentiers tortueux. Des indigènes effrayés s'enfuyaient nombreux dans tous les directions, s'enquérant tous instamment de la raison de ce coup

de feu dans la nuit. Je revins sur mes pas, et à mesure que je me rapprochais du lieu de l'attentat, mon oreille perçut des gémissements et des lamentations. Mon pressentiment fut confirmé : Mavonda N'zau avait été assassiné.

A la faveur des ténèbres, Loubaki s'était glissé jusqu'à la hutte où reposait Mavonda N'zau, malade de la fièvre, et insérant le canon de son escopette à travers la cloison faite d'herbes tressées, il avait tiré une charge de mitraille dans le corps de sa victime.

Le lendemain, j'allai trouver le chef qui résidait dans un village voisin, et j'accusai formellement Loubaki d'assassinat. Le N'Ganga N'kissi fut rapidement ligoté à un poteau en attendant son châtement. Jusqu'alors, le sacrifiant avait inspiré un véritable effroi, et nul n'aurait osé élever la voix sur lui; mais la façon dont il avait si traîtreusement accompli ce meurtre avait produit parmi les indigènes un profond revirement. C'en était fait de Loubaki.

A quelques jours de là, sur une colline voisine, devait se tenir un important marché, le village fut déserté. On n'entendait d'autres bruits que les cris des enfants ou le grognement d'un chien errant. La conversation de deux femmes me fit supposer qu'il devait se préparer quelque événement important.

La journée était belle. Dans le lointain, je distinguai une cohue d'indigènes rassemblés sur la crête de la colline. Une brise légère, venant de cette direction, m'apportait un murmure indistinct. A mesure que j'approchais, je distinguais mieux les inflexions des voix surexcitées.

Au centre du marché, Loubaki, le N'ganga N'kissi, avait été enterré dans un trou, sa tête seule émergeait. Le chef donna

l'ordre d'avancer à l'exécuteur, un indigène muselé, qui portait à deux mains, au-dessus de sa tête, une énorme pierre, pesant bien une cinquantaine de kilos. A un signal donné, il la laissa choir sur le crâne de Loubaki.

---

## LES PIEDS

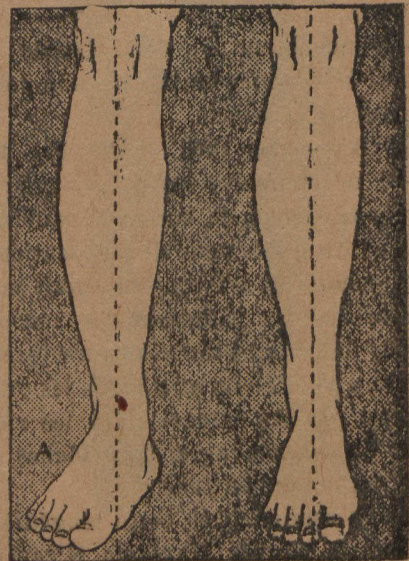
---

### Le traitement des pieds plats

---

A proprement parler, le pied plat est dû à un affaissement de la voûte plantaire et n'est pas un état naturel.

Cette difformité du pied, très commune, résulte d'une déviation de la position qu'il devrait occuper. Notre gravure fait voir la position normale du pied. Lorsque la



A—Position défectueuse du pied. B—Position normale

position est déviée, le poids du corps s'exerce à faux et les muscles de la voûte plantaire ne le peuvent supporter.

Et maintenant, les causes de la déviation du pied sont nombreuses. Elles peuvent se trouver dans un état général de faiblesse, de débilité, dans l'usage de certaines chaussures, dans l'obligation de rester longtemps et souvent debout dans une même position.

Dans les cas de débilité générale, il va sans dire qu'il sera nécessaire de reconstituer d'abord tout l'organisme par des fortifiants.

Lorsque le mal sera dû à l'usage des chaussures trop étroites, à talons trop hauts, il ne faudra pas hésiter à sacrifier un peu la mode au confort et au bien-être. Remarquons en passant, que les bottines lacées supportent mieux le pied que les bottines boutonnées.

Quant aux personnes obligées de rester debout, il leur sera bon de s'arranger pour pouvoir se reposer au moins dix minutes par heure. Notons ici que le pied se déforme d'autant plus facilement qu'il repose sur un sol plus dur : carrelage, dallage, etc.

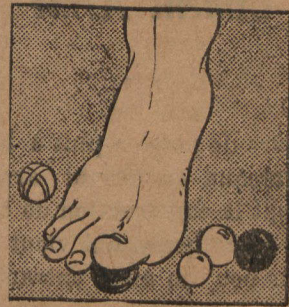
De toutes façons, une sensation de faiblesse à la cheville et sur le côté intérieur du pied constitue ordinairement le premier symptôme de la déformation du pied. Quelquefois, surtout chez la femme, cette sensation est accompagnée d'une douleur sourde dans le mollet, le genou, la hanche ou l'épine dorsale.

Par la suite, la souffrance augmente d'intensité. Après un moment de repos surtout, la personne affligée éprouve beaucoup de peine à se remettre en marche ; son pas est chancelant mal assuré, surtout sur le pavé des rues. Souvent, le pied est mouillé d'une transpiration froide.

Si le mal est pris à son début, il sera facilement guéri. Outre ce que nous en avons déjà dit, le traitement consiste à chercher à redonner au pied sa position normale, puis aussi à lui faire exécuter certains exercices :

1o Les pieds seront placés parallèlement, le poids du corps reposant principalement sur les talons. Dans cette position, replier, étendre et soulever les orteils dix ou quinze fois.

2o Les pieds étant tenus parallèlement et les talons légèrement soulevés, marcher sur la pointe des pieds pendant quelques minutes.



**C'est, pour le pied, un excellent exercice que de ramasser des billes avec les orteils.**

3o Les pieds légèrement tournés en dedans, se soulever sur la pointe et laisser lentement reposer les talons dix ou quinze fois.

4o Les pieds dans la même position que précédemment, soulever les talons à un pouce du sol, puis les soulever à deux pouces et les ramener à la première position (à un pouce du sol). Exécuter rapidement ce mouvement quinze ou vingt fois de suite.

5o La pointe des pieds tournée en dedans, se soulever et s'abaisser lentement



en laissant reposer le corps sur le bord extérieur du pied.

6o Placer des billes sur le parquet et les ramasser avec les orteils. Commencer avec de petites billes puis, graduellement, employer de plus grosses.

Les moyens que nous venons d'énumérer donnent d'habitude des résultats on ne peut plus satisfaisants, mais dans les cas déjà anciens, il est préférable d'avoir recours à un chiropodiste.

— o —

## Canots Automobile en Ciment Armé

On se livre de plus en plus à la fabrication de bateaux en ciment armé, mais c'est surtout la construction de canots automobiles de ce genre qui vient de prendre, depuis peu, un essor extraordinaire.

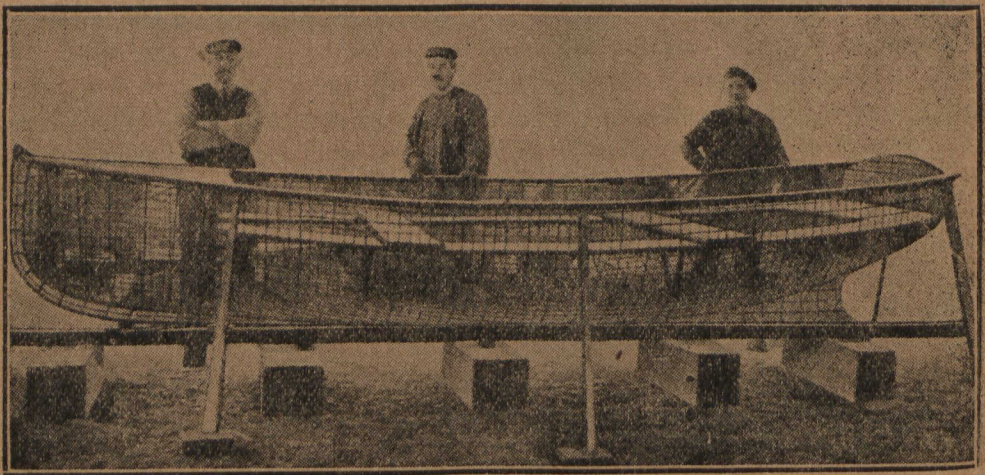
Le canot automobile en ciment armé,

offre de nombreux avantages. Il est solide, étanche, ne se cabosse pas, ne pourrit pas comme ceux en bois, ne rouille pas comme ceux en fer. En outre, la construction d'un canot automobile en ciment armé est rapide et relativement facile. Point n'est besoin de découper, de façonner, de river d'épaisses tôles, il n'y a qu'à monter sur une forme une armature en fil de fer, puis à enduire cette armature de ciment.

Les premiers bateaux en ciment armé furent construits en Italie, d'où l'industrie se répandit dans le reste de l'Europe et aux Etats-Unis. C'étaient, tout d'abord, seulement des péniches pour le service des canaux, que l'on construisait; comme on le voit, nous voici rendus aux canots automobiles: qui sait ce que l'avenir nous réserve.

— o —

Les statistiques des compagnies d'assurances, prouvent d'une façon définitive que la durée moyenne de la vie de la femme est supérieure à celle de l'homme.



Armature de canot automobile en ciment armé.



# UN JOUR UNIQUE DANS L'ANNÉE

## La Noël Russe et les Koliada

LES coutumes et les rites millénaires qui ont lieu dans tous les pays chrétiens durant la période qui sépare Noël de l'Épiphanie (entre le 20 décembre et le 6 janvier) ne sont pas partout identiques, mais ils ont partout le même sens et la même raison. Les origines de ces débris de croyances primitives de l'humanité doivent être rapportées aux premières conceptions du monde, "l'animisme", où la pensée religieuse de l'homme animait l'univers tout entier, et croyait voir dans chaque chose et sous chaque phénomène des forces surnaturelles bonnes ou mauvaises, des divinités qui influaient sur sa propre vie, lui apportant le bonheur ou le malheur.

L'époque solsticiale, le moment du retour du soleil, qui pour l'homme-enfant incarnait la source suprême de toute vie, fit naître la plupart de ces croyances que nous retrouvons parfois presque intactes chez les peuples slaves où elles se sont le mieux conservées.

En Russie, ces manifestations sont nombreuses et multiformes.

Ce sont avant tout les "koliada" qui commencent le jour de Noël et se prolongent jusqu'à l'Épiphanie. Des jeunes gens se réunissent en groupes et vont de porte en porte en chantant bruyamment des

chansons qui toutes célèbrent le retour prochain du "Did Lado" le grand-père Printemps.

Dans certains endroits de la Petite Russie, les "koliada" acquièrent un caractère encore plus pittoresques parce qu'elles se font en compagnie d'une chèvre. D'après les explications de certains savants, la chèvre représente ici un être mythologique qui, autrefois, symbolisait l'âme des champs (les divinités champêtres, faunes et sylvains, n'ont-elles pas les mêmes traits?) que les moissonneurs pourchassaient et qui, selon la légende, devaient chercher abri dans la dernière gerbe. Cette coutume curieuse et peu connue a certainement subi les influences de la religion chrétienne et nous ne la rencontrons que sous une forme plus ou moins altérée.

De grand matin jusqu'au soir, des groupes, la plupart composés d'enfants, parcourent les rues du village, se présentant aux "isbas" ou "khata" où règne quelque aisance. Ces petits visiteurs sont tous tout miel, leur bouche est pleine de louanges pour leurs hôtes, ils les couvrent de fleurs: "Vous êtes grands, leur disent-ils, vous êtes puissants et forts, votre beauté est seulement égalée par votre générosité." Ces compliments ne se contentent pas toujours de bercer ceux qu'ils visitent

avec de douces paroles, il leur arrive parfois, selon les contrées, de puiser dans les musettes qu'ils portent aux côtés des poignées de graines qu'ils jettent dans la maison. Cela symbolise l'abondance qu'ils souhaitent y voir entrer avec l'arrivée du printemps. Comment ne pas récompenser des gens si bien intentionnés? On leur fait maints cadeaux. Ces visites de maison en maison avec accompagnement de chansons s'appellent "chtchedrovat" (l'invité aux largesses).



Puisqu'on constate que dans le monde visible des grands changements se préparent, on est obligé d'admettre que les invisibles, les esprits doivent s'en ressentir et que des mouvements non moins graves ont lieu parmi eux. Ils se rapprochent de nous plus qu'à toute autre époque et se mêlent plus que jamais à nos misérables affaires terrestres. C'est donc le meilleur moment pour trouver chez eux des oreilles attentives, leur demander des conseils et des renseignements. Aussi rencontre-t-on dans tous les pays des pratiques augurales auxquelles on n'accorde de valeur que pendant cette période de l'expiration de la vieille année.

Les Russes se distinguent, là encore, par la multiplicité des moyens. Certains sont fort simples et d'une naïveté un peu excessive, tel celui consistant, pour la jeune fille qui veut savoir si elle se mariera dans l'année, à appliquer une échelle le long d'un mur et à la gravir échelon par échelon, en disant alternativement: "oui", "non" chaque fois que le pied se pose. Si, en arrivant au dernier échelon, c'est le mot "oui" qui est prononcé, la jeune fille aura un époux avant que les douze mois ne soient révolus; si, au contraire, le pied

tombe sur le mot "non", ce sera pour une autre année ou pour... jamais.

Du même principe procède le fait de semer quelques grains sur le sol, dans le voisinage d'une poule, qui, bien entendu, se met à picorer. Lorsque le volatile s'arrête à manger, on ramasse les grains qu'il a laissés et on les compte. Dans le cas où ces grains sont en nombre pair, on est assuré de trouver un mari; s'ils sont en nombre impair, on attendra.

Nous allons voir, du reste, que la plupart de ces consultations surnaturelles ont trait au mariage. Une villageoise en Russie, veut-elle savoir si elle épousera un homme jeune ou un homme âgé, elle n'a, la veille de Noël, une fois la nuit venue, qu'à sortir devant la porte de sa maison; arrivée à quelques mètres, elle s'arrête et prête l'oreille avec attention jusqu'à ce qu'elle ait entendu un chien hurler; si le hurlement est puissant, elle aura pour mari un homme jeune, si le cri est étouffé, l'époux sera vieux et veuf.

Dans les deux jours de Noël et du nouvel an les jeunes filles se promènent, en groupes. De temps en temps, on voit l'une d'elles se détacher des autres, puis, d'un coup de pied neveux, elle lance son soulier en l'air: la direction dans laquelle se trouve la pointe que touche la chaussure en revenant au sol est aussi la direction dans laquelle se trouve l'habitation de celui qui deviendra le mari de la jeune fille.

Pour connaître le visage de son époux à venir il y a d'excellents moyens. Il suffit, par exemple, de placer, le soir de Noël, un démêloir sous un oreiller; l'homme que la destinée réserve à la jeune fille ne manquera pas de venir la voir, pendant la nuit, et, à travers les brunes du sommeil, elle l'apercevra.

Un autre procédé aussi certain consiste à se placer à minuit entre deux miroirs, ayant à côté de soi, à mi-distance des glaces, une bougie allumée. On fixe l'un des miroirs, et bientôt, les apparitions les plus extraordinaires y défilent. Ce sont d'abord des formes imprécises, de larves grouillantes; puis surgissent des démons, qui font de menaçantes grimaces. Si vous restez immobile, si vous continuez à fixer courageusement, bravant les provocations du Malin, la figure de votre futur, dissipant les autres visions, viendra vous sourire, et vous saurez alors si vous êtes destinée à avoir pour compagnon un homme beau ou laid, bon ou méchant. Mais si, cédaient à la peur ou à la curiosité, vous vous retournez vers le miroir placé jusque-là derrière votre tête, malheur à vous! Le diable sautera sur vous et vous étranglera. Cette façon de consulter le sort ne laisse pas d'être dangereuse: il y a eu des jeunes filles qui, tous leurs nerfs tendus par l'attention et aussi peut-être vaincues par la terreur des affreuses images créées par leur imagination superstitieuse, sont tombées évanouies et ont été retrouvées semblables à des mortes.

Pour connaître ce que l'année commencentante réserve, on fait couler dans l'eau la cire d'une bougie allumée. Selon les dessins que forme cette cire, en se refroidissant brusquement, on peut déduire les principaux événements qui se produiront pour celui qui a recours à ce moyen, pendant le cours des douze mois.

Pour finir, car il est impossible d'énumérer ici toutes les coutumes et toutes les croyances auxquelles donnent lieu chez les Russes la Noël et le nouvel an, disons qu'il est d'usage courant, dans les gouvernements du Nord, de s'approcher, après avoir formulé un désir ou un espoir, d'une

“isba” quelconque. Comme les murs des maisons sont en bois, il arrive des lambeaux de conversation jusqu'à l'oreille de ceux qui se mettent aux écoutes. Les bribes des phrases s'appliquent plus ou moins directement aux souhaits qu'on a faits, indiquant s'il sera exaucé.

Tout ce qui se passe autour, le moindre changement dans la Nature est commenté par ces esprits simples et naïfs, en rapport avec leurs propres destinées. Tout a un sens caché à ce jour unique de l'année. Qu'importe que la réalité doive démentir cruellement quelques-unes de ces promesses de bonheur ou bien dissiper des craintes absurdes, on n'en souffrira pas et on ne s'en réjouira pas moins.

—o—

## LES SOUVERAINS A TITRES RON- FLANTS

Les titres que portent certains souverains sont souvent aussi variés qu'originaux.

C'est ainsi que les Rois d'Italie ajoutent à leur souveraineté le nom très erroné de “Rois de Chypre et de Jérusalem”; l'île, en effet, qui appartenait à la Turquie, est aujourd'hui occupée par l'Angleterre, et la cité sainte est toujours sous la domination ottomane.

Le Roi d'Espagne est une “Majesté Très-Catholique” alors que celui de Portugal était “Majesté Très-Fidèle”.

L'Empereur d'Autriche se glorifie d'être “Majesté Apostolique”.

Le Sultan de Turquie se targue d'être le “Commandeur des Croyants”, et celui du Maroc le “Défenseur des Vrais Croyants”.

Le Shah de Perse et l'Empereur d'Abys-

sinie portent tous deux le titre de "Rois des Rois", tandis que l'Emir d'Afghanistan se fait modestement appeler: "Lumière de l'Union et de la Religion".

Le Tsar est "l'Empereur de toutes les Russies".

Mais, de tous les monarques, c'est encore l'ex-roi de Birmanie, détrôné il y a quelques années par les anglais, qui battait le record des titres ronflants.

Il était tout à la fois:

"Sa Très Gracieuse et Excellente Majesté, Seigneur d'Ichadon Roi des Eléphants, Maître des mines d'or, d'argent,

de rubis et de la noble serpentine, Souverain de l'Empire de Thomaparantha et de Tampadida et autres pays des chefs portant parasol à plusieurs étages. Arbitre de la Vie, Suprême Equité, Monarque descendant du Soleil, Possesseur des domaines sans bornes et de la Suprême Sagesse."

Quant à Guillaume II, la liste des titres qui lui convienne réellement est très courte; elle peut se réduire à un seul qui est celui-ci: Guillaume le Fou, roi des Apaches.

— o —

## Hopitaux et Ambulances pour Sous-Marins

LES bateaux sous-marins jouissent actuellement d'un enthousiasme général, dont avaient autrefois bénéficié les torpilleurs, et les flottes de guerre de presque tous les pays, en comprenant un nombre plus ou moins élevé, suivant l'importance même du pays considéré et ses ressources financières. Au surplus, ces bateaux sous-marins se sont transformés en submersibles, ceux-ci se distinguant du bateau sous-marin ordinaire par une navigabilité plus grande, une surélévation supérieure au-dessus de l'eau, quand le bateau n'est pas en plongée, et aussi par ses dimensions plus grandes.

Mais quoique certains ingénieurs navals, comme un ingénieur italien bien connu, prétendent qu'on pourrait bel et bien

construire des bateaux sous-marins de très grandes dimensions, de véritables croiseurs, mais cuirassés, armés de canons, jusqu'à présent, les sous-marins ne sont pas faits pour les grandes traversées. Il est donc bon de disposer de naves auxiliaires qui puissent les transporter à leur bord ou dans leurs flancs pour leur faire accomplir ces traversées. D'autre part, comme l'ont démontré trop souvent des accidents, petits ou grands, le bateau sous-marin est assez vulnérable; il est exposé assez aisément à subir des avaries. Et il est bon de disposer de ce qu'on peut appeler, par analogie, une ambulance ou un hôpital, pour lui donner les soins nécessaires, l'hospitaliser, le réparer, le remettre en état.

A la mer, il n'est pas possible de remettre les réparations, et d'autre part on est totalement isolé de tout secours extérieur et qu'on pourrait appeler justement terrestre. Par suite il est absolument indispensable de se suffire à soi-même, et naturellement sous la forme maritime, sous l'aspect de navires spécialisés dans tel ou tel rôle; c'est pour cela que, dans beaucoup de marines, on ne se contente pas des ambulances qui sont prévues et installées à bord des bateaux de guerre et sur des dimensions relativement vastes à bord des grands cuirassés; on a construit souvent de véritables hôpitaux de campagne sur lesquels on évacue, ainsi qu'on dit, les blessés au fur et à mesure que les postes spéciaux sont par trop encombrés à bord des navires combattants. De même on a imaginé de véritables bateaux-ateliers, ainsi qu'on les appelle au reste, pour venir secourir et soigner les navires petits et grands auxquels il est survenu quelque avarie sérieuse, pour laquelle les moyens du bord ne peuvent suffire. Ces navires-ateliers font partie de ce qu'officiellement on entend par bâtiments auxiliaires. d'une flotte de combat. En temps de guerre, on n'a ni le temps ni le plus ordinairement la possibilité d'envoyer un bâtiment en avarie dans un arsenal où l'on trouverait la forge, les tours, les machines innombrables et l'outillage complet indispensables pour refaire une pièce cassée, la remplacer, ou même tout uniment la réparer convenablement. Il va de soi au surplus que les avaries, qui sont nombreuses en temps de paix, au milieu de ces appareils mécaniques innombrables et délicats qui abondent dans les navires de guerre modernes, doivent l'être encore bien davantage en temps de guerre, comme conséquence

notamment des coups de l'ennemi. Et il est pourtant essentiel que le bateau de guerre soit constamment doté de ses qualités maxima, que notamment aucune avarie ne vienne partiellement réduire cette vitesse qui s'impose pour lui, et qui est vraiment sa qualité primordiale. C'est tout cela qui fait que l'existence des navires-ateliers est une nécessité absolue dans les flottes de guerre modernes. Il suffit qu'une cheminée ait reçu un projectile pour que le tirage des foyers diminue et que par suite les machines fonctionnent moins bien et impriment une allure plus faible au bateau. Qu'un ventilateur soit avarié, un tuyau fêlé, et voici que la vitesse tombe dans des proportions déplorables. Et c'est pour cela que l'Amirauté britannique n'a pas hésité à faire construire trois navires-ateliers, qui n'ont pas moins de 12,000 tonneaux de jauge, tel le "Cyclope", et qui sont chacun attachés à une des grandes divisions de la principale escadre anglaise.

Pour ce qui est particulièrement des torpilleurs de toutes dimensions (qui du reste paraissent avoir moins la faveur que jadis), on a été obligé de prendre des mesures un peu analogues, mais plus complètes; elles résultent des dimensions en fait minimales de ces bateaux. Il y a déjà longtemps que l'on avait imaginé, pour les transporter d'un point à un autre, de véritables bateaux Mères-Gicognes, qui pouvaient en prendre un certain nombre sur leur pont; pour cela, bien entendu, il faut que le pont de la Mère-Gicogne maritime soit suffisamment vaste, il est non moins essentiel que ce navire dispose d'engins puissants pour soulever un torpilleur à bout de bras (de grue) et le poser ensuite à sec sur son pont. Cette opération est devenue du reste bien malaisée

actuellement, à cause des proportions et des poids de plus en plus considérables des torpilleurs modernes, qui deviennent plutôt des contre-torpilleurs. Et c'est pour cela que la Mère-Gigogne dont nous parlions a en fait puissamment évolué. Elle est devenue ce que les Anglais désignent d'un mot tout analogue, mais pour une chose bien différente: c'est le "mothership", qui se contente d'accompagner les torpilleurs et contre-torpilleurs comme une canne suit ses petits sur l'eau; elle est à même de fournir immédiatement du secours à un de ces bateaux atteints d'une avarie grave; on trouve à son bord également un atelier complet, des pièces de rechange; elle peut au besoin prendre à son bord l'équipage d'un torpilleur mis totalement hors de service.

Au point de vue du transport des bateaux sous-marins, nous pouvons donner un exemple bien caractéristique des bateaux auxiliaires qu'il faut construire et mettre à contribution quand on veut expédier à longue distance un de ces petits bateaux, assurément très remarquables, mais assurément aussi bien fragiles. La Société Française du Creusot, connue également sous le nom de Société Schneider et Cie, s'est fait une spécialité de construire des sous-marins pour le compte de nations étrangères dont quelques-unes se trouvent très éloignées de la France. Et comme on ne pourrait songer à ce que ces sous-marins franchissent les océans par leurs propres moyens, notamment parce qu'ils n'ont pas à bord de place suffisante pour les approvisionnements indispensables, et aussi à cause de leurs modestes dimensions, le Creusot a construit à Bordeaux un navire tout à fait spécial, qui a fait école dans divers pays, et qui est un véritable transporteur de bateaux sous-

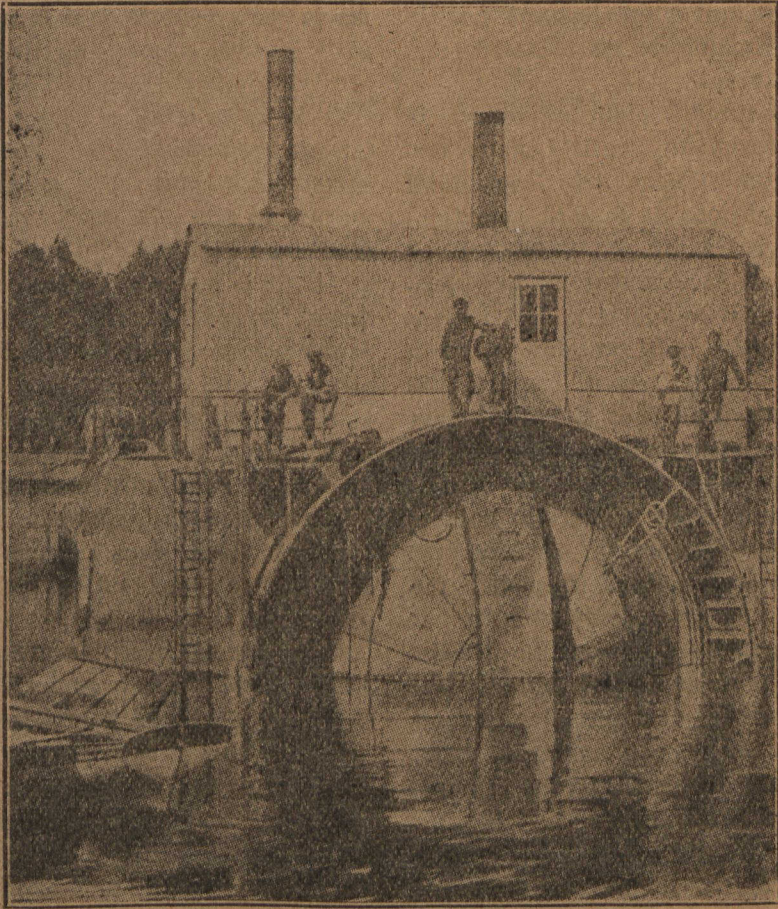
marins. Tel le kangourou, dont on lui a donné le nom, mais en écrivant le mot en anglais "Kanguroo", ce nouveau navire prend dans une cale spéciale le ou même les sous-marins qu'il doit conduire à leur destination: ainsi le kangourou prend ses petits dans une vaste poche disposée sous son ventre, et se déplace avec ce chargement.

Le "Kanguroo" n'a pas une longueur de moins de 300 pieds, pour bien près de 40 pieds de large. Extérieurement, il a les formes et l'apparence d'un navire de mer ordinaire; mais en fait, c'est un véritable dock flottant. Toutefois, grâce à ses formes et à sa puissante machine (puissante relativement), il peut avec son chargement, se déplacer à une vitesse de 11 milles. L'avant du transporteur de sous-marin, du "Kanguroo", peut se détacher comme une sorte de porte et découvrir l'entrée d'une espèce de tunnel conduisant dans la vaste cale du navire; celle-ci n'a pas moins de 195 pieds de long et occupe tout le centre du bateau. En introduisant de l'eau, du lest liquide, du water-ballast, comme on dit, dans des compartiments ménagés le long des parois et dans le fond du navire, on peut faire enfoncer celui-ci suffisamment pour que sa cale se trouve absolument au-dessous du niveau de l'eau, qui pénétrera dans le tunnel, une fois la porte de l'avant enlevée. Au reste, pour détacher celle-ci, il faut faire relever l'avant même du navire; il lève le nez, suivant l'expression pittoresque des marins, quand on charge de lest son arrière. Une fois le tunnel et la cale pleins d'eau, on peut assez facilement introduire le sous-marin; on l'amène sur des blocs de bois, des tins, disposés sur le fond de la cale, un peu comme cela se passe pour un dock de carénage ordinaire.

Puis on fait relever le nez du "Kanguroo" en vidant l'eau qui se trouve dans les compartiments de lest de l'avant. Quand on aura ramené le navire à une position horizontale par la manoeuvre du lest, il ne restera plus qu'à vider complètement

qu'il transporte.

Le déchargement, c'est-à-dire la sortie du sous-marin, une fois qu'on est arrivé au point de destination, se fait par des opérations inverses à celles que nous venons d'indiquer. On comprend au surplus



Le dock fermé et flottant au moment du remplissage.

l'eau qui se trouve dans la cale, de façon à laisser le sous-marin à sec sur des tins. Bien entendu, on vide également le lest d'eau qui se trouve dans les divers compartiments, car le navire est suffisamment chargé par le poids du sous-marin

que le "Kanguroo" peut devenir très simplement, quand besoin est, un véritable dock de réparations; on y introduira le sous-marin blessé, qui aura subi une avarie, et on travaillera à l'intérieur de la cale comme dans un dock de carénage.



Une usine métallurgique italienne a imaginé elle aussi un dock pour sous-marins, mais différant complètement du "Kangaroo", quoiqu'il ait l'ambition de transporter également les bateaux sous-marins à très grande distance. Il s'agit des usines Fiat San Giorgio et d'un dock de réparation qui a été imaginé par le directeur technique de ces usines, le major César Laurenti.

Ce dock Laurenti, pour lui donner le nom de son inventeur, consiste en une sorte d'énorme tube d'acier, très long, établi dans des conditions de solidité exceptionnelles. Il porte à ses extrémités, et en deux points de sa longueur, de gros caissons métalliques auxquels il doit l'apparence particulière qu'il présente quand on le voit à sec, complètement émergé. Ces caissons pleins d'air sont là pour donner au tube (car c'en est un) la flottabilité nécessaire; mais on peut les lester avec de l'eau, introduite dans un certain nombre de leurs compartiments. On est donc bien en face d'un dock flottant. On peut le faire sortir à peu près complètement de l'eau, ou l'immerger presque totalement, suivant que le poids du lest contenu dans les caissons est réduit à son minimum, ou, au contraire, porté à son maximum. A une des extrémités du gros tube est ménagée une sorte de porte circulaire et bombée, par laquelle on pourra introduire un sous-marin, une fois que le dock Laurenti aura été suffisamment immergé pour que le sous-marin flottant à la surface de l'eau puisse s'introduire dans la masse d'eau qui remplit en partie le tube métallique. Naturellement, ce dock a une station de force motrice commandant des pompes, soit pour remplir, soit pour vider les compartiments à lest. Cette station est dans une chambre extérieure, disposée à

l'une des extrémités du tube, et au sommet d'un des compartiments principaux à lest. Vers son milieu, le tube métallique porte extérieurement une sorte de tourelle, analogue à celle qui se trouve à la partie supérieure des sous-marins; quand le dock est à peu près plein d'eau, le sous-marin qui a pénétré dans le tube peut venir y loger sa propre tourelle, grâce à l'élévation de la surface de l'eau.

C'est qu'en effet, ce dock n'est pas seulement une ambulance, un hôpital; il sert également à éprouver la solidité des sous-marins, et cela sans que l'équipage qui se trouvera à l'intérieur du petit bateau puisse courir le moindre danger. Quand on a amené le sous-marin à un niveau suffisant pour que la tourelle pénètre à l'intérieur de celle dont est muni le dock lui-même, il est facile, de l'extérieur, d'avoir accès à la tourelle du sous-marin, au cas où il serait nécessaire de faire sortir rapidement les hommes du bateau. A l'intérieur même du dock, dans l'énorme tube renforcé, comme nous le disions, on peut comprimer de l'eau en vue de soumettre le bateau sous-marin à une pression comparable à celle qui se produirait s'il descendait à très grande profondeur dans la mer. L'équipage, aussi bien que la coque même du navire, se trouvent donc dans des conditions tout à fait analogues à celles de la pratique lors de plongées profondes; seulement, l'opération n'expose l'équipage à aucun risque sérieux, cet équipage étant constamment en communication téléphonique avec le personnel du dock. Si un défaut se manifeste dans la coque, si le personnel du sous-marin souffre de la forte pression, il peut demander et obtenir immédiatement qu'on diminue cette pression, qu'on le mette très vite en relation avec l'air extérieur. Il est donc fa-

eile, grâce à cet appareil curieux, d'entraîner les équipages, de les habituer à commettre pour ainsi dire des imprudences méthodiques, mais sans danger réel. On a la ressource également d'héberger,

d'hospitaliser un sous-marin de 200 pieds de long, pour le réparer. C'est un appareil presque à tout faire, et qui peut rendre de très grands services aux flottes de bateaux sous-marins.

— 0 —

## Entre Ciel et Terre

On se demande sans doute, par ces temps de guerre où on lit chaque jour que des avions, des Zeppelins, survolent pendant des heures au-dessus des positions ennemies, et communiquent des relevés précis aux armées qui les ont lancés, com-

adoptée par le gouvernement d'Angleterre, qui rend ce système de communication très simple, et notre gravure l'explique ici.

L'oiseau géant est à 1,500 pieds au-dessus du camp. Les lunettes de l'officier lui



ment on peut communiquer entre terre et "ciel", comment un chef d'état-major peut transmettre ses instructions à une escadre de biplans situés à plusieurs mille pieds au-dessus de lui.

Une invention vient d'être récemment

permettent de sonder la surface. Elles lui montrent une espèce de carré, formé de quatre poteaux sur lesquels est appuyée légèrement, une corde terminée par un noeud coulant. Au milieu de ce carré est tendu un fil de fer, "trolley", supportant un léger panier. On place dans ce panier les messages qu'on veut expédier là-haut. L'aéroplane, en passant au-dessus du carré en question jette un grappin, qui accroche le noeud coulant, lequel attrape le panier. Puis un tambour, mû par la mécanique de l'aéroplane, remonte le tout et le place à la portée de l'officier, qui apprend ainsi ce que l'on attend de lui.

Au cas où le grappin s'accrocherait à quelque objet solide ou lourd qui pourrait mettre en danger la vie de l'aéroplane, un déclat lâche la fusée hors du tambour; on ajuste un autre grappin et le tour est joué.

## Comment Meurent les Officiers Français

Ce trait d'héroïsme est raconté par un témoin.

A 500 pas de la ligne ennemie, le colonel du ... d'infanterie ouvre un pli qu'un sous-officier vient de lui remettre. Il s'était avancé, seul, pour mieux voir les abords de la position que le régiment allait enlever. Ses officiers, penchés sur la carte, sont à trente pas en arrière; le sous-officier attend, immobile, à la distance réglementaire.

Soudain, d'une lointaine batterie alle-

mande arrive un obus qui dans un roulement de tonnerre éclate. Le colonel est blessé il chancelle. Le sous-officier qui apporta le pli et un officier le saisissent par les bras et le soutiennent. La blessure est grave: un éclat de l'obus a frappé la cuisse, déchiqueté les chairs, rompus les muscles; la botte s'emplit de sang.

Un frisson d'émoi est passé sur le front du régiment, aligné à 100 pas de là sur une pente gazonnée. Le colonel était un père pour ses hommes; ils l'adoraient. L'anxiété étreint le coeur des officiers, qui s'empressent autour du vaillant soldat.

Tout à coup, les lèvres pâlies du colonel s'entr'ouvrent;

—Messieurs, je vous en prie, éloignez-vous... non, par ici... ne me soutenez pas, non, "pas devant mon régiment"!

Chacun a compris et chacun obéit. Autour du blessé, le cercle respectueux s'élargit.

Et le colonel, comptant la souffrance, faisant un effort surhumain pour se tenir droit sur sa jambe brisée, marche lentement vers son régiment. Il achève de lire l'ordre qui vient de lui être transmis.

La batterie allemande tire toujours. Un nouvel obus gronde, éclate à trente pas du groupe... et un paquet de mitraille emporte la tête du colonel.

Le colonel est mort!

Il est mort "debout", devant son régiment.

En Russie la loi défend aux amoureux de s'embrasser publiquement. La peine varie entre \$4.00 et \$6.00 d'amende.



## Funérailles d'Un Chef Africain

**L**E district de Bolobo se compose d'une série de villages florissants et très peuplés, situés sur la rive sud du Congo, à environ six cents milles de la côte de l'Atlantique.

Les indigènes s'y livrent activement au commerce, trafiquant surtout des produits naturels, et se servant comme monnaie courante, d'ivoire, d'étoffe, de fer et d'esclaves.

Ils ne sont pas anthropophages, mais sont cruels et torturent fréquemment leurs esclaves de la façon la plus barbare. Physiquement, les gens de Bolobo représentent une forme quelque peu élevée du type nègre Banton.

Nous venons de dire que les indigènes du district de Bolobo torturent leurs esclaves d'une façon barbare. On se fera une idée de la cruauté dont sont animés ces sauvages si l'on veut bien suivre avec nous les scènes baroques et atroces qui accompagnent les funérailles de leurs chefs.

C'est, d'abord, dans tout le village un lugubre concert de gémissements poussés par les femmes. Les rues sont sillonnées de groupes de sauvages aux visages sombres, armés de coutelas et de lances, des panaches de plume sur la tête, et la face enduite de charbon de bois et d'huile de palme.

Les esclaves et les épouses du mort ont été attachés par les bras et par les jambes, et on leur a pris le cou dans de lourdes perches fourchues.

Et voici, au milieu d'un espace libre entouré de cases, les pleureuses, environ trois cents femmes à demi nues, le visage et le corps barbouillés de craie blanche et rouge et balançant leurs torses d'avant en arrière, comme pour marquer la cadence de leurs gémissements.

Au centre de cette curieuse assemblée, le corps du chef est installé, assis sur un trône de bois à dais. Sud la tête se dresse un immense panache de plumes. Le corps est badigeonné en blanc de même que les côtés de la face, où une large bande noire s'étend du front au menton.

La peau, nue jusqu'à la taille, est mar-



Bolobo

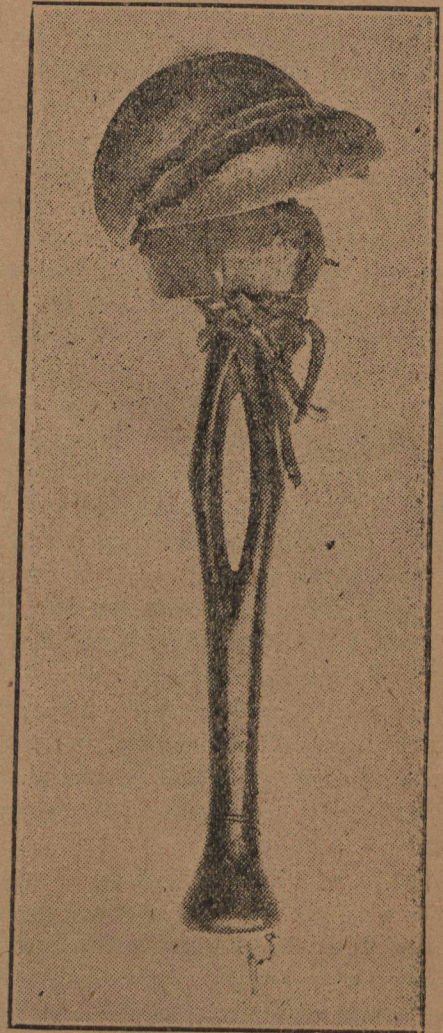
brée de grandes taches jaunâtres et les bras ont été enduits de rouge. Deux crosses de mousquets sculptées sont placées sur ses bras. Des bandes de calicot jaune sont nouées autour du cou et des coudes et des bracelets de fer polis et luisants surchargent chaque poignet. Sur le sol, devant le cadavre, on a étalé tout un arroi de bizarres images de bois, de fétiches et de charmes de tous genres, communs aux peuplades de ces contrées.

Les énergiques démonstrations de chagrin, auxquelles se livrent les femmes, font couler sur leurs corps barbouillés des ruisseaux de sueur.

Immédiatement après le coucher du soleil, on allume une série de grandes bûches à l'extrémité du village. Là se rendent deux ou trois cents indigènes dansant et gesticulant en agitant leurs panaches de plumes et leurs ornements de métal sonores. Ils sont dans un état d'absolue frénésie. Les voix graves des hommes, les battements incessants du tambour, les lamentations éloignées des pieuses, forment un charivari indescriptible. Des nuages de poussière voltigent et, dans l'air, flottent des relents de corps nègres en transpiration et l'âcre odeur des bûches qui flambent. La bise du soir rabat de temps à autre des colonnes de fumée sur les danseurs, les masquant momentanément à la vue. L'aspect démoniaque des sauvages, éclairés par la lueur livide des grands feux, et toute cette scène mouvementée, avec ses contrastes violents, est profondément impressionnante.

A mesure que les yeux s'habituent à cette lumière funèbre, on remarque de nombreux indigènes dansant au bord d'un trou profond tout récemment creusé. Plusieurs hommes s'avancent dans la direction du trou noir, en se frayant un chemin

à travers la cohue. Un bruit de clochettes annonce un cortège de danseurs, dont les formes se détachent en relief puissant quand ils passent devant les brasiers flambants. Un espace est dégagé devant le trou, et presque aussitôt, le grand sorcier bondit en avant, le corps couvert de peinture, orné de peaux de léopards et de charmes cliquetants, emblèmes de vie et



Les grelots d'un sorcier à Bengala

de mort sur le sauvage d'Afrique.

Ce hideux personnage, avec ses paupières blanchies et son torse maculé de cervelle et de sang de volailles, commence la danse de la mort.

Avec des mouvements sinueux du corps, il exécute, en tournant dans l'espace libre, des bonds et des sauts qui soulèvent une épaisse poussière, et il psalmodie une étrange mélodie. Le sinistre possédé accélère son allure à chaque tour. A la fin, il s'arrête, ruisselant, poussiéreux, son accoutrement en désordre, et il s'accroupit au bord du trou.

Un autre cri atroce déchire l'air. Dix femmes, épouses du défunt, les mains et les pieds liés, sont traînées de force devant le sorcier et allongées sur le sol.

Peu après, un certain nombre de jeunes gens, esclaves du chef, sont aussi amenés jusqu'au bord du trou. Puis, au cours d'une scène de confusion fantastique, le cadavre du grand chef, enveloppé maintenant dans des pièces de cotonnade et de tissu d'herbe, est apporté.

Des corps sont lancés dans le trou, et, dans le bruit, on distingue les cris terrifiés des femmes, des infortunées épouses qu'on sacrifie.

Le corps du chef est enfin placé dans la fosse. Les corps serrés de la tourbe noire sont comme une houle, et les vociférations montent encore de ton quand des centaines de mains se mettent à rejeter la terre dans la tombe des épouses du chef qu'on enterre vivant.

Le trou est bientôt rebouché et la horde des naturels se met à danser et à sauter sur la terre fraîchement remuée.

A présent, c'est le tour des esclaves. L'un d'eux est amené. Sa tête est fixée dans une sorte de cadre étroit qui le prend sous le menton et qu'on suspend à une

branche surplombante. Le bref éclair de la lame de l'exécuteur suivi par le hurlement frénétique de la multitude, indique que le premier des nombreux esclaves du défunt a été décapité.

Et les scènes atroces se succèdent tant que la fatigue n'a pas eu raison des ces fanatiques insensés, hideux, ignobles...

— o —

## Le Cerveau

—

**Proportionnellement, la femme possède plus de matière cérébrale que l'homme**

—

Il a, de tout temps, été reconnu que le cerveau de l'homme est plus développé que celui de la femme, mais, comme on l'a fait judicieusement remarquer, si l'on tient compte que la femme est, règle générale, d'un poids moindre que l'homme, il faut bien admettre que, proportionnellement, le cerveau de l'homme est moins développé que celui de sa compagne.

Ainsi, on démontre que le cerveau de la femme est, en moyenne, d'un dixième plus gros que celui de l'homme. La femme serait-elle donc, pour cette raison, douée de plus d'intelligence que l'homme? Voilà une question que nos savants, toujours peu galants, résolvent par la négative, en allant chercher leurs raisons dans la comparaison des différentes espèces d'animaux. Par exemple, nous disent-ils, le chat a, en proportion de sa taille, une cervelle plus grosse que l'éléphant, ce qui n'empêche pas que ce dernier soit le plus

intelligent des deux. Ils citent aussi, entre autres, le cerveau du bébé, cinq fois plus gros (toujours proportionnellement) que celui d'un homme.

D'ailleurs, il faut bien considérer que l'énergie mentale n'est pas dérivée de la masse du cerveau, mais seulement des millions de cellules qui font partie de l'enveloppe extérieure de la matière cérébrale. On compte environ dix millions de ces

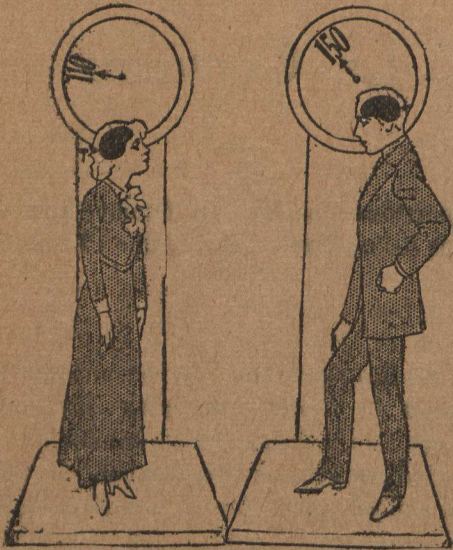
les yeux sont proportionnés. Le rat a de petits yeux et une petite cervelle, tandis que l'écureuil de la même taille qu'un rat ordinaire, a des yeux plus larges et une cervelle plus grosse. Il en est de même chez les poissons.

— o —

## La Saint-Eloi

Propos du Jour

(1er Décembre)



Le cerveau d'un homme de 150 livres n'est que 1-10 plus développé que celui d'une femme du poids de 110 livres

cellules par pouce carré, aussi bien chez la femme que chez l'homme. Comme c'est seulement le nombre des cellules qui a de l'importance et que, logiquement, un cerveau plus petit possède une enveloppe extérieure plus petite, que les proportions n'entrent pas en jeu, l'homme conserve la supériorité.

A propos, un fait curieux que l'on constate chez les animaux inférieurs, mais non pas chez l'homme, c'est que le cerveau et

Saint Eloi est le patron de tous les artisans qui se servent du marteau, tels que les forgerons, les métallurgistes, les maréchaux-ferrants, les orfèvres, etc.

Il naquit près de Limoges, en l'an 588, et fut placé par ses parents à l'atelier monétaire de cette ville pour y apprendre le métier d'orfèvre. Le jeune homme y fit preuve d'aptitudes si remarquables que sa réputation ne tarda pas à s'étendre, si bien que le trésorier de Clotaire VII décida de se l'attacher comme orfèvre. Eloi succéda ensuite à son protecteur dans sa charge. Et le roi Clotaire l'ayant chargé de confectionner un trône d'or massif avec la quantité d'or que son concurrent avait demandée pour ce travail, le nouveau trésorier en fit deux. Son renom d'honnêteté égala dès lors sa réputation artistique.

Comme orfèvre, Eloi est l'auteur des chasses de Saint-Denis, de Saint-Martin de Tours, de Saint-Séverin, de Sainte-Ge-

neviève, des bas-reliefs du tombeau de Saint-Germain, etc., etc. Malheureusement, la plupart de ses oeuvres ont disparu dans la tourmente révolutionnaire.

Sous le règne de Dagobert Ier, Eloi se distingua en outre dans la diplomatie. Ayant reçu mission de ramener à plus de fidélité le duc de Bretagne, qui avait usurpé le titre de roi, le trésorier royal s'acquitta de cette délicate ambassade avec une habileté si grande qu'il parvint à rétablir l'ordre dans la province révoltée.

Le Concile d'Orléans, qu'il convoqua en 639, pour détruire l'hérésie des monothélites, fit voir qu'il y avait aussi en lui l'étoffe d'un prélat d'une rare vivacité d'esprit. Aussi fut-il élu, l'année suivante, évêque de Noyon.

Dès lors, son oeuvre d'apôtre ne fut pas moins admirable que son oeuvre d'artiste. Il fonda un grand nombre d'institutions pour le soulagement des misères humaines, racheta des milliers d'esclaves à qui il fit donner la liberté, institua le droit de sépulture pour les suppliciés, etc.

Son nom, après sa mort, devint si populaire que la chanson s'en empara. Les plaisants couplets que tout le monde connaît ont perpétré son souvenir; et la fête ouvrière qui rassemble chaque année un si grand nombre d'artisans dans une commune gaité, le jour de son anniversaire, contribué à rendre immortel le nom de ce grand orfèvre, qui fut aussi un bon et intelligent homme d'Etat.

Et les forgerons ont bien raison de chanter à tue-tête:

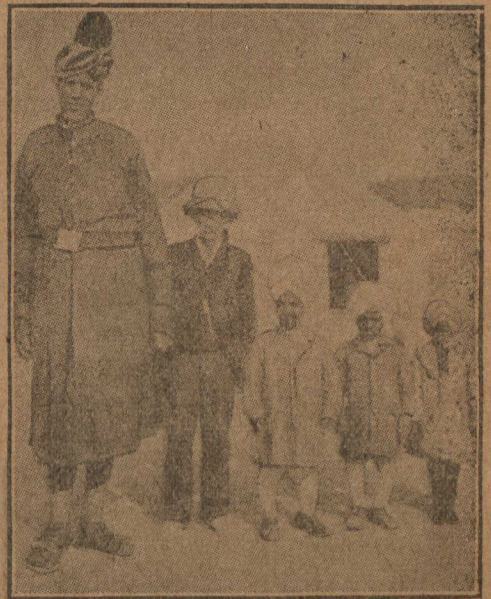
Non, non, non, non! Saint Eloi n'est pas mort... Car il vit encor! Car il vit encor!

— o —

## Les Hindous

Les Hindous sont, en général, de fort beaux gaillards de six pieds de hauteur et musclés comme des lutteurs de profession; sous le rapport du courage, ils ont fait leurs preuves au cours de la guerre actuelle contre les Teutons.

Depuis les premières rencontres où les "Boches" ont laissé une vingtaine de mille des leurs sur le champ de bataille, les Al-



lemands ont une peur extraordinaire des Hindous qu'ils surnomment "les diables noirs anglais".

Notre photographie représente quelques-uns de ces Hindous qui comprennent probablement le plus grand et le plus petit que l'on puisse rencontrer dans leur immense empire.

Celui que nous voyons à gauche a sept pieds et neuf pouces de hauteur et le plus



petit, à droite, n'a que quatre pieds seulement. Tous deux sont âgés de vingt-trois ans et il paraît que le premier espère bien grandir encore!

Où donc s'arrêtera-t-il??

— o —

## Le Cinématographe et les Insectes

—

De plus en plus, le cinématographe se charge de nous intéresser à la vie des insectes; c'est une tâche dont l'accomplissement est très difficile, surtout lorsque l'on veut prendre l'insecte au vol.

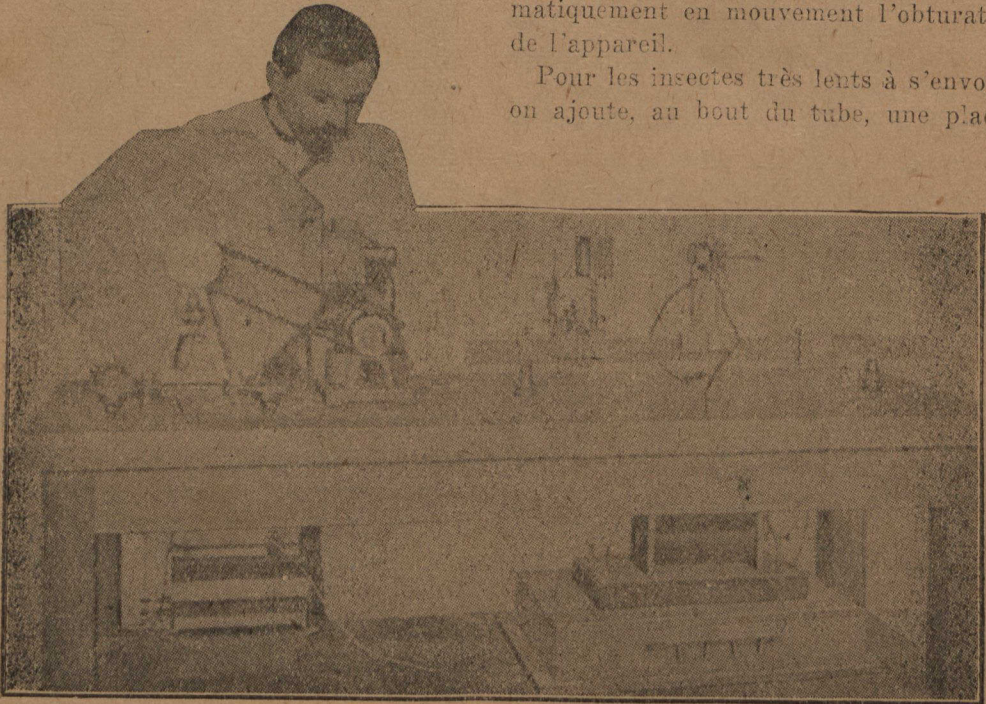
On comprend qu'il n'est pas aisé d'a-

voir longtemps l'insecte dans le champ de l'objectif.

L'appareil est placé près d'une fenêtre, les insectes volant toujours du côté de la lumière. Lorsqu'il s'agit d'une mouche, on la retient prisonnière au moyen d'un petit levier joint à l'appareil par un fil électrique. Dès que, en pesant sur le levier, on relâche la mouche, l'obturateur est mis automatiquement en mouvement.

S'agit-il d'une guêpe, d'une abeille ou d'autres insectes qui ne prennent pas immédiatement leur vol, on se sert d'un tube de verre coupé obliquement. L'ouverture du tube est dirigée du côté de la lumière et est fermée par une feuille de mica retenue par de délicats ressorts et reliée électriquement à l'obturateur de l'appareil. Quand l'insecte s'insinue sous la feuille de mica, il la fait se soulever et, dès qu'il prend son vol, la feuille retombe et, comme dans le cas du levier, met automatiquement en mouvement l'obturateur de l'appareil.

Pour les insectes très lents à s'envoler, on ajoute, au bout du tube, une plaque



d'aluminium. Cette plaque agit comme la feuille de mica, dès que l'insecte se décide à s'envoler de dessus.

Les photographies d'insectes pris au vol ont démontré des faits intéressants. Ainsi, dans un sens général, le mouvement des ailes, chez tous les insectes, est identique. On a remarqué aussi que les premières vibrations des ailes, chez tous les insectes, est identique. On a remarqué aussi que les premières vibrations des ailes ont moins d'amplitude que les suivantes, tout en étant de même durée. D'ailleurs, la durée des vibrations est constante et n'est diminuée ou augmentée qu'en raison de différentes conditions, comme la fatigue et le froid. Enfin, la rapidité du vol n'est réglée ni par l'amplitude ni par la rapidité du mouvement des ailes, mais par leur plus ou moins d'inclinaison.

— o —

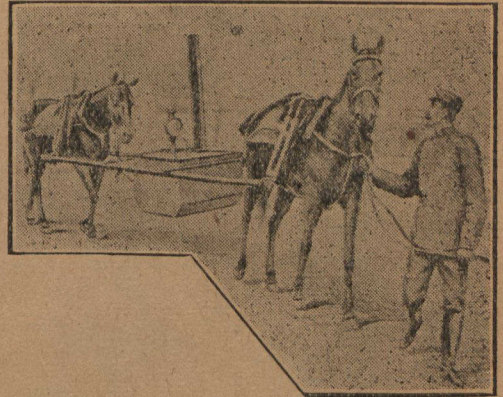
## La Cuisine des Armées en Marche

S'il est indispensable de ravitailler abondamment en munitions les soldats qui combattent, il n'est pas moins nécessaire d'assurer leur subsistance.

Divers modèles de cuisines mobiles ont été construits à ce sujet et l'un de ceux qui paraît donner bonne satisfaction est celui-ci. Un fourneau avec bouilloire est monté sur un brancard dont les extrémités sont fixées aux harnais de deux chevaux; même en marche, il est possible de préparer, avec ce système, de la cuisine que les hommes trouvent toute préparée quand ils font halte.

D'autres cuisines portatives, montées sur roues, sont en usage également et il faut ajouter à tout cela les appareils militaires qui ont été, en de nombreuses occasions, confisqués aux allemands.

Enfin, à défaut de ces poêles ambulants, le troupier n'est pas pour cela ré-

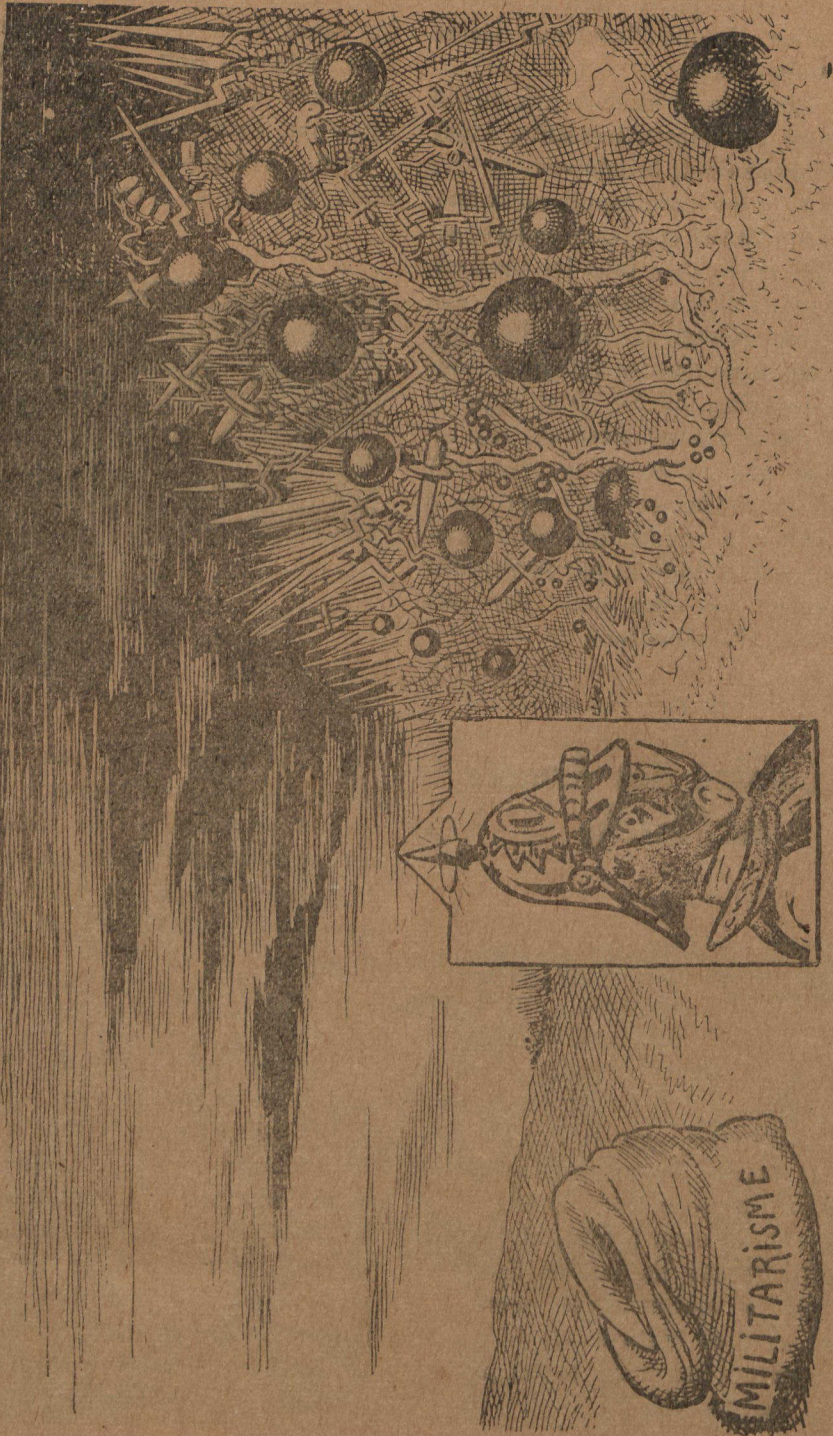


duit à mourir de faim; chaque compagnie possède en quantité suffisante des marmites et accessoires qu'il est facile d'installer sur un foyer hâtivement construit à l'aide de quelques pierres. C'est d'ailleurs le moyen le plus fréquemment employé.

— o —

Dans le sud de l'Inde, la rencontre d'un lièvre par un voyageur est considérée de mauvais augure. Il vaut mieux remettre un projet à plus tard que de l'exécuter si l'on a aperçu un cobra ou un serpent à sonnettes. Et puis, voici une recette pour chasser d'une maison les moustiques et les punaises: écrivez le nom de cent villes sur une feuille de papier que vous collerez contre la cloison et, disent les Hindous, vous serez bien vite débarrassés.

LA MOISSON EN EUROPE



La Semence.

Le Semeur.

La Récolte.

## La Belgique éprouvée

# UNE VISITE A MALINES APRÈS LE BOMBARDEMENT

## Le Récit d'un Témoin

J'ai pu parvenir jusqu'à Malines, et j'ai passé quelques heures dans cette curieuse cité, au charme austère, sur laquelle les Allemands se sont acharnés. Malines a, en effet, été bombardée quatre fois: d'abord mardi soir, puis jeudi, enfin deux fois vendredi.

**Ils tiraient sur les monuments historiques**

Pourtant aucun soldat belge ne s'y trouvait, la population elle-même avait fui; mais les vandales en voulaient aux monuments historiques dont Malines s'enorgueillit, à la célèbre cathédrale de Saint-Rombaut notamment, d'une construction si hardie que Vauban l'avait dénommée "la huitième merveille du monde". Durant plusieurs heures, une batterie d'obusiers de dix cracha de la mitraille sur cette ville sans défense.

Oh! les Allemands peuvent être fiers de leurs exploits. Ils avaient pris la cathédrale pour objectif. Les obus n'atteignirent point tous leur but, mais ils détruisirent la plupart des immeubles environnants.

**Vision d'épouvante**

Dans une maison, un projectile pénétrant pas le toit vint éclater au rez-de-

chaussée. Tous les planchers des étages s'effondrèrent, les meubles furent réduits en miettes, les murs éventrés fléchirent. J'ai jeté un coup d'oeil rapide dans cette habitation qui menace de s'écrouler complètement. Ce fut une vision d'épouvante. Tout à côté de la cathédrale, les débris d'un obus tombé dans la rue renversèrent les portes et les fenêtres d'une maison voisine et brisèrent tout ce qu'ils rencontrèrent à l'intérieur. Ailleurs, toute une partie du mur a été enlevée, des toits ont disparu, beaucoup de projectiles sont entrés dans des magasins où ils mirent le feu. Sur une place, des branches d'arbre énormes ont été sectionnées ou arrachées. Des morceaux de mitraille ont crevé des murs épais. Dans les rues aux grossiers pavés, de larges trous indiquent l'endroit où des obus tombèrent, et dans toute la ville, qu'habitaient soixante mille personnes et qui est maintenant déserte, lugubre, on marche sur une couche de verre pulvérisé, car il est peu de vitres restées aux fenêtres. La cathédrale avait peu souffert du tir de l'artillerie, encore que son toit ait été troué en plusieurs endroits et que des pans de mur énormes aient été arrachés. Mais, hier matin, quatre cavaliers allemands chargés de briser ses admirables vitraux, qui n'avaient point été atteints, arrivèrent à Malines. Devant la

cathédrale, ils mirent pied à terre, et bientôt des feux de salve retentirent. Ces brutes prenaient plaisir à détruire des chefs-d'oeuvre.

### Satisfaits de leur barbarie

Quand ils furent satisfaits, ils remontèrent à cheval, et, à ce moment, ils aperçurent deux hommes sortant d'une cave où ils étaient cachés. Leur premier geste fut pour les tuer, mais ils se ravisèrent, et, après les avoir quelque peu brutalisés, ils leur dirent :

—Nous venons d'infliger une nouvelle punition à votre ville, que nous raserons complètement si vos troupes nous attaquent encore.

Et les quatre uhlans s'éloignèrent pour rentrer dans les lignes allemandes, dont les avant-postes étaient proches.

Cet après-midi, lorsque j'arrivai à Malines, j'y rencontrai quelques lanciers et chasseurs belges, envoyés en reconnaissance. Le bourgmestre et deux ou trois fonctionnaires se trouvaient à l'hôtel de ville, et je vis encore une trentaine de personnes qui n'avaient pas hésité à revenir chez elles, afin de sauver quelques vêtements ou de menus bibelots.

### A la porte de Bruxelles

—Les Allemands sont à côté, m'annonça le bourgmestre; ils peuvent être ici d'un instant à l'autre; mais allez à la porte de Bruxelles, vous y trouverez quelques-uns de nos cavaliers, qui vous diront si vous pouvez vous rendre à Sempy et à Eppenheim, deux petites localités peu éloignées et qui sont complètement en ruines.

Effectivement, la porte de Bruxelles était occupée par deux patrouilles belges,

qui s'étaient rencontrées à cet endroit. Elles gardaient le pont du canal. Les officiers assurèrent qu'il était impossible de dépasser la ville de ce côté, et que des Allemands campaient autour des villages où je voulais me rendre.

“Ce sont des lâches!”

Les soldats belges en surveillance sur ce pont, et qui représentaient l'extrême avant-garde de leur armée, paraissaient tout joyeux d'être au premier rang; ils fumaient tranquillement, sans paraître redouter l'arrivée de leurs adversaires, dont ils me parlèrent avec mépris.

—Ce sont des lâches, me dit l'un, un officier; quand ils sont moins d'une douzaine, ils se rendent dès qu'ils nous aperçoivent. Pour qu'ils nous attaquent, il faut qu'ils soient dix fois plus nombreux que nous.

Nous bavardions ainsi et nous allions vider ensemble quelques verres de bière qu'un habitant entêté à ne pas quitter son logis venait de nous apporter, lorsque des coups de feu éclatèrent. Une seconde décharge suivit aussitôt.

—Les voilà, les “cochons”! s'écria un soldat; attendez, nous allons les recevoir.

Ce n'était qu'une alerte.

Un cycliste envoyé dans la direction où les coups de feu avaient été entendus revient bientôt et déclare à son chef :

—Ce sont nos hommes qui ont tiré; ils assurent avoir vu des “Boches” sur la rive droite du canal; moi je ne les ai pas distingués.

### Douloureux exode

La nuit était proche, je rentrai à Anvers. Sur toute la longueur de la route, je

rencontrai des centaines de pauvres gens chargés de ballots qui fuyaient devant l'envahisseur. Quelques familles avaient pu trouver place dans une voiture bondée de meubles et de malles. Un cycliste filait avec un matelas attaché sur le dos. Deux vieux poussaient devant eux une vache qui ne voulait point avancer. Des enfants, fatigués, pleuraient. Mais, pour la plupart, ces malheureux, qui venaient d'abandonner tout ce qu'ils possédaient, ne paraissaient nullement abattus.

Et ce lamentable défilé s'allongea jusqu'à Anvers.

Aux abords des forts, un spectacle également lugubre nous attendait. Là, toutes les maisons situées dans la ligne de tir ont été incendiées par les Belges après qu'elles eurent été évacuées. Elles fument encore. Parfois, des murs branlants s'abattent, et, où que l'on aille, c'est le même tableau de désolation. Partout des ruines, du sang, des cadavres.

#### La déclaration de guerre de l'Autriche

C'est seulement cet après-midi que l'on a appris, à Anvers, par des éditions spéciales des journaux, que l'Autriche-Hongrie venait de déclarer la guerre à la Belgique.

La population a conservé le calme et la dignité dont elle ne s'est pas départie depuis que les Allemands ont envahi son territoire.

Dans les milieux officiels, on s'en tient, pour aujourd'hui, aux termes de la réponse très nette que M. Davignon vient de faire à l'Autriche-Hongrie. Toutefois, on déclare qu'il ne sera pas possible de trouver un seul Autrichien ou Hongrois ayant été molesté. Soutenir le contraire est un mensonge.

Le comte Clary Aldringen, ministre

d'Autriche-Hongrie en Belgique, qui est un des descendants du prince de Ligne et qui est allié à la famille impériale, a toujours été traité avec la plus grande courtoisie, et, jusqu'au dernier moment, il a été l'objet des plus grands égards de la part de la cour.

Lorsque le gouvernement se transporta à Anvers, il fut suivi dans cette ville, par les représentants des puissances étrangères. Seul, le comte Clary Aldringen resta à Bruxelles. S'y trouve-t-il encore? Ici on l'ignore.

#### “Je me tuerai, mais ne me rendrai pas”

“Je me tuerai, mais ne me rendrai pas”, avait promis le général Leman. L'héroïque défenseur de Liège a tenu parole.

A la suite de la tentative d'assassinat dont il avait été l'objet de la part des Allemands et à laquelle il n'échappa que grâce au dévouement d'un de ses officiers, le général Leman s'était installé au fort de Loucin. Les Allemands l'apprirent-ils? On peut le croire, car leur attaque contre ce fort fut particulièrement acharnée. Les canons belges répondaient vaillamment, mais, de jour en jour, leur tir devenait de plus en plus faible.

Le 17 août, au matin, l'ennemi envoya un parlementaire au commandant de ce fort, en le sommant de se rendre. Il fut reçu par le général Leman.

— Nous mourrons à notre poste, répondit ce dernier, mais nous ne nous rendrons pas.

#### L'héroïque général Leman fit sauter son fort.

Pourtant, la résistance était devenue impossible. Le général Leman le savait

# GRATIS !

## Embellissez votre Poitrine en 25 Jours

—o—  
Toutes les femmes doivent être belles

Et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil. Succès assuré en 25 jours



—o—  
Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les chairs se raffermissent et se tonifient, la Poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action se

comblent les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

### Le Reformateur Myrriam Dubreuil

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps à chasser la nervosité. Engraissera les personnes maigres en 25 jours. Echantillons Gratifs.

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages avec échantillons vous enseignant comment vous pouvez obtenir ce merveilleux développement de la poitrine pour toujours.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.

**Mme Myrriam Dubreuil,**  
**44b Mentana, - Montréal**

Dépt. 5, Boîte postale 2353

trop. Il réunit une dernière fois ses officiers, et, dans l'après-midi, le brave soldat, que la Belgique entière cite en exemple à ses enfants, faisait sauter le fort.

Sous les décombres, au milieu de cadavres, on trouva le général Leman. Il n'était que grièvement blessé. Les Allemands lui prodiguèrent aussitôt leurs soins, son état s'améliora et il put être transporté à Cologne, où il se rétablit.

Actuellement, celui qui devait être l'âme de la résistance de Liège se trouve à Magdebourg, où il a été transféré ces jours derniers.

Paul Erio.

---

## LA NEIGE ROUGE

---

L'une des plus curieuses particularités que puisse, sans doute, présenter la neige, c'est d'être rouge.

Ainsi qu'on l'a fort bien établi, le fait se produit surtout dans les régions montagneuses où la neige séjourne longtemps sur la terre.

La neige déjà ancienne revêt une jolie couleur d'un rose tendre, et par places, elle est colorée en rouge carmin vif. Ce phénomène est dû à des corps qui s'y développent ou s'y déposent après sa chute.

La première observation scientifique du phénomène de la neige rouge fut due à Saussure, vers la fin du dix-huitième siècle, sur le Brévent, en Savoie, et surtout sur le Grand Saint-Bernard.

En 1819, des officiers faisant partie de l'expédition arctique commandée par Ross, rencontrèrent de la neige rouge dans les régions polaires et le fait, depuis cette époque, a été maintes fois observé et rapporté.

La plupart des savants qui se sont attaqués à cette question ont vu dans la coloration rouge de la neige des origines purement végétales. Le naturaliste suédois Agardh, notamment, classa cette substance colorante parmi les algues, sous le nom de "protococcus nivalis".

Shuttleworth, néanmoins, attribua la coloration rouge surtout à des animalcules infiniment petits qu'il croyait pouvoir distinguer à l'aide de son microscope.

La présence d'êtres vivants dans la neige n'avait en elle-même rien d'impossible. On sait aujourd'hui qu'elle abonde en infusoires et en insectes, dont les plus fréquents sont certaines "podurelles" ou poux sauteurs, animaux noirs, velus, à six pattes, et dont la grosseur est celle d'une tête d'épingle.

Mais si les podurelles sont si abondantes en certaines places que la neige en devient noire, on n'a point jusqu'ici découvert d'animalcules susceptibles de colorer la neige en rouge, ainsi que l'affirmait Shuttleworth, et il faut se contenter de se tourner vers la botanique pour y trouver l'explication du phénomène qui nous intéresse.

La neige rouge est due essentiellement à des cellules végétales simples, d'une ténuité extrême et ayant un contenu de coloration rouge.

Ces cellules, au reste, ne se rencontrent pas seulement dans la neige: l'algue des neiges est très voisine d'une espèce fréquente dans les eaux de pluies stagnantes et qui les colore, soit en rouge sang, soit en vert.

On a souvent signalé au Spitzberg des étendues considérables de neige colorée en vert et qui ressemblaient, de loin, à de gras pâturages.



**EXAMEN DES YEUX GRATIS**

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT  
D'OPTIQUE

**Le Spécialiste BEAUMIER**

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville  
MONTREAL.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

# The Canadian Advertising

L I M I T E D

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

### Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

**REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.**

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

**C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal**



# A PROPOS DE LA SAINTE-BARBE

## La vie des Mineurs

Sainte-Barbe, personne ne l'ignore, est la patronne des canonniers, des artificiers, des artilleurs et des pompiers.

Mais ce qu'on sait moins, c'est que les mineurs, les houilleurs, sans doute parce que le grisou les expose, eux aussi, aux explosions, se réclament de cette martyre bithynienne qui attira la foudre sur son bourreau.

Ces diables d'hommes, souvent muets, et comme concentrés en eux-mêmes, ont ainsi leur jour de fête. Et ce n'est que justice

On a l'impression que leur rôle a quelque chose de tragique, quand on les voit, avec leur bourgeron de toile blanche, leur bidon de fer étamé, leur "barrette" ou leur chapeau de cuir bouilli, descendre par la "cage" énorme, au fond, dans la "fosse", à cinq ou six cents pieds sous terre... Il est six heures du matin et déjà toute la "coupe à la veine" est à l'ouvrage. Les mineurs, d'un geste persévérant et rythmique, à coups de "pic" répétés, "tapent à la veine", suivant une expression locale, et, de tous côtés, le travail du "dépilage" et de l'extraction absorbe les énergies obstinées et obscures.

Jusqu'à trois heures du soir, les berlines de houille et les berlines du remblai roulent sur les rails des galeries, poussées

par les hercheurs à charbon et les hercheurs à terre, et tirées avec des courroies de cuir par les bricoleurs dans les montées, tandis que les "mineurs à la veine" continuent d'abattre la matière minérale, que les chargeurs à l'accrochage disposent les berlines dans les cages d'extraction et que, de-ci, de-là, évoluent par "équipes" reculeurs, conducteurs de chevaux et galibots.

Un maître-porion distribue la besogne à ce peuple de troglodytes. Les porions "de coupe" et "d'about" se chargent de la faire exécuter. Et c'est partout un bourdonnement de ruche qui ne s'atténue que lorsque la "coupe à terre"—boiseurs, rancheurs, restapleurs et raccommodeurs,—est venue remplacer la "coupe à la veine" pour le boisage des galeries et le remblayage.

Il est alors environ trois heures. Les ouvriers s'entassent dans les berlines des deux cages qui, alternativement, montent et descendent, déposant à chaque arrêt leur fardeau humain dans le "moulinage". On voit tourner lentement la roue immense de la machine motrice, et le câble se dérouler sur les molettes du "chevalet". C'est l'heure de la "remonte".

Par groupes de vingt, les mineurs repaissent à la surface, sur le "carreau".

# L'Almanach du " Samedi "

POUR 1915

**EST MAINTENANT EN VENTE DANS TOUS LES  
DEPOTS**

C'est un petit livre contenant une grande quantité de recettes utiles et de renseignements intéressants qui marquent sa place dans toutes les maisons canadiennes.

Rédigé d'après un plan tout-à-fait différent des autres almanachs, il comporte **116 PAGES** de matière à lire soigneusement choisie et constitue une véritable petite encyclopédie que l'on consultera dans de multiples occasions.

Nous informons nos lecteurs qu'il n'a été procédé qu'à **UN SEUL** tirage de cet almanach et qu'il n'y aura pas de deuxième tirage, nous les avisons en conséquence de ne pas tarder à demander leur exemplaire de

**L'ALMANACH DU SAMEDI**

pour 1915

s'ils veulent être certains d'en avoir un.

Comme les années précédentes, le prix en a été fixé

à **10 CENTS SEULEMENT.**

Demandez-le à votre dépositaire ou aux Editeurs-Propriétaires, 200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

Leurs grands yeux blancs au milieu de leur visage noirci leur donnent un air diabolique et presque menaçant. Vite, ils s'en vont accrocher leurs lampes à la lampisterie. Et les voilà repartis vers les coronas, ces longs quartiers de maisons pareilles, aux trois fenêtres rectilignes garnies de rideaux blancs, aux petits jardins bien entretenus.

Ces maisonnettes sont bien typiques. La poussière de charbon qui s'insinue partout se plaque sur leurs murs, sur leurs toits de tuiles, salit la verdure de leurs potagers, ronge le velouté des fleurs que la coquetterie des femmes met au rebord des fenêtres. Les portes restent presque toujours entr'ouvertes, et le passant peut apercevoir la propreté intérieure de ces coronas et leur semis neigeux de sable fin sur le dallage en carreaux rouges.

Les dimanches, les jours de fête, ces demeures ouvrières s'animent. Et le soir, dans les cabarets, dans les "estaminets", comme on dit là-bas, on entend se contorsionner des airs d'accordéons, tandis que nos rudes travailleurs rient et fument en vidant de grandes "chopes" de bière. Car les mineurs, énigmatiques au premier abord, sont, au fond, bons garçons, et la cordialité qui règne entre eux est parfaite.

Pourtant, aux jours de grève, malheur aux camarades qui "déquintent à l'fosse" en dépit des engagements pris.

En cette période d'excitation, les gendarmes doivent protéger, à leur sortie de la mine, ceux qui sont allés travailler quand même. Ces jours-là, ces hommes hâves, aux figures tatouées de cicatrices saturées de charbon, prennent soudain un air résolu, et leurs yeux ternis brillent d'un éclat inaccoutumé. Dans les cabarets où ils se réunissent, se tiennent d'énergiques conciliabules. Les femmes sont

souvent plus enragées que les hommes, et, sur le passage de la troupe et des "traîtres", elles glapissent des injures. Quelquefois elles sont les premières à jeter des pierres.

C'est par ces temps de grève que le pays minier est vraiment triste. Le "terri" laisse tomber sur ses schistes amoncelés la lourde stupeur d'un repos inaccoutumé. La mine est désertée. Les enfants ont perdu leur gaieté exhubérante, car il n'y a plus de pain dans les coronas...

Quand l'homme est là, il ne dit rien. Et, si la femme parle, il s'en retourne au cabaret.

Mais le mineur se dit bientôt que cela ne peut pas durer. Le "fond", avec son mouvement, ses chevaux, ses berlines roullantes et ses galibots espiègles, le "fond" encore une fois l'attire... et c'est ainsi que la grève prend fin.

— o —

## La Légende d'Aix-La-Chapelle

—

Connaissez-vous l'histoire de la fondation d'Aix-la-Chapelle? Elle explique pourquoi l'empereur Charlemagne fit de la ville rhénane son séjour de prédilection, et pourquoi il voulait y dormir l'éternel sommeil. Elle est pittoresque et poétique comme un conte de fées. La voici, telle qu'on la raconte aux veillées de là-bas.

Charlemagne s'était fort épris d'une princesse allemande, pour laquelle il avait une telle passion qu'il en oubliait le boire et le manger, et, ce qui est plus grave, le soin des affaires de l'Etat.



## Maigreur Vaincue

DEVELOPPEMENT,

BEAUTE, FERMETE

— de la —

# POITRINE

OBTENUS PAR L'EMPLOI DU

## Transformateur Japonais

Donner au physique plus d'attrait, telle est depuis longtemps notre spécialité.

Laissez-nous donc vous prouver qu'il nous est possible de vous donner une apparence charmante, que toute femme maigre peut devenir grassouillette.

**\$1 TRAITEMENT COMPLET \$1**

Traitement d'essai, 60c. (Envoi discret)

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyer 10c pour tous frais à

**SPECIALISTE HENRI RIVOD**

Tiroir Postal 2105, Montréal, Qué.

Toute correspondance absolument confidentielle.

### COUPON

Découpez de suite ce coupon. Accompagné de 10c, il vous assure l'envoi immédiat des Explications complètes sur le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**. Accompagné de \$1.00, il vous assure l'envoi immédiat du Traitement complet de ce Transformateur. Adresser: Spécialiste

Henri Rivod, Boire 2105, Montreal, Que

L'Allemande vint à mourir et, chose étrange, il parut que la passion de l'empereur ne fit qu'augmenter.

Couché sur un lit de parade, le corps de la morte avait miraculeusement conservé sa souplesse et sa fraîcheur. Son regard restait vivant, ses joues étaient roses, et, pendant des heures entières, l'empereur demeurait en contemplation auprès du lit; aucune décomposition ne survenait, et la belle semblait endormie.

L'archevêque Turpin, effrayé de ce pseudo-miracle qui se prolongeait à l'infini et de la persistance étrange de cette passion, après la mort, s'introduisit un jour, pendant une absence de Charlemagne, dans la chambre où reposait le cadavre, voulant s'assurer s'il n'y avait pas de maléfice, ou quelque sorcellerie, dans cette étrange aventure.

Il trouva un anneau d'or, gravé d'hiéroglyphes, au doigt de la princesse. Celui-ci lui paraissant entaché de magie, comme l'anneau de feu Gygès, il l'enleva et le passa à son doigt.

Quand Charlemagne revint à la chambre mortuaire, le charme était rompu: il ne vit plus, sur le lit, qu'un cadavre fané, hideux, dont aucun talisman ne lui déguisait plus la laideur;—il le fit ensevelir au plus vite.

Mais voici où la légende devient amusante et fort imprévue.

La passion de l'empereur suivit l'anneau et se reporta sur l'archevêque Turpin lui-même. Il se prit d'une telle affection pour Turpin qu'il ne voulait plus le quitter, le suivant partout, se sentant pris d'un ennui mortel dès qu'il était quelques jours sans le voir.

Le bon évêque, effrayé de cette singulière vertu de l'anneau, le jeta dans un lac pour qu'il ne pût tomber en des mains

**Abonnez-vous à**  
**La Revue Populaire**

Magazine mensuel illustré de 148 pages  
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—  
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,  
 200, Bld St-Laurent, Montréal.  
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

**COUPON D'ABONNEMENT**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue . . . . .

Localité . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

**ABONNEZ-VOUS**  
 — A —  
**LA REVUE DE LA MODE**

**Le Seul Journal de Mode en Français**

**POUR**

**50 cts par an.**

**VOUS AVEZ DROIT**

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

**AVIS IMPORTANT**

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à changer contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

**A LIRE ATTENTIVEMENT**

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

**ADRESSEZ VOS COMMANDES**

**La Revue Populaire,**

**Département des Patrons,**

**200, Boulevard St-Laurent, Montréal.**

**COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse